LA VIE SPIRITUELLE

★

A. HAMMAN. . Pourquoi faut-il lire l'Ancien Testament ?

A. VIARD . . . . . La création et la chute.

M. GLANNDOUR. . Images de la vie divine.

N. RETTENBACH . . . La source d'eau vive.

A. ROSE. . . . La présence du Christ dans l'assemblée liturgique.

GRADUATE THEOLOGICAL UNION LIBRARY 62

ÉDITIONS DU CERF

JUILLET 1951

285
951

LA VIE SPIRITUELLE

paraît le 1er de chaque mois
sous la direction de A. Plé et A.-M. Henry, O. P.

★

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Les abonnements partent de
janvier, avril, juillet et octobre

	Vie Spirituelle seule	Avec supplément trim.	Supplément seul
Abonnement de soutien	1500 fr.		
Un an	900 fr.	1450 fr.	600 fr.
Six mois	500 fr.		
Étranger	1200 fr.	1800 fr.	700 fr.
Belgique (50, rue Fétine, Liége)	F. B. 180	F. B. 275	F. B. 110
Suisse	F. S. 15	22,50	8,75

LE N° (FRANCE ET ÉTRANGER) : 100 FR. PLUS LE PORT.

CHÈQUE POSTAL :
ÉDITIONS DU CERF, PARIS 1436-36

VOUS DONT L'ABONNEMENT S'EST TERMINÉ
AVEC LE NUMÉRO DE JUIN
(VÉRIFIEZ LA BANDE D'ENVOI)
VEUILLEZ VOUS RÉABONNER IMMÉDIATEMENT.
MERCI.

★

Adresser la correspondance à :

ADMINISTRATION DE LA VIE SPIRITUELLE
29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e. INV. 30-53

PUBLICITÉ LECOMTE, 24, BOULEV. POISSONNIÈRE, PARIS-IXe
TÉL. : TAItbout 61-17, 52-39.

33e ANNÉE — N° 364. T. LXXXV — JUILLET 1951

COLLEGIUM
CLERICORUM
IN MILITIA

LA VIE SPIRITUELLE

LXXXV

1951

A VIE SPIRITUELLE

° 364 Juillet 1951

COLLEGIU
CLERICORU
IN MILITI

SOMMAIRE

★

LA PAROLE DE DIEU

HAMMAN, O. F. M. Pourquoi faut-il lire l'Ancien Testament ? 5

J. D'A. Un plan pour une première lecture de la Bible. 25

ES BIBLIOGRAPHIQUES 31

ROPOS DE « L'EXODE DANS L'ANCIEN TESTAMENT » 33

VIARD, O. P. La création et la chute (Gen., 1, 3)..... 36

GLANNDOUR. Images de la vie divine selon saint Jean.... 53

RETTENBACH, O. P. La source d'eau vive (Jn, 4, 13-14). 65

ROSE. La présence du Christ dans l'assemblée liturgique. 78

ne nouvelle jeunesse de notre foi aussi bien que le renouveau liturgique tent nos contemporains à un contact direct avec la Parole de Dieu. De angile, ce contact s'étend, comme de lui-même, à saint Paul, puis à l'enble du Nouveau Testament. Après quoi les lecteurs réfléchis ne manquent de s'intéresser à l'Ancien Testament : pour bien comprendre, en effet, angile, il est nécessaire de connaître le chemin de Dieu entrant dans l'his-e humaine avec l'appel d'Abraham. Dans et par le Christ, la Bible est une; également, l'histoire des étapes et des épreuves du peuple de Dieu,

d'Abraham à la Parousie. Au surplus, l'histoire divine de l'humanité est au-celle de chacun d'entre nous.

Dans l'espoir qu'après avoir lu les premiers articles de l'ensemble que no présentons aujourd'hui, nos abonnés auront compris — si ce n'est déjà fe — qu'il leur faut fréquenter l'Ancien Testament, nous publions ensuite u plan de lecture et des notes bibliographiques.

Un commentaire des trois premiers chapitres de la Genèse complétera ce petite initiation à la lecture de la Bible.

A la lumière de l'Ancien Testament, un enseignement comme celui de sa Jean prend tout son relief. On le constatera en lisant une très belle présen tion synthétique de la « théologie » de saint Jean, ainsi qu'un savoure commentaire de cette promesse de l'eau vive que le Christ promit à la Sam ritaine et, à travers elle, à chacun de nous.

C'est dans l'assemblée liturgique que retentit dans toute sa force et sa fé dité la Parole de Dieu, car c'est alors que le Christ est présent et agiss parmi nous qui sommes les membres de son Corps.

A TRAVERS LES REVUES

Cahiers du clergé rural. — Revue d'ascétique et de mystique. — I Cahiers sioniens. — Cahiers universitaires catholiques. — D vivant. — Cahiers Sainte-Jehanne. — Le prêtre et la famille. — I nikon. — Efficacité, p. 86.

LES LIVRES

Voir page 3 de la couverture la liste des livres recensés p. 97.

Pourquoi faut-il lire l'Ancien Testament?

C'est un fait : les chrétiens ne lisent pas l'Ancien Testament. Dans combien de bibliothèques y a-t-il une Bible complète ? Et si d'aventure la Bible s'y trouve, est-elle lue, comprise ? Est-elle la toujours actuelle parole de Dieu, dans les deux Testaments ?

Même lorsqu'ils lisent l'Évangile, le grand nombre des étiens ignorent l'Ancien Testament. Pourquoi ?

otre enseignement religieux, — catéchisme, prédication, es spirituels, — n'est pas pétri de culture biblique. honnête homme » ne comprend plus les symboles et les es sculpturales de nos cathédrales, qui étaient le caté- me de pierre des âges chrétiens. La foi antique s'accro- t à une histoire privilégiée, l'Histoire sainte, et non à définition; au concret et non à l'abstrait.

a Bible, et surtout l'Ancien Testament, se présente me une énigme pour notre raison. Elle est une biblio- ue, ramassée en un seul volume. Elle est un recueil de uments écrits, traitant d'histoire, de droit, de morale, oésie, de philosophie, qui concernent le peuple de Dieu, lant un déroulement de vingt siècles. Ses rédacteurs,

connus ou anonymes, sont tantôt des écrivains de talen tantôt des hommes sans culture.

Plus concrètement, la Bible nous déroute parce qu'e reflète une mentalité sémite, orientale, profondément dif rente de notre culture occidentale. C'est ainsi que ses mé phores nous paraissent excessives : Dieu est comparé à homme pris de vin (Ps. 78, 65), à un époux jaloux (Ex., 5; Is., 37, 32). Il en est de même de la comparaison de poutre et de la paille (Mt., 7, 3), du chameau et du trou l'aiguille (Mt., 19, 24).

Les conceptions de sa physique sont rudimentaires ciel est considéré comme une voûte solide, une conca dont les bords reposent sur la terre (Ps. 24, 2). La cosm gonie de la Bible est enfantine.

A notre goût attique, les Grecs ont transmis la géomét l'arpentage comme la langue concise. Chez les Sémites, contraire, les chiffres sont plus symboliques que réels. sont des qualités : ainsi, les chiffres 3, 7, 40; l'âge des triarches a, de même, une signification spirituelle. N trouvons la même imprécision dans la question des auteu tous les ouvrages qui traitent de la sagesse sont attribués roi sage, Salomon.

Les contradictions fourmillent, parce qu'on n'y répu pas. L'Oriental a coutume de rassembler les documents d rents ou contradictoires. C'est ainsi que nous avons d récits de la création. Ailleurs, le dénombrement des é d'Israël par David, ici est demandé (2 Sam., 24), là ch 1 Par., 21, 1).

De plus, l'Oriental est extrêmement concret, il formul pensée en paraboles, et non en une formule lapidaire l'histoire de la brebis unique, 2 Sam., 12, 1-14). En hist il n'a pas notre préoccupation de l'objectivité et de l'i mation. Son histoire du peuple de Dieu est orientée l'avenir autant que vers le passé. Elle est une histoire phétique. D'où la dualité des deux plans qui se compénè et se confondent.

Mais toutes ces considérations littéraires, ethnologi cosmogoniques, psychologiques, malgré leur importa

sont que le vêtement et non la nature intime, profonde ce livre qui s'appelle la Bible. Les livres de l'Ancien stament sont les langes dans lesquels s'est incarné le rbe de Dieu. Si le Nouveau Testament nous dit *qui* est le rist, l'Ancien nous révèle *ce* qu'est le Messie.

Sans paradoxe, nous pouvons dire avec saint Paul que ncien Testament nous appartient plus profondément aux Juifs. Et cette vérité, nos chrétiens semblent la retrou- d'instinct, quand ils découvrent le Testament Ancien. suffit, pour s'en convaincre, de considérer le succès de rairie de *L'Histoire sainte* de M. Daniel-Rops, le livre le is lu, en 1946, selon une enquête menée chez les lecteurs un hebdomadaire mondain.

Ce retour à la Bible est dû à une *foi*, qui se dégage des mules routinières, pour boire aux sources mêmes de la role authentique de Dieu.

Il est dû aussi au renouveau liturgique. La liturgie est ée avec les fils de l'Ancien Testament et s'est établie sur convergence des deux Testaments vers le centre unique, Christ. Il suffit, pour s'en convaincre, de relire les pro- ties du samedi saint.

Enfin, le retour à l'Ancien Testament provient surtout de ecture de l'Évangile. Il semblerait que le retour à l'Écri- e se fasse en deux étapes : le Nouveau Testament d'abord, s l'Ancien. Les lecteurs réfléchis commencent par se dre compte qu'ils ne peuvent comprendre l'Évangile, s'ils prennent pas le chemin de Dieu, qui entra dans l'histoire maine, avec l'appel d'Abraham.

Pourquoi revenir à l'Ancien Testament ?

I. — RAISON DIDACTIQUE

Quand Paul et les apôtres prêchent l'Évangile de Jésus, ne connaissent qu'une parole *écrite*, et c'est l'Ancien tament. Toute leur bibliothèque religieuse se ramène et

se résume en ce seul et unique ouvrage. C'est avec lui qu'a
gumente Paul, face aux Juifs comme aussi aux païens.

Il leur cite sans cesse le texte sacré; ses épîtres sont éma
lées de constantes citations bibliques. Ainsi, en écrivant a
Galates, il expose que la foi et non les œuvres justifie.
s'appuie sur l'exemple d'Abraham (Gal., 2, 6, et Gen., 15,
De même Gal., 3, 10-14). Aux Corinthiens, qui sont d'o
gine païenne, il prêche la folie de la croix, qui rebute le
sagesse charnelle. Mais Paul cite l'Écriture pour affirm
que Dieu perdra la sagesse des sages (1 Cor., 1, 19, et I
29, 14. Comparer aussi 1 Cor., 2, 9, et Is., 64, 3).

L'épître aux Romains est un florilège de citations
éclairent, par exemple, l'appel des Gentils (9, 25; Os., 2,
et Is., 10, 22-23).

Les Évangiles ne se comprennent pas sans l'Ancien T
tament. Ils ressemblent aux journaux yiddish, impri
avec des caractères hébreux, mais dans une langue occid
tale; on ne peut les déchiffrer sans connaître la langue
Juifs. Pour nous en convaincre, il suffit de donner quelq
exemples.

Simples détails.

L'Évangile de saint Jean (4, 20) rapporte la réflexion d
Samaritaine : *Nos Pères ont adoré sur cette montagne
vous autres, vous dites que c'est à Jérusalem qu'il faut a
rer.* Cette remarque de la femme ne se comprend guèr
on ne connaît pas le schisme de Samarie, qui a bâti
temple à Garizim, à l'époque de Néhémie, après le retou
l'exil, vers 445 ou 395. Ce temple schismatique était
scandale pour les Juifs, car au Deutéronome (12, 5) D
avait prescrit de lui sacrifier au lieu saint qu'il fixera.

Dans l'Évangile de Matthieu (18, 21), Pierre dema
combien de fois il faut pardonner, sept fois ? Et Jésus
pond : *septante fois sept fois*, ce qui est une expression b
que pour signifier indéfiniment (cf. Gen., 4, 24).

La chose est encore plus paradoxale chez saint Luc, qui st grec, sans racine juive dans son passé, et qui écrit pour es chrétiens venus du paganisme. Il raconte (9, 53) que les amaritains ont refusé l'hospitalité. Et les disciples deman- ent à Jésus de faire descendre le feu du ciel sur la ville. es apôtres s'appuient, dans cette demande, sur l'exemple 'Élie (2 Rois, 1, 2-14).

pisodes entiers.

Ce qui est vrai des allusions est plus évident encore, uand on considère certaines scènes, des épisodes entiers, ui s'éclairent par l'Ancien Testament.

Ainsi de la Transfiguration [1]. La scène est tissée d'allusions ibliques. La *Montagne* est sans cesse le haut lieu des mani- stations divines (Gen., 22, 2). La *Gloire*, associée au culte, t l'attribut du Messie futur. La *Nuée* symbolise dans l'his- oire juive la puissance et la protection divine. *Moïse* et *Élie*, ui apparaissent, signifient les deux grands témoins de Dieu ans l'histoire juive. Les *Tentes* semblent faire allusion à la te des Tabernacles, où les Juifs vivaient sous les tentes Lév., 23, 42; Néhém., 8, 13-18; 1 Rois, 8, 66). Le *repos* dont arle Pierre signifie la libération et la sécurité définitives près du roi messianique (Is., 14, 3, 7; 1 Chron., 22, 18; ach., 14, 11). La Passion, qui est le sujet de conversation, voque le serviteur souffrant (Is., 53).

Il en est de même de la cène et du repas pascal [2]. Jésus unit ses apôtres sous le signe de la pâque de l'Exode, qui t le sacrement de la grande libération de l'Égypte. L'évé- ement est décisif pour les destinées du peuple saint et appa- ît comme le grand Signe de l'histoire juive. La célébration iscale chez les Juifs comprenait l'immolation d'un agneau,

---

1. Voir H. Riesenfeld, *Jésus transfiguré*, Copenhague, 1947.
2. Le remarquable article du P. Féret, *La Messe, rassemblement de la ommunauté*, dans *La Messe et sa catéchèse*, Paris, 1947, nous a beaucoup airé.

dont le sang protège Israël et châtie les oppresseurs. De plus un repas communautaire : le même sang qui protège sert à la fête. Ce repas est pris par groupes, par familles. En mangeant la pâque, les Israélites ont les reins ceints, le bâton la main, dans un climat de départ.

Tous ces détails éclairent la Pâque eucharistique qui n'est pas l'abolition mais la réalisation du culte ancien. Quand Jésus paraît, le Baptiste fixe sa mission en le désignant : *Voici l'Agneau de Dieu* (Jn, 1, 29). Jésus attend l'occurrence de la pâque juive pour célébrer la cène. Il envoie préparer la chambre haute, où il transforme le rite juif au rite nouveau. Et comme pour renforcer encore le parallélisme, le Seigneur meurt au moment où les Juifs mangent l'agneau pascal. Sur la croix, le signe figuratif se vérifie : *On ne brise aucun de ses os* (Jn, 19, 33 et 36).

Tous les renseignements bibliques nous éclairent singulièrement sur la pâque eucharistique. Elle est un repas; elle est le pain de la route qui nous conduit à la Terre Promise. Le vin se substitue au sang. Ainsi s'accomplissent les offrandes de Melchisédech, chargées de la bénédiction de Dieu. Ce repas est communautaire, c'est la réunion de tout le peuple; les apôtres représentent l'Israël nouveau, Judas s'en exclut volontairement. Le repas est sacrificiel : tout converge vers l'heure du lendemain, l'immolation dans l'amour, la fidélité, l'obéissance, pour la libération du péché et de Satan. La Passion du Seigneur est la route de la Gloire, elle mène à la Résurrection. Les textes johanniques qui parlent d'élever, d'exalter, font allusion au double mystère de la mort et de la résurrection.

L'histoire biblique nous montre donc comment l'Eucharistie est à la fois action de grâces (c'est la grande fête de la libération) et attente (l'attente que nous partageons avec les Juifs), mouvement et passage; elle nous mène à la Terre Promise.

Prenons un dernier exemple : la structure du quatrième Évangile[3]. Le quatrième Évangile semble construit à par-

3: O. Cullmann, *Urchristentum und Gottesdienst*, Zurich, 1950.

es données du culte chrétien : le centre est occupé par le
hrist, qui introduit le culte nouveau; il achève et remplace
s rites anciens et le temple juif.

Dans la communauté chrétienne, le culte est l'Eucharistie,
laquelle on accède par le baptême.

A travers tout son Évangile, Jean montre comment les
acrements de l'Église correspondent aux gestes du Christ,
réfigurés par l'Ancien Testament. Au centre de l'histoire
e trouvent le Verbe incarné et ses miracles; anticipés dans
e peuple juif, sacramentalisés dans le peuple nouveau. Le
ulte nouveau n'est désormais plus lié à un lieu, le Temple,
ais à une personne, le Christ, le Verbe de Dieu fait chair,
e Temple vivant.

Ainsi le temple juif, nettoyé par le Christ, est le Christ
ui-même ainsi que le culte nouveau qu'il instaure dans
Esprit (Jn, 2, 13-25).

Le serpent d'airain, signe de salut, chez les Juifs, au
mps de Moïse, est réalisé par le baptême de Jésus (Jn, 3,
4).

Le puits de Jacob, vers lequel avaient pérégriné les tribus
ives et qui signifiait pour elles la bénédiction de Yahweh,
rend désormais tout son sens dans l'eau nouvelle qui
pporte la vie (Jn, 4).

La manne du désert qui nourrissait le peuple sur le che-
in de la Terre Promise était une figure, elle s'accomplit
ns le Verbe incarné, dont la présence continue au milieu
e nous et nous nourrit dans l'Eucharistie (Jn, 6).

Cette structure profondément biblique de l'Évangile
hannique suppose une perception intérieure du mystère
if et de son histoire.

s thèmes caractéristiques.

Nous pouvons y ajouter les thèmes bibliques qui compo-
nt la trame même de notre Testament nouveau, qui revien-
nt sans cesse, que nous utilisons comme d'instinct; ils ne

se comprennent que dans une perspective biblique, en tenant compte de l'histoire d'Israël.

Ainsi, l'ange Gabriel dit à Marie (Lc, 1, 32-33) : *Le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David, son Père. Il régnera sur la maison de Jacob éternellement.*

Comment comprendre cette parole qui annonce la mission de Jésus, si on ignore l'importance, dans l'histoire et dans le développement religieux d'Israël, du roi David ? Il est le grand roi; le premier, il porte la promesse personnelle d'être l'ancêtre du Messie. A partir de lui, la Promesse devient Quelqu'un [4]. Quelles que soient les vicissitudes de l'histoire juive, le pieux Israélite sait désormais, dans sa foi, que la Promesse de Dieu, faite au roi, ne bronchera pas.

La notion d'Alliance ou de Testament qui traduit l'hébreu *berith*, le grec *diathèkè*, s'éclaire de toute l'histoire juive. Elle signifie l'entrée de Dieu dans l'histoire (Noé), et spécialement dans l'histoire juive, Abraham, Moïse. Avec la libération de la servitude égyptienne, Dieu prend les destinées du peuple en main. Mais cette protection, Dieu la soumet à une règle, à des conditions.

Cette alliance est composée non seulement d'une loi, mais d'une Promesse : *Je serai votre Dieu et vous serez mon peuple*. Elle donne un but élevé, un seul, à l'histoire. Elle crée entre Dieu et Israël un climat de sérénité et de confiance, la base du code d'alliance et du décalogue. Cette disposition divine forme l'unité nationale et religieuse du peuple. Son rassemblement, comme sa raison d'être, est d'ordre religieux. Dieu en demeure le Roi : territorialement, les Juifs occupent *sa* terre; historiquement, Dieu sera le Dieu de leur épopée, le Dieu de ses armées.

Les ébauches juives s'accomplissent avec l'avènement du Christ (Lc, 1, 72). Dieu se souvient de sa sainte Alliance, celle-ci se réalise dans la cène, l'Alliance nouvelle. Le sang de l'Alliance était en partie versé sur l'autel, en partie

4. Notre *Rédemption et l'histoire du monde*, Paris, 1949, 27.

pandu sur le peuple (Ex., 24, 6-8). Le sang du Christ, ans l'œuvre rédemptrice qui se perpétue par la messe, pandu pour les hommes, réalise l'antique promesse et elle l'alliance entre Yahweh et le peuple nouveau, le ras-mblement de tous les hommes. Le Testament de Dieu ıccomplit dans le royaume de Dieu, auquel le Christ nous it accéder.

On pourrait multiplier les exemples, parler du royaume, ı peuple de Dieu, du temple, de Jérusalem. Mais la chose mble assez claire : l'Évangile plonge ses racines dans l'his-ire juive.

II. — RAISON SPIRITUELLE

A maintes reprises, les Pères se sont posé la question : ourquoi le Christ est-il venu si tard ?

Dieu ne connaît pas notre conception fébrile du temps. est la synthèse des jours de l'homme et de toute l'histoire maine. *Mille ans sont, à tes yeux, comme le jour de hier, and il n'est plus, et comme une veille de la nuit* (Ps., , 4).

En même temps qu'il est au-dessus du temps, Dieu y a nétré, en entrant dans l'histoire humaine; et sa route ouse tous les méandres, toute la lenteur des chemins de istoire. Que d'obstacles à vaincre, pour respecter l'inté-té de la liberté humaine et pour enseigner les vérités entielles!

L'histoire d'Israël[5] dévoile la merveilleuse pédagogie de eu : mystère de condescendance et d'incompréhensible ience. Il choisit un peuple difficile, fruste de culture, peu housiaste pour les valeurs spirituelles. Le choix illustre paroles de Jésus : *Tu t'es révélé, Père, aux petites gens.*

Le gnosticisme, imprégné de la philosophie grecque du temps, a refusé onné historique de la révélation à Israël, et du même fait, comme pour même cause, a rejeté l'Ancien Testament, qui donne pour origine du de un acte divin et une portée religieuse à l'histoire du peuple élu.

Au milieu des peuples et des civilisations environnantes Israël est en infériorité. Abraham a été arraché à une cul ture avancée. Ur, en Chaldée, connaissait le confort et l luxe, les beaux mobiliers incrustés, les tentures de soie, le vêtements brodés, les bijoux et les parfums. Au lieu d'uti liser cette civilisation, Dieu en arrache le Père des croyant Il agit à rebours de notre raison orgueilleuse.

Le peuple juif est un enfant difficile, une tête dure. Il e très porté aux choses matérielles, ne s'élève que difficil ment au-dessus du calcul et de l'intérêt. Dieu a beau mult plier les preuves de son dévouement; le peuple murmure désert, s'installe dans le bien-être de la Terre Promise, prostitue, comme ses rois, marqués de l'onction sacrée, a Baals étrangers et aux plaisirs dégradants.

Nous sommes portés à voir un peuple juif, immédiatem accessible aux appels de Dieu. Israël est lent, au contrai au point de sembler — *humanum dico* — à certains momen exaspérer la patience divine. Son ingratitude est constant l'endroit de Yahweh qui le conduit.

Lenteur aussi à s'ouvrir à une vision religieuse pu Les prophètes réagissent sans cesse contre un culte mer naire, contre une conception indigne du Dieu souver (Is., 2, 6-22, et 55, 10-11; Amos, 1 et 2).

L'épreuve de l'exil, le dépouillement des richesses et terres grasses sont nécessaires pour que le peuple s'épu que l'âme juive puisse s'ouvrir au dessein de Dieu. Len ment et tardivement, une mince élite accède à une visi nouvelle. Après l'exil seulement, les Juifs finiront par co prendre que leur mission concerne les nations païen aussi, qu'ils ont un rôle missionnaire parmi les peuples, d le sein desquels Dieu les a placés.

Les dernières générations seulement semblent s'ouvri la conception de l'au-delà, de la survie heureuse de l'â dans un pays qui ne le cède en rien à la terre. Il faut att dre les derniers livres de la Bible, à savoir la *Sagesse* et *Macchabées*, pour trouver des Juifs qui préfèrent le pay Dieu à celui des ancêtres.

Dieu ne pouvait tout demander à la fois. Aussi, le progrès alisé sur un point s'acquiert-il au prix de carences nouelles. Pour éviter la contamination des idolâtres, Dieu isole n peuple, qui tombe dans un séparatisme égoïste. Et cet olement souligne encore ses faiblesses, accentue ses défiences. Israël garde, jusque dans son sang, — et jusque ns la diaspora universelle, — le goût du ghetto.

Cette longue préparation, qui exerce la patience de Dieu, t loin d'être achevée à la naissance du Seigneur. Personne, s même la Vierge Marie, n'avait retenu l'image du servir souffrant. Tous les apôtres, jusqu'après l'épreuve de la ssion, conservent le rêve d'un retour au royaume d'Israël. sus charge l'Esprit d'achever cette œuvre lente qui mûrit ec la patience des siècles.

Il ne faudrait cependant pas charger à plaisir le peuple Israël. Au milieu des vicissitudes, des rechutes et des atars, la patience de Dieu lui inculque des vérités fondaentales, des vertus solides, qu'il ne perdra plus, et dont us pouvons faire notre bénéfice. Soubassement nécessaire ur construire l'Église de Dieu. Certaine religion édulrée, dévitalisée, que nous déplorons ne souffre-t-elle pas bord de manquer de bases solides, parce qu'elle n'est pas blie sur celles que Dieu lui-même a jetées, en instruisant en éduquant la foi de son peuple ? Pour avoir négligé les dements religieux du peuple élu, que l'Ancien Testament us découvre, un certain christianisme n'est plus établi sur roc inébranlable.

A l'enquête de *Jeunesse de l'Église*, qui posait la question : christianisme a-t-il dévirilisé l'homme ? le P. Varillon a ondu : « Beaucoup de chrétiens risquent de prier quelun qui n'est pas Dieu [6]. » En effet, l'expérience spirituelle Pascal nous éclaire ici. Dans sa nuit d'extase, dont il igea le mémorial, il découvrit que le Dieu d'Abraham, saac, de Jacob *est* le Dieu de Jésus-Christ. Le Messie ne s en révèle pas un autre; il le rend simplement plus pro-

---

[6] *Cité nouvelle*, 10-25 mars 1944, 285.

che de nous, plus immanent, mais en respectant son absolu transcendance.

Dès l'Ancien Testament, Dieu se révèle dans sa grandeu sans égale et impose un respect souverain, qui saisit la cré ture, mise en sa présence. C'est le cas d'Abraham (Gen., 1 27), de Moïse, quand Dieu se révèle dans le buisson arde (Ex., 3, 5-6), d'Isaïe, au moment de sa vision inaugura (6, 1-7), de Job, qui s'humilie devant Dieu[7] (42, 2 et 3 Avec crainte et tremblement, rois et prophètes se prése tent devant lui comme plus tard des saints chrétiens.

En face de lui, « l'homme ressent vivement son néant, frisson, la surprise et cette crainte révérentielle faite frayeur, d'admiration et de confiance[8] ». Attitude fondame tale, qui caractérise l'âme religieuse d'Israël, que nous trouvons dans l'Islam. Elle s'exprime dans la conciliati paradoxale d'un souverain respect et d'une confiance filia du sentiment violent de la distance et de l'inexprima proximité[9].

Cette leçon fondamentale, sur laquelle s'établit la révé tion de Jésus, essentielle à notre foi, première dans la péd gogie de Dieu, se retrouve dans toute sa pureté chez sa Paul, tout au long de l'Épître aux Romains.

A cette découverte d'un Dieu vivant, de grandeur et miséricorde, d'exigence et de pitié, Israël, jusque dans déchéances, répond par une foi inébranlable. Malgré péché, que la sainteté de Dieu fera bouger dans sa co science, le peuple élu porte le sceau de l'Alliance, la sécur de la Promesse. Comme le roi Saül, il porte l'onction ine çable du choix divin, plus profondément que le péché. Au sa foi est-elle indestructible. Si l'Évangile nous dit d'Abraham, n'est-ce pas d'abord parce que nous avons t

---

7. Gelin, *Idées maîtresses de l'Ancien Testament*, Paris, 1948, 21.

8. Van Imschoot, *La sainteté de Dieu dans l'Ancien Testament*, dan *Vie Spirituelle*, juillet 1946, 35.

Nous retrouvons ce sens liminaire des distances dans la vie mystiqu tous les saints. La vie de saint François d'Assise qui passe la nuit à répé « Qui suis-je et qui es-tu », nous en fournit un exemple frappant.

9. Cf. Simone Weil, *La pesanteur et la grâce*.

à puiser à l'inépuisable source de sa foi ? Le Père des
nts était plus près de Dieu que nous.
trangement, écrit Vischer, beaucoup de chrétiens et
its religieux de notre temps semblent considérer
ie évident qu'ils en savent plus sur Dieu qu'Abraham,
mi de Dieu », rien que parce qu'ils vivent quelques
rs d'années plus tard que lui. Ont-ils jamais réfléchi
e qu'ils disent et écrivent sur Dieu, quelle que soit leur
lance à cet égard, ne peut, au mieux, être qu'une
e d'eau comparée avec la source vivante, qui jaillit
les chapitres de la Genèse relatifs à Abraham, source
puis des siècles, les hommes désaltèrent la soif de leur
[10] ? » On n'est pas plus grand qu'Abraham, disait
egaard.
précisément, un certain christianisme dévirilisé n'a-t-il
'abord perdu le sens de Dieu et du théologal, parce
s'est écarté du Dieu d'Abraham, d'Isaac, de Jacob ?
rist n'a-t-il pas voulu en premier lieu nous faire adorer
prit et en vérité le Père saint ? Notre amour ne peut
cune manière négliger, mais doit au contraire suppo-
adoration. Quand les apôtres découvrirent en Jésus de
eth le Fils unique de Dieu, ils tombèrent à genoux,
t ce mystère.
ne époque, que le cardinal Suhard caractérise comme
ciété « sans Dieu [11] », ne devons-nous pas d'abord avec
et Musulmans, et mieux que ceux-ci, apporter le témoi-
vécu, qui éclate de toutes les pages de la Bible : du
vivant; réaliser la parole de l'Apôtre aux Thessaloni-
: *Vous vous êtes détournés des simulacres et des idoles*
ervir le Dieu vivant (1, 9).
r notre vie spirituelle comme pour la grave charge
mer d'autres âmes, nous n'avons rien bâti, si d'abord
pas établie, je ne dis pas la preuve rationnelle de l'exis-
de Dieu, mais la foi inébranlable au Dieu fort, au Dieu
, qui bouge et parle à toutes les pages du livre saint.

---

[10] VISCHER, *La loi ou les cinq livres de Moïse*, trad. Carrez, 26-27.
[11] Cardinal SUHARD, *Le sens de Dieu*, 5.

III. — RAISON THÉOLOGIQUE

La Bible est une[12].

Il faudrait se garder de considérer la Bible comme co
tituée de deux blocs erratiques, irréductibles. De la Gen
à l'Apocalypse, l'Écriture est une et compose un tout. I
est l'histoire du monde et du salut, l'histoire de Dieu,
patiemment, au fil des siècles, réalise son dessein éter
rassembler dans un peuple unique la dispersion des h
mes. Elle est le livre de Dieu, la geste du Dieu qui s'ab
jusqu'à sa créature, aux prises avec elle, afin qu'elle c
prenne son dessein, accepte librement la propositio
l'amour du Père.

La Bible est en même temps un livre profondément, m
veilleusement humain. Elle nous dépeint l'homme de c
et de sang, avec ses passions et ses vices, qui semblen
certaines pages, rejaillir sur Dieu lui-même. Elle rac
le combat entre Dieu qui offre, et l'homme qui refuse. De
les premières pages de la Genèse et jusqu'aux derni
paroles de l'Apocalypse, une seule œuvre se réalise
plan du salut de Dieu.

L'Écriture s'ouvre avec la vision de ce qui aurait pu
si l'homme ne s'était pas séparé de Dieu, et se ferme su
vision de la cité de Dieu, de ce qui sera effectivement, qu
l'œuvre de Dieu sera achevée. L'entre-deux est par
entre une nostalgie et une attente.

Dans l'optique humaine, l'homme s'éloigne de la vi
première, de l'idéal primitif; dans l'économie divine, i
rapproche de l'heure de Dieu : le salut est plus proche c
ne peut l'espérer.

L'œuvre de Dieu qui fait l'unité foncière de cette hist

---

12. *Le dessein de Dieu*, par S. DE DIETRICH, a bien mis en relief cette
du plan de Dieu.

ravers le déroulement des siècles, comprend trois mo-
nts essentiels :
. La Bible nous révèle comment Dieu se choisit, par libre
ce, un peuple qui sera, au milieu des nations, le peuple-
oin; il porte la Promesse et le Jugement. Il est le signe
salut à venir. Dans son sein naîtra le Messie.
. Le second moment est l'Incarnation de Jésus-Christ.
Christ réalise la Promesse, engage la lutte avec les forces
niques, remporte la victoire pascale, au prix d'une dou-
reuse Passion. Il est le véritable Adam qui constitue
manité nouvelle, le peuple de Dieu, l'Israël nouveau.
. Par la Résurrection et l'Ascension, Jésus est proclamé
gneur et Dieu. Sa souveraineté, encore que réelle, ne
pleinement manifestée qu'au dernier jour, au moment
son Retour. Le temps que nous vivons est le temps de
ente, le temps de l'Église, chargée d'annoncer le salut,
qu'aux extrémités de la terre et jusqu'au crépuscule du
ps.

nité dans le Christ.

'unité de l'Écriture est établie par le Christ. Il est le lien
outes les pages du Livre saint : il est hier et dès le début,
ourd'hui et jusqu'à la fin (Hébr., 13, 8). Il est la char-
e des deux Testaments. Selon une image chère à Plotin,
s est le coryphée, au milieu du cercle des chanteurs, il
l'unité des deux chœurs qui se font face; il les harmo-
en lui. Il est l'unique pierre d'angle et la clef de voûte
'Église de Dieu (Mt., 21, 42; Eph., 2, 20). Il est la fin
'Ancien Testament, le but de l'Écriture (Rom., 10, 4). Il
nvisiblement présent, dès les origines et jusqu'à la fin
emps.
es événements de sa vie ont une action unique et défini-
sur l'ensemble de la vie humaine et de l'histoire. L'His-
sainte atteint son paroxysme dans la croix du calvaire,
dénoue dans la lumière pascale. Depuis les premières
es de la Genèse, elle tend et converge vers ce sommet

et tout l'avenir en procède. Dans la croix, Dieu semb
perdre la partie, mais pour la gagner définitivement da
la victoire pascale.

Par sa mort rédemptrice, le Christ a fait des deux Test
ments, comme des deux peuples, un seul, le peuple de Die
« Par le bois de la croix, conclut le grand Irénée, l'œuvre
Verbe est devenue manifeste à tous : ses mains y sont éte
dues pour rassembler tous les hommes. Deux mains éte
dues, car il y a deux peuples dispersés par toute la ter
Une seule tête au centre, car il y a un seul Dieu au-dessus
tous, au milieu de tous, et en tous[13] » (cf. Eph., 2, 14; 4,
1 Cor., 12).

Le Christ et le temps[14].

Avant le Christ, les Juifs divisaient l'histoire en de
temps : l'éon ou le temps présent et l'éon ou le temps
venir. Pour le peuple de Dieu, l'histoire tout entière ét
tendue en avant, vers l'avenir. Toute leur raison d'être éi
dans la Promesse, dans le Messie — celui que les siècl
attendent. Israël n'était qu'attente.

Avec le Christ, les perspectives sont modifiées; la ligne
temps est coupée en deux : le temps qui précède le Chr
le temps qui le suit. Le Christ est le sommet du temps
départage toute la ligne; il éclaire les deux versants, av
et après lui. « A partir de ce centre, la lumière éclaire,
remontant vers le passé, le temps antérieur à la créati
elle-même. Celle-ci n'est plus considérée seulement s
l'aspect de l'avenir; au point que les images messianiq
de l'avenir coïncident avec la représentation du parad
conçu comme âge d'or[15]. » Le Christ éclaire toute l'histo
antérieure, et la création de l'homme elle-même. Ce n

13. *Adversus haereses*, 5, 17, 4.
14. O. Cullmann, *Christ et le temps*, Neufchâtel-Paris, 1947.
15. O. Cullmann, *op. cit.*, 63-64.

le Christ qui est créé à l'image d'Adam, mais Adam, , selon les Pères, est une ébauche du Seigneur Jésus.
Avec la mort et la résurrection du Christ, quelque chose définitif s'est réalisé. Une fois, et une fois pour toutes, le rist, par son sang, a vaincu Satan, la mort, le péché. L'es- tiel est accompli, la partie est substantiellement gagnée. ormais, la résurrection de Jésus témoigne, dans l'his- re, de cette victoire de Dieu. L'ennemi pourra encore ir des succès locaux, nuire même, mais il ne se relèvera s.
a victoire du Christ, réalisée avant la fin de l'histoire, en lque sorte avant terme, a produit un télescopage : le Mes- inaugure le temps de la grâce, alors que le péché sévit ore. De cette contraction naît la tension, le paradoxe qui ctérise le message chrétien.
eci nous manifeste ce qui nous rapproche et nous sépare judaïsme. Nous n'attendons plus l'avènement historique Christ, nous savons qu'il est venu, qu'il nous a sauvés, il est désormais Seigneur et Dieu dans la gloire. Mais s attendons le retour du Seigneur.
a grâce de Dieu, le salut apporté, demeure objet de foi 'espérance. En même temps que le mystère chrétien est on de grâces pour l'œuvre de Jésus, réalisée dans le mys- pascal, il est également attente du Seigneur. Il est à la possession et tension, découverte et recherche. La pre- re réalisation messianique ne supprime pas la tension l'avenir, l'attente du royaume céleste, des nouveaux x, de la nouvelle terre, de la transfiguration de l'univers. t marche vers la Terre Promise.
ous pouvons donc faire nôtre, et jusqu'au dernier jour, ente qui sous-tend toute l'histoire d'Israël. Nous pou- relire les prophètes, et Isaïe et Jérémie : leurs pages toujours vraies, éternellement jeunes. Nous partageons, une ferveur plus éclairée, l'espérance juive, jusqu'à ce le visage de ce monde ait passé et que demeure seul our.
our cette raison, la liturgie nous fait relire sans cesse les s prophétiques de l'histoire et du message des Juifs.

En même temps qu'une action de grâces, la vie chrétien est un avent. Nous n'attendons plus le Jésus de Bethlé — rêve creux — car nous savons qu'il est venu. Mais n attendons, comme les vierges vigilantes et les serviteurs veillent, dans la parabole, le retour de l'Époux, dans la n Tel est le sens permanent de l'avent dans la vie de l'Égli Et dans cette veillée brûlante, nous relisons l'Ancien Te ment (par exemple, Is., 9, 1-9; 40, 1-8; 52, 1-6; Jér., 3-6).

L'histoire du tout est l'histoire de chacun.

L'histoire du salut se déroule jusqu'au Christ dans le d'une réduction progressive; elle part de la multitude peuple juif) pour aboutir à l'Unique, le seul Juste, de seul sort l'Israël nouveau. L'Église récapitule, comme c et présence du Christ, toute l'histoire du monde.

Mais tout ce que nous énonçons de l'ensemble de la c munauté est vrai également de chacun de ses mem Chacun des hommes porte et reflète en son âme le dram tous. C'est ainsi qu'on a pu écrire avec justesse un livre Marie, *Figure de l'Église*. Ce qui est vrai, de façon émine de la Mère de Dieu, l'est aussi de chaque saint.

De chacun de nous, l'union de Yahweh et d'Israël, ra tée au long de l'histoire du peuple de Dieu, illustre le dr spirituel. L'image des épousailles, d'abord employée l'alliance entre Dieu et son peuple, fut ensuite appliqu l'amour qui unit le Seigneur à l'âme chrétienne. Chacu nous joue, en réduction, le drame du peuple de Dieu. C cun vit l'histoire du Dieu qui appelle, de l'homme refuse, le thème essentiel de l'histoire du salut. La para du Fils prodigue est aussi justement l'histoire du pe que de l'individu.

Pour cette raison, la lecture des livres sacrés nous b verse, même quand nous en avons usé les feuillets, co au premier jour. Pouvons-nous relire le prophète Osée, retrouver l'histoire de nos trahisons, comme la patien

ncompréhensible amour de Dieu, prêt à célébrer pour me repentie de nouvelles fiançailles. *Je te fiancerai à moi ur toujours. Je te fiancerai à moi dans la justice et le juge- nt, dans la grâce et dans la tendresse. Je te fiancerai à i dans la fidélité, et tu connaîtra Yahweh* (Os., 2, 21 et .

Le prophète énonce une vérité fondamentale dans la vie rituelle. La conversion est comme une virginité recou- e. La virginité comme le paradis ne sont pas derrière nous, is devant nous, à la rencontre du Seigneur. Et chaque our à Dieu, pour l'humanité comme pour l'individu, oit de Dieu l'émerveillement des commencements.

Qui n'a pas fait sien l'apologue du prophète Nathan et ouvert son âme blessée en lisant le deuxième livre de muel : *Et le riche a pris la brebis du pauvre... La colère David s'enflamma contre la dureté du riche.*

– L'homme qui a fait cela, dit le roi, mérite la mort. han dit à David : Tu es cet homme (2 Sam., 12, 1-14).

ux heures de grandeur, comme dans la nuit de nos lâche- nous vivons l'histoire d'Adam, d'Ève, de Moïse, de id, de Job. Nous connaissons les lumières du Sinaï me les découragements du désert, la grandeur de l'appel défaillance de la réponse.

'est ainsi que saint Grégoire de Nysse a pu décrire toute ie spirituelle dans le cadre de la « Vie de Moïse ». Ce st pas sans raison profonde que Pères et mystiques ont é commenter avec prédilection le *Cantique des canti- s*, pour éclairer l'union de l'âme avec son Dieu et la te de la vie spirituelle.

otre drame personnel se répercute sur l'histoire tout ère. Chacun de nos actes pèse sur l'histoire, pour la gre- ou la libérer. Nous sommes en quelque sorte l'Adam de e temps, dans le déroulement des siècles. Placé devant bre du bien et du mal, chacun, par son option, peut nir pour les autres salut ou condamnation.

a vocation d'Abraham, comme le rappelle sans cesse t Paul, est notre histoire. A chacun de nous, la parole ddressée : *Va-t'en de ton pays, de ta patrie et de la mai-*

son de ton père, dans le pays que je te montrerai. Je ferai toi une grande nation... toutes les familles de la terre ser bénies en toi (Gen., 12, 1-3). Notre foi, elle aussi, fait na des nations.

Pourquoi lisons-nous l'Ancien Testament? Il exprim parole du Dieu à l'affût, qui appelle l'humanité entière, m'appelle. Et cette parole est, comme Dieu, jeune, éterne inépuisable. Elle est, comme l'eucharistie, le pain d route que le peuple de Dieu mange dans l'action de gr et dans l'attente qui brûle la gorge.

A la cathédrale de Strasbourg, la Synagogue est aussi t que l'Église qui lui fait face, au portail de l'Horloge Synagogue est voilée, elle ne comprend pas la parol Dieu, qu'elle porte. L'Église, elle, est penchée sur la c eucharistique : elle goûte et elle attend.

P. Adalbert Hamman, O. F. M.

UN PLAN POUR UNE PREMIÈRE LECTURE DE LA BIBLE

Le renouveau biblique est une des grandes joies de notre temps. Il est riche de toute une vie nouvelle et de promesses merveilleuses. Il rend possible la renaissance liturgique, et en même temps est entraîné par elle. Il alimente une piété qui retrouve vigueur dans ses sources authentiques. Il ouvre des perspectives d'unité qui sans lui restaient théoriques [1].

Et bien des travaux actuellement tendent à ouvrir au peuple chrétien la lecture de la Bible. Il s'imprime beaucoup d'éditions excellentes, initiations, conseils, introductions, à tous les niveaux de tenue scientifique ou de vulgarisation.

Mais quand ensuite l'âme de bonne volonté veut aborder directement le texte, elle y éprouve souvent beaucoup de difficultés. Par quel bout commencer ? Même si on la suppose déjà avertie des règles qui doivent guider sa lecture, et des notions indispensables, elle ne sait souvent dans quel ordre aborder le texte.

D'aucuns se livrent à une sorte de « pêche aux textes » : on feuillette le livre, en quête de versets qui parlent au cœur, et on revient volontiers à ceux qui éveillent en nous des résonances. Mais c'est se condamner à ne jamais connaître sa Bible, à passer à côté du sens le plus profond, qui est global et dépend de la perspective d'ensemble qui ordonne tout. Sans doute cette méthode, ou plutôt cette absence totale de méthode, n'est pas condamnable, mais c'est la porte ouverte à tous les contresens, et il faudrait connaître déjà très bien sa Bible pour tirer profit de ces lectures dispersées.

D'autres, sagement, commencent par le commencement et vont à la suite. Mais l'intérêt, qui est si puissant pour les récits captivants de la Genèse, faiblit vite et se perd définitivement dans les

---

1. « Nous croyons que l'Église catholique est l'Église-Mère. Mais elle a donné le lait biblique, c'est pourquoi nous ne pouvons aller à elle », disait naguère un pasteur protestant.

sables arides du Lévitique. L'ordre conventionnel et traditionnel, qui répartit les livres, *grosso modo*, en classes, par affinités littéraires, ne peut guère convenir à cette première prise de contact. Et pour l'âme fidèle qui y cherche nourriture, elle se trouve ainsi pendant de longues périodes dans des déserts où rien ne parle au cœur, et, à d'autres moments, saturée de splendeurs, elle s'attarde dans ces pages où tous les mots la portent directement à Dieu.

D'autres entrent dans la Bible par les références. A mesure qu'une lecture, une citation, leur a signalé un verset, un chapitre, ils vont le chercher, essayer de le situer. Qu'une conférence ou un article leur ouvre le sens d'un livre, ils le liront, le goûteront [2], mais ils ne parviendront guère à le raccorder à la ligne de fond qu leur échappe, et il leur faudra beaucoup de temps, et de rencon tres heureuses, avant d'atteindr à cette connaissance du dessein d Dieu que nous donne essentiell ment le texte sacré.

C'est pourquoi il est peut-êt utile de proposer un ordre de le ture à ceux qui veulent lire Bible pour la première fois entier, et aborder directement texte même dans une traducti intégrale [3].

Pour ceux qui ne se satisfo pas d'extraits ou de morcea choisis, et qui désirent un d'Ariane, on peut proposer guide concret, pratique, un pl de lecture.

2. On rencontre ainsi des personnes qui connaissent bien Jonas ou Tobie et n'ont jamais lu Isaïe.

3. Pour ceux qui préfèrent morceaux choisis, les ouvrages in resssants ne manquent pas actue ment; nous avons l'intention d'y venir dans une prochaine chro que.

NOTES DU TABLEAU

Les livres en italique sont les plus importants, ceux qui faut absolument avoir lus.

Parmi les passages à passer ou parcourir rapidement, signalons notamment :
Ex., 22-31, 35-40.
Lév., 1-35.
I Chron., 1-9.
Deut., 12-26.
Ez., 40-48, sauf une partie du ch. 42 et du ch. 47 (cf. la note 8 de la p. 29).

Ordre des Épîtres de saint Paul

I et II Thessaloniciens
I et II Corinthiens
Romains
Galates
Épîtres de captivité : Philippiens, Colossiens, Éphésiens, Philémon
Épîtres pastorales : I Timothée, Tite, II Timothée
Hébreux

PLAN POUR UNE PREMIÈRE LECTURE DE LA BIBLE

AU
AMENT

ANCIEN TESTAMENT

	TRAME HISTORIQUE.	LIVRES DIRECTEMENT SITUÉS DANS L'HISTOIRE.	LIVRES DONT LE LIEN AVEC L'HISTOIRE EST MOINS APPARENT.
?			*Psaumes*
es Apôtres			
de S. Jean			
	Genèse		Proverbes
	Exode		(Lévitique)
	Nombres		Deutéronome
	Josué = Juges	Ruth	
	I Samuel		Job
	II Samuel = I Chron.		Cantique
	I Rois } = II Chron.	II R., 14 Amos, Osée	
	II Rois }	prise de Samarie	
		II R., 15 Michée, *Isaïe*, 1-39	
		Judith	
		Sophonie	
		Nahum, Habacuc	
		II R., 23 *Jérémie*,	
		prise de Baruch, Lamentations	
		Jérusalem	
		Exil *Ézéchiel*, *Isaïe*, 40-55	
		Esther, Daniel	
	Esdras, Néhémie	Retour *Isaïe*, 56-66 Tobie	
		Aggée, Zacharie Joël, Abdias	
		Malachie Jonas	
		Ecclésiaste	
	I et II Machabées		Ecclésiastique
le S. Paul			*Sagesse*
le S. Jacques			
S. Pierre			
S. Jude			
se			

Remarquons d'abord qu'il ne s'agit pas d'un ordre scientifique; on pourrait suivre dans la Bible strictement l'ordre historique [4] ou celui de l'histoire littéraire, lire les livres ou les documents dans l'ordre présumé de leur composition [5]. Mais il s'agit ici d'un ordre psychologique, pédagogique, à un plan purement pratique. C'est dire le caractère tout relatif du plan proposé.

Pour rendre la lecture plus agréable et fructueuse, on pourrait suivre deux lignes parallèles à la fois — qui correspondraient aux deux moitiés du plan ci-contre. Cela permet de répartir mieux les textes de grande densité spirituelle et de grande beauté poétique, en les lisant en même temps que les livres où la substantifique moelle est plus enveloppée et plus difficile à découvrir.

On commence donc par l'essentiel et à la fois le plus proche : les **Évangiles,** lus de préférence en synopse [6]. Puis les autres œuvres des Évangélistes : les **Actes des Apôtres** et les **Épîtres de saint Jean.** (Le reste du Nouveau Testament sera lu plus fructeusement après un certain co tact avec l'Ancien.)

En même temps, on abor l'Ancien Testament par les **Psa mes,** qui en sont la partie la pl accessible, la plus priante, et po une bonne part déjà tout pénétr d'esprit évangélique.

Puis on prend, dans l'ordre l'histoire, toute la TRAME HISTO QUE DE L'ANCIEN TESTAMENT : **G nèse, Exode, Nombres, J sué** et **Juges,** les livres **Samuel** et des **Rois** avec **Chroniques, Esdras, Né mie,** les **Machabées.**

Parallèlement, les LIVRES ONT UN RAPPORT DIRECT ET IM DIATEMENT APPARENT AVEC L'H TOIRE sont à lire au moment ils s'y insèrent [7] : **Ruth** « temps où les Juges jugeaient chaque **Prophète** à sa date, **Lamentations** à la prise de rusalem.

Pour les autres livres, CEUX DO LE LIEN AVEC L'HISTOIRE NE N APPARAÎT PAS IMMÉDIATEMENT, la partition est plus lâche, et p être modifiée autant qu'on v dra : après avoir lu les Psaum on pourrait prendre les **Prov bes** en même temps que la nèse, pour entrer dans cette m talité sémitique, pour se fa liariser avec les réflexes, la q

4. Comme a fait DANIEL-ROPS dans *La Bible, livre d'histoire.* Paris, Fayard, 1950 (750 fr.).

5. M. l'abbé Jean STEINMANN présente ainsi les textes bibliques dans *La littérature religieuse. Bible, Coran, Religions de l'Inde et de la Chine.* Histoire, textes choisis, traduits et commentés, in-12, 844 pp., 116 illustrations. Paris, Armand Colin, 1949 (1400 fr.); La Bible occupe la moitié de l'ouvrage (pp. 1 à 458).

6. LAVERGNE, LAGRANGE, *Synopse.*

7. Il va de soi qu'une telle disti tion ne prétend aucunement pr ger du caractère historique de li comme **Esther** ou **Judith.** Il suff notre propos qu'ils se présen eux-mêmes comme se situant l'histoire, pour qu'il soit indiqu les lire à l'époque qui leur ser cadre.

de bon sens, les préférences, jugements instinctifs de ce ple de Dieu dont on va sui- l'histoire.

n même temps que l'Exode il drait prendre le **Lévitique**[8], s le **Deutéronome,** dont la tie homilétique est une admi- le introduction à l'histoire raël; elle nous donne le sens ce dessein de Dieu qui se rsuit à travers toutes les vi- itudes, et de la miséricorde utilise mystérieusement les s infidélités pour faire abou- e projet de son cœur.

uis **Job,** sa splendeur poéti- contrastera avec le caractère cret et précis des livres histo- es. Il pose de façon aiguë le blème de la souffrance et nous à comprendre le sens des uves qui viennent de la part Dieu pour purifier le peuple si.

n peut mettre le **Cantique,** on veut, en même temps que mon. On placera la belle his- de **Tobie** pendant l'exil qui ert de toile de fond, celle de **as** après le retour, comme ernière objurgation du Père

—

Répétons-le, il faut savoir par- la Bible. Surtout pour une ère lecture, il faut passer rapi- t sur tout ce qui concerne la tion, les dénombrements, les logies, les descriptions du mo- sacré, les mensurations, etc. ra à reprendre ultérieurement connaître les usages, les cou- , les mœurs, etc., et pour com- re les allusions constantes à la tion qui sont faites dans les livres, mais cela alourdirait rofit ce premier contact.

devant l'incompréhension butée de son Israël trop pareil au frère aîné de l'Enfant prodigue.

Pendant la grande période obscure où l'histoire sacrée ne nous livre guère que l'épisode des Machabées, l'**Ecclésiaste** nous fera mesurer la purification de l'espérance, la tentation de découragement désabusé que traverse le Peuple de la Promesse devant la longueur de l'attente.

L'Ancien Testament sera terminé avec l'**Ecclésiastique** et la **Sagesse,** qui jettent un regard en arrière et nous livrent la perspective d'ensemble sur le gouvernement providentiel, Dieu conduisant son peuple pour le faire arriver où Lui seul sait. C'est une théologie de l'histoire, une vue de Sagesse qui résume et ordonne tout ce cheminement que les livres proprement historiques nous font suivre pas à pas.

En même temps que ces derniers livres, on peut enfin aborder **saint Paul,** qui donnera la synthèse définitive du plan d'amour et de salut. Les éditions traditionnelles rangent ses Épîtres à peu près par ordre matériel de longueur, il vaut mieux les lire selon leur ordre chronologique probable, pour suivre le développement et le progrès de la pensée.

Ensuite les **lettres des autres apôtres,** et enfin l'**Apocalypse,** qui nous dit le mystère de la vie de l'Église et nous livre le mot de la fin. Elle clôt l'histoire et débouche sur le mystère de la vie éternelle.

C'est seulement après cette première lecture cursive et bien

orientée que les études de détail prendront toute leur valeur et porteront leur fruit, parce qu'elles se situeront à leur place par rapport au tout.

Il est bien certain que le fidèle retourne ensuite plus volontiers aux passages qui lui ont parlé le plus au cœur, le Nouveau Testament, tels psaumes, le Cantique, ou la Sagesse, la prière de Jérémie ou la seconde partie d'Isaïe, etc. Mais il ne faut jamais perdre de vue la valeur de cette lecture cursive globale, de l'ensemble de toute la Bible, pour connaître Dieu, les mœurs de Dieu, si l'on peut dire, ses goûts, ses préférences, ses exigences et ses pardons, sa Providence et la profondeur de sa miséricorde.

Pour entrer dans cette expérience de Dieu, dans cette intimité, la connaissance de sa Parole est une voie royale et sûre, pourvu qu'on s'y livre avec esprit de foi, avec simplicité et avec per sévérance.

Nos vies sont très remplies souvent débordantes d'occupations multiples. Si chargés qu nous soyons, nous trouvons pour tant bien le temps de manger. Et bien, si nous le voulons vraimen de tout notre cœur, si nou avons *faim et soif de la Parol de Dieu*, nous trouverons temps de nous en nourrir chaq jour et elle deviendra pour no l'aliment irremplaçable, celui q seul vivifie sans cesse en nous sens du Dieu vivant.

Sr. J. d'A.

Il peut être commode de gar ce plan sur feuille détachée, pour laisser dans sa Bible. Il a été ron typé. Le demander au Couvent l'Épiphanie, Soisy-sur-Seine, Se et-Oise, avec un timbre de 15 fra

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Les textes

Les traductions françaises de la Bible se multiplient de nos jours et viennent accessibles à tous. La plus ancienne est celle du chanoine AMPON (Desclée et Cie, 1.050 pp.), dont le texte est souvent fade et notes sans grand intérêt.

La traduction PIROT-CRAMER, diffusée, sous le haut patronage du dinal Liénart, par la *Ligue catholique de l'Évangile* (2, rue de la nche, Paris-VII[e]), est la meilleure traduction complète que nous ns pour l'instant (entre 450 et 600 fr., hors commerce).

La traduction de Maredsous (publiée par les Bénédictins de Masous, Belgique) bénéficie de très bonnes introductions de Dom rlier, le texte, établi dans le langage du « Français moyen », ne vient pas toujours au caractère sacré du Livre.

La *Bible de Jérusalem* (éditée par les éditions du Cerf, sous la ection de l'École biblique de Jérusalem) paraît, pour l'instant, en icules séparés. Le texte vise et atteint à une rigoureuse exactitude gétique, en même temps qu'à un français de bonne tenue littéc et d'une très belle présentation typographique. Quand la lication en sera achevée (en 1952 ? Déjà plus de vingt fascicules t parus) et sera présentée en un seul volume, ce texte sera de icoup le meilleur.

Guides de lecture de l'Ancien Testament

es chrétiens qui n'ont pas encore ouvert la Bible, et ceux qui, unt fait, s'y sont sentis perdus, auront profit à utiliser des guides lecture où ils trouveront quelques éclaircissements indispensables la manière d'aborder le texte sacré pour en faire une lecture gressive et féconde.

meilleur de ces guides est sans conteste la *Clé de l'Histoire le* (« Fêtes et Saisons », 35 fr., éd. du Cerf). On peut également ser avec fruit le Cahier *Comment lire la Bible*, publié par la Ligue olique de l'Évangile (2, rue de la Planche, Paris-VII[e]), réservé membres de la Ligue (cotisation : 350 fr.).

tons aussi :

seph DHEILLY, *A la découverte de la Bible* (Équipes enseignantes, ue des Plantes, Paris-XIV[e]; 32 pp., 80 fr.; franco, 95.).

Abbé Eugène Joly, *Aux sources bibliques, guide de lecture de l'Ancien Testament* (éd. Fleurus, 150 pp., 240 fr.).

Dom Paul Passelecq, *Guide biblique*, où l'on trouvera de courtes et bonnes introductions à chaque livre de la Bible (éd. de Maredsous, 76 pp., 90 fr.).

Abbé Roger Poelman, *Ouvrons la Bible*. Liminaire du chanoine Cerfaux (Édition Universelle, Bruxelles, 80 pp., 180 fr.).

Livres de travail, utiles a une lecture sapientielle de l'Ancien Testament

Nos lecteurs n'ont pas oublié l'article du R. P. Chifflot, *Comment lire la Bible ?* paru dans *La Vie Spirituelle* d'octobre 1949.

Le meilleur ouvrage d'ensemble pour introduire à une lecture sapientielle et ecclésiale de la Bible est celui de Dom Charlier, *Lecture chrétienne de la Bible* (Maredsous, 450 pp., 495 fr.).

On tirera également grand profit de la lecture de :

Abbé A. Gelin, *Les idées maîtresses de l'Ancien Testament* (éd. du Cerf, 90 pp., 150 fr.).

R. P. Guillet, S. J., *Thèmes bibliques* (Aubier, 288 pp., 495 fr.).

N. Peters et J. Decarreaux, *Notre Bible, source de vie. Introduction à la lecture de la Bible* (éd. Beyaert, Bruges, 280 pp., 595 fr.).

Suzanne de Dietrich, *Le dessein de Dieu*; ouvrage protestant (Delachaux, 300 pp., 350 fr.).

La Bible et le prêtre; ouvrage en collaboration, par onze prêtres belges (éd. Nauwelaerts, 384 pp., 75 fr. belges).

Les collections *Lectio divina* et *Témoins de Dieu* (éd. du Cerf) fourniront de bonnes initiations sur plusieurs livres de la Bible et les rédacteurs. Les *Éléments de doctrine spirituelle* (publiés par l'A.C.J., 14, rue d'Assas, Paris-VI[e]) présentent une catéchèse à base biblique publiée en séries de fiches (la série : 100 fr.).

Enfin, un minimum de connaissance historique est nécessaire pour avoir une bonne intelligence de l'Ancien Testament; il est bon d'avoir lu : G. Ricciotti, *Histoire d'Israël* (Picard, 2 vol., 1750 fr.), Daniel-Rops, *Histoire Sainte* (Fayard, 470 pp., 500 fr.), et d'avoir sous la main *L'Atlas historique de l'Ancien Testament. Chronologie et géographie*, du R. P. Tellier (éd. Spes, 170 pp., 200 fr.).

N.D.L.R.

A propos de

" L'Exode dans l'Ancien Testament "

L'ARTICLE que nous avons publié sous ce titre dans notre numéro de mars donnait, ainsi que nous le faisions remarquer en le présentant, une interprétation du texte inspiré basée sur des hypothèses que l'auteur ne proposait à nos lecteurs qu'à ce titre.

Quelques-uns de nos abonnés et les autorités ecclésiastiques nous ont fait part de leur étonnement de nous voir publier de telles hypothèses, il est de notre devoir de faire aujourd'hui une mise au point sur le contenu de cet article.

Le profond souci que nous avons de la formation spirituelle de nos lecteurs, la conviction qui est nôtre qu'une doctrine théologique saine est la base nécessaire de toute vie spirituelle solide, la fidélité dans notre attachement à l'Église catholique et à ses directives, nous incitent à l'aise pour faire cette mise au point.

Nous tenons donc à préciser que la Bible ne laisse aucun doute sur la foi des ancêtres des Israélites : ceux-ci étaient de vrais monothéistes et non pas des « monolâtres ». Les Israélites ont reçu le nom de Yahvé, unique et vrai Dieu, non pas de la tribu madianite des Qénites — comme l'ont affirmé certains critiques rationalistes du siècle dernier —, mais à la suite de la révélation sinaïtique qui leur fut faite par l'intermédiaire de Moïse, maître, législateur et guide de son peuple.

Basé sur la théorie des quatre ou cinq documents (L.J.E.D.P.)

qui seraient à la source des livres du Pentateuque, l'article en question s'appuyait sur une hypothèse qui est loin d'être admise telle quelle par tous les exégètes, même non catholiques. Il est certain que l'activité littéraire et législative de Moïse demeure prépondérante et que l'on ne peut affirmer que certains événements racontés par le livre de Moïse soient privés de toute valeur historique.

Nous savons que la Commission Biblique Pontificale, dans sa lettre au cardinal Suhard, tout en reconnaissant qu' « il n'est plus personne aujourd'hui qui mette en doute l'existence de ces sources, c'est-à-dire des « documents écrits » et des « traditions orales » dont Moïse « s'est servi pour composer son ouvrage », constate qu'« même dans le camp des exégètes non catholiques, des opinions très divergentes sont professées aujourd'hui touchant la nature, le nombre de ces documents, leur dénomination et leur date ». La Commission invitait « les savants catholiques à étudier ces problèmes sans parti pris et à la lumière d'une saine critique et des résultats des autres sciences intéressées dans ces matières » (*A.A.S.* XL, 1948, pp. 46-47).

Éclairés par ces textes, nos lecteurs, ainsi que nous les y invitions, mesureront mieux le caractère hypothétique de certaines assertions publiées dans l'article en question. Celui-ci ne tendait qu'à montrer, ainsi que le numéro tout entier, que, dans la manière de juger l'histoire du peuple de Dieu, on ne saurait oublier que ce peuple a été choisi par Dieu pour préparer les voies au divin Rédempteur à venir et qu'en fonction de cet appel, des faits surnaturels et préternaturels entrent dans l'histoire du peuple élu qu'on ne peut réduire à des faits naturels, déformés par une théologie postérieure et embellis par des poètes.

Ainsi d'ailleurs que l'Encyclique *Humani Generis* nous l'a rappelé, tout catholique ne peut que réprouver les interprétations rationalistes des livres historiques : « Si les hagiographes anciens ont parfois quelque chose aux narrations populaires (ce que l'on peut accorder), il ne faut jamais oublier qu'ils l'ont fait, aidés de l'inspiration divine qui les gardait de toute erreur dans le choix et l'appréciation de ces documents. On ne peut donc d'aucune façon mettre les récits populaires accueillis par les Livres Saints sur le même rang que les mythologies et autres récits semblables qui sont plus le fruit d'un jeu de l'imagination que du goût de la vérité et de la simplicité [illegible]

---

1. Par les quelques lignes en italique précédant l'article et que l'auteur avait rédigées lui-même sur notre demande.

arque si visiblement les Livres sacrés, même de l'Ancien Testament, 'il faut placer nos hagiographes bien au-dessus des écrivains pro- nes de l'antiquité » (*A.A.S.*, XLII, 1950, p. 577).

Ces précisions permettront à nos lecteurs de rectifier, là où il en besoin, les passages de l'article en question qui ne seraient pas ·inement conformes aux enseignements de l'Église catholique et xquels, eux et nous, ainsi que l'auteur de l'article, sommes entiè- ment et sincèrement soumis.

Nos lecteurs peuvent compter sur notre désir — encore accru par incident que nous regrettons — de baser la vie spirituelle que us leur présentons sur le solide fondement d'une saine et sûre ctrine théologique et exégétique en pleine conformité aux direc es de l'Église.

LA VIE SPIRITUELLE.

LA CRÉATION ET LA CHUTE

(Genèse, 1-3)

« Au *commencement, Dieu créa le ciel et la terre.* Ainsi commence la Bible, qui s'achève presque sur une dernière vision où l'apôtre saint Jean rapporte qu'il vit *un nouveau ciel et une nouvelle terre, car le premier ciel et la première terre avaient disparu* (Apoc., 21, 1). Toute l'histoire du monde, toute la suite des temps est comprise entre ces deux termes. Dieu accomplit une œuvre. Elle commence par la création que décrit le premier chapitre de la Genèse.

Le premier récit de la création.

Dieu seul a tout créé. C'était la foi profonde d'Israël que traduit cette prière d'Esdras : *O Dieu, toi, oui, toi seul, as fait les cieux, les cieux des cieux et toute leur armée, la terre et tout ce qui l'anime, les mers et tout ce qu'elles cachent. Toute vie vient de toi...* (Néhém., 9, 6).

La création est l'œuvre à la fois de la puissance et de la sagesse de Dieu : *Il a, par sa puissance, créé la terre, par sa sagesse affermi le monde et par son intelligence, étendu les cieux* (Jér., 10, 12). Le livre des Proverbes laisse entrevoir quelque chose du mystère de cette sagesse créatrice de Dieu (cf. Prov., 8, 22-30) qui apparaîtra en pleine lumière dans l'Incarnation de la Sagesse

rnelle, du Christ *premier-né de toutes les créatures, en qui t ce qui existe au ciel et sur terre a été créé* (Col., 1, 15-16). La création est aussi une œuvre de puissance : *Tu as fait le l et la terre par ta grande puissance et par la force de ton bras* r., 32, 17). Ce déploiement de force pourrait laisser entendre e Dieu, pour créer, a rencontré une résistance analogue à celle 'il lui faudra plus tard briser chez les ennemis d'Israël pour urer le destin de son peuple, puisqu'il montre également dans cas *sa grande puissance et la force de son bras* (cf. Jér., 32, 21; ût., 9, 29; Ps. 136, 12, etc.). La terre en face de lui, au début la création, masse liquide, bourbeuse et ténébreuse, n'appa-t-elle pas comme une espèce de puissance hostile? Elle n'a endant rien d'un monstre dont il faudrait triompher. Ce n'est l'amas des éléments que Dieu va bientôt répartir avec ordre. e est déjà, sous cet aspect, son œuvre, car ici-bas tout vient lui. *Il a créé le ciel et la terre* (v. 1) et *il a tiré toutes choses néant* (2 Macch., 7, 28). Son souffle plane dès ce moment lessus d'elle, attendant de la pénétrer pour, peu à peu, l'orga-r et la transformer.

semble qu'on ait voulu, en conservant sous cette forme le venir du chaos primordial des vieilles cosmogonies, faire ux ressortir la grandeur de l'œuvre créatrice. Dieu, dirait-on, hoisi pour la réaliser de partir de ce qui pouvait sembler lui le plus opposé, le plus contraire à son absolue perfection. t cela qu'il a élevé jusqu'à lui. Comment n'y pas voir le fruit a puissance et de sa sagesse? Rien n'est trop difficile pour lui accomplit tout avec une facilité si merveilleuse que, pour peindre son activité, on peut se contenter de lui prêter des es et de les montrer exécutés sans aucun délai. Il parle, et immédiatement, s'accomplit.

est inutile de chercher dans le récit de la création la révéla-même réduite à quelques éléments essentiels ou sous la ie de symboles, de données scientifiques telles que les savants orcent de les préciser. L'auteur ignore tout des périodes géo-ques et même presque tout de la figure exacte de l'univers. r lui, comme pour ses contemporains, la terre est un disque dont les fondements reposent sur un abîme souterrain et essus duquel est posée, comme une calotte ou une tente, la

voûte solide du ciel (cf. Gen., 7, 11; Is., 34, 4; 40, 22; Job., 26, 20, 21; Ps. 46, 3; 104, 5). Il songe donc, quand il écrit cette page, au monde actuel, un monde par conséquent où beauté et laideur, mal et bien sont étrangement mêlés. C'est ce monde même qui, par tout ce qu'il conserve encore de beauté, d'ordre et d'harmonie, témoigne qu'il vient de Dieu, et de lui seul. Il est, dans son ensemble et dans chacune de ses parties, son œuvre. Telle est la révélation fondamentale de ce chapitre : l'existence d'un Dieu unique, créateur du ciel et de la terre, source de tout ordre et de toute beauté. Et cela exclut toutes les idoles, tous les faux dieux que les nations les plus puissantes d'alors cherchaient parmi les étoiles et les astres et jusque chez les animaux. Tout ne sont là que des créatures, des œuvres du Dieu unique.

La représentation qu'on peut avoir de l'univers peut changer, cet enseignement révélé ne change pas. Il s'oppose toujours à ce qu'on divinise un élément quelconque du créé et qu'on se soumette à lui. L'homme est au sommet de la création matérielle, il n'en saurait être l'esclave. Mais il demeure soumis à Dieu. Cet univers est merveilleux, parce qu'il vient de Dieu. Il ne doit pas détourner de lui, mais conduire à lui. Voilà les vérités qu'enseigne l'auteur inspiré de ce récit. Il le fait en montrant Dieu partout présent, partout le maître, dans cet univers tel qu'il le connaît. On peut connaître aujourd'hui beaucoup mieux cet univers; il faut toujours y reconnaître Dieu partout présent, Maître unique.

La création ne s'est pas achevée d'un seul coup ni même à-coups. Elle est un progrès. C'est pourquoi l'œuvre de Dieu est semblable à celle d'un bon ouvrier qui s'applique à sa tâche et ne l'abandonne que terminée. On le verra plus loin, dans un autre récit, modeler, tel un potier, le corps du premier homme (2, 7). Dieu apparaît ainsi comme le modèle offert à l'ouvrier de la terre, qui, d'ailleurs, poursuit l'œuvre du Créateur et dont la succession des semaines rythme le travail. Celui-ci ne s'achève jamais. La création, au contraire, semble terminée avec l'apparition de l'homme. Aussi, pouvait-on l'inscrire dans le cadre d'une semaine, et d'une semaine unique, pour en marquer les étapes et la perfection.

Il serait intéressant de suivre dans le détail les interventions ccessives attribuées à Dieu. Chaque fois, sa parole intervient. ı ordre est prononcé, mais celui-ci ne suffit à provoquer l'appa- ion immédiate de ce qu'il prescrit que pour la lumière, le ssemblement des eaux inférieures et les plantes. Ailleurs, il est mplété par une nouvelle intervention de Dieu : Dieu *fait* le fir- ament; il *fait* les deux luminaires et les suspend dans le firma- nt; il *crée* les animaux aquatiques et les oiseaux; il *fait* les imaux terrestres, après avoir, dans ces deux derniers cas, com- ndé aux eaux et à la terre de les produire; enfin, il *crée* omme.

Étant donnée la représentation qu'on se faisait de l'état pre- er du monde, masse informe où terre et mers étaient mélan- s, ou bien terre enfouie au sein de l'abîme, il fallait montrer mment on était parvenu à l'actuelle répartition de ces éléments. ır l'auteur biblique, il existait deux grandes masses d'eaux, le des mers sur laquelle la terre repose et d'où jaillissent les rces, et celle du ciel que Dieu garde en ses réservoirs pour la ner à l'homme sous forme de pluie ou la faire tomber de on massive en un déluge destructeur.

l avait donc fallu, pour organiser cet ensemble à partir du os primitif, séparer la terre et les eaux et diviser les eaux entre ciel et les océans (ou l'abîme). Cette seconde opération est rite la première. Mais, s'il suffisait, pour obtenir cette sépara- n de la terre et de l'eau, d'un ordre qui assignait à chacune place, il n'en pouvait être ainsi pour contenir les eaux d'en- t qu'on supposait, elles aussi, amassées. Il leur fallait un rvoir solide. C'est pourquoi on montre Dieu faisant la voûte de du firmament. L'herbe et les plantes, liées à la terre, aissent produites directement par elle.

es animaux dépendent eux aussi du milieu où ils vivent. On rait même que certains d'entre eux en naissaient directement, s il n'en est pas ainsi de tous. Aussi, fait-on appel à une inter- ion particulière de Dieu pour les produire, et non seulement animaux sauvages, mais aussi les animaux domestiques. Ce nier détail montre nettement la projection dans le passé d'un de choses familier au narrateur. C'est bien son monde à lui

qu'il nous dépeint venant de Dieu et ne cessant de porter l marque de son origine.

La création de l'homme est l'objet d'une intervention tou particulière; mais elle est assignée au même jour que la créatio des animaux terrestres. On le verra même, dans le récit suivan tiré comme eux de la terre.

L'apparition de la lumière dès le premier jour, bien ava l'existence du soleil, a provoqué de nombreux commentair Puisque la création était décrite dans le cadre d'une semaine fallait évidemment compter dès le début les jours et les nuits faire, par conséquent, intervenir la lumière qui les disting On en parle parfois comme d'une réalité indépendante (cf. J 38, 19-20). Ici cependant, le soleil et la lune ont été placés d le firmament *pour éclairer la terre* (v. 17). Deux conceptions di rentes de la lumière peuvent se trouver juxtaposées. Il pouv aussi y avoir une raison plus profonde pour lui donner la p mière place.

Le concept de lumière joue dans la Bible un rôle très imp tant. Elle est souvent le signe d'un commencement ou d renouveau. Et c'est plus qu'une simple métaphore.

Au cours de l'histoire d'Israël, le salut, après les grandes ca trophes, est une apparition de la lumière qui dissipe les ténèb dans lesquelles le peuple avait été plongé : *Le peuple qui m chait dans les ténèbres a vu luire une grande lumière; à ceux vivaient dans une terre de ténèbres, une lumière est appa* (Is., 9, 1). Cette lumière, la lumière de Dieu lui-même, écl la ville sainte restaurée et attire vers elle les peuples plongés d les ténèbres, qui lui ramènent les exilés : *Lève-toi, resplendis, voici ta lumière et le rayonnement sur toi de la gloire de D Des ténèbres recouvrent la terre, et de sombres nuées, les peup mais sur toi Dieu rayonne; sur toi sa gloire paraît. Vers ta mière se dirigent les peuples, vers ton éclatante aurore les* (Is., 60, 1-3).

Le premier de ces textes sera rappelé (Mt., 4, 16) quand manifestera au monde celui qui en est *la vraie lumière* (Jn, 8, le Fils éternel de Dieu, lui-même *lumière* (1 Jn, 1, 5); et c

ıi qu'on devient *lumière* (Eph., 5, 8), *fils de lumière* (1 Thes., et *créature nouvelle* (2 Cor., 5, 17).

douce lumière du ciel, si belle à voir (cf. Eccl., 11, 7), ɔle donc apparaître au premier jour du monde comme un ıier reflet sur cette terre de la lumière de la face de Dieu. naît de sa seule parole. Et celle-ci n'est autre que son souffle esprit), qu'on voyait au verset précédent planer au-dessus 'abîme, comme dans l'attente d'une œuvre à entreprendre, ıi maintenant va la réaliser. Cette équivalence de la parole ı souffle de Dieu apparaît bien dans le parallélisme de ce ɛt des Psaumes : *Les cieux sont l'œuvre de la parole de Dieu ute leur armée du souffle de sa bouche* (Ps. 36, 6). Le souffle esprit de Dieu et le rayonnement lumineux de sa face sont ıment rapprochés dans un autre psaume dont les détails ɛllent de très près le récit de la création : *Tu voiles ta face, ɔnt anéantis; ... tu envoies ton souffle, ils apparaissent, créés, renouvelles le visage de la terre* (Ps. 104, 29, 30).

l existe dans le monde terrestre un reflet divin, c'est dans ıme surtout, tel que Dieu l'a fait, qu'il apparaît. *Dieu dit : ɔns l'homme à notre image, à notre ressemblance... Et Dieu l'homme à son image; il le créa à l'image de Dieu* (v. 26, 27). ɔe et ressemblance ne désignent pas deux réalités différentes. leux expressions sont parfaitement synonymes. Aussi, est-il lus loin : *Quand Dieu créa l'homme, il le fit à la ressem- ɾe de Dieu... Et Adam* (l'homme) *engendra un fils à sa res- ɔlance, à son image* (Gen., 5, 1-3).

te ressemblance de l'homme avec Dieu explique la place a reçue parmi les créatures, *de peu inférieure à celle d'un ivin* (Ps. 8, 6), à celle d'un de ces « fils de Dieu », des anges, e livre de Job place auprès de Dieu pendant qu'il crée 38, 7). Comme eux, comme Dieu lui-même, il n'est plus ement matière, il est aussi esprit. Il peut donc dominer le e de la matière. Mais s'il est à l'image de Dieu, il n'est pas nage parfaite. Un jour cependant viendra sur cette même celui qui est cette image parfaite du Dieu invisible (Col.,), pour la restaurer en l'homme quand celui-ci l'aura en détruite en lui.

L'homme reçoit de Dieu le gouvernement du monde. Il est pour dominer les animaux, pour soumettre, petits ou gran tous ceux qui peuplent la terre et les eaux (v. 26, 28). Cette su riorité de l'homme sur les animaux se traduit aussi dans différence des nourritures qui leur sont attribuées; le pren se nourrira de céréales et de fruits, les seconds de l'herbe champs. Chacun aura donc sa part. Tout semble prévu pour vie paisible. La domination de l'homme ne doit pas être d d'un tyran. La situation qui lui est faite et les pouvoirs q reçoit ne sont d'ailleurs pas une limite posée au pouvoir supr de Dieu qui ne cesse d'être *le maître du ciel et de la terre tout ce qu'ils renferment* (Ps. 24, 1). L'homme reste donc mis à Dieu. Tout se trouve ainsi dans un ordre parfait.

Chacune des étapes de la création avait donné lieu à remarque : *Dieu vit que c'était bien*. Tout avait répondu qu'il attendait. Tout était beau, équilibré, parfaitement ada son rôle et à son but. L'ensemble apparaissait *très bien* (v Chacun des êtres créés était donc à sa place. L'œuvre de était achevée. Tout lui était donné pour qu'elle pût se main dans l'équilibre et dans l'harmonie. Aussi « Dieu se repo Ce n'est pas abandon, désintéressement de son œuvre; mais fait ce qu'il voulait faire. Il semble donc qu'il n'ait plus r y ajouter et qu'il doive désormais se contenter de contem dans un repos paisible, la bonne marche de tout ce qu'il a di pour le mieux.

Mais l'ordre qui vient d'être décrit repose sur l'homme. à lui d'en assurer le maintien, en demeurant dans la ligne Dieu lui a fixée. Les êtres inférieurs que Dieu lui a soum sauraient se dresser contre lui, mais lui-même, fait à l'i de Dieu, peut oublier qu'il dépend toujours essentiellemen lui et vouloir agir sans lui, et même contre lui, comme s'il lui-même Dieu. Ce serait alors la ruine de la création, à m que Dieu ne décidât de sortir de son repos, pour la repr et l'achever, de telle sorte que rien ne puisse plus la com mettre.

second récit de la création.

ans le chapitre 2, à partir du verset 5, il est de nouveau
tion de la création de l'homme, des plantes et des animaux,
dans une perspective assez nettement différente de celle du
itre précédent. Ce qu'on appelle les anthropomorphismes
dent : Dieu plante un jardin, il modèle le corps de l'homme
e servant, comme un potier, d'un peu de terre; il converse
lui, comme un propriétaire avec son jardinier. C'est une
logie plus primitive et plus fruste, plus accessible aussi à des
ts simples. Elle a parfaitement réussi à traduire l'intimité
itive de l'homme avec Dieu et la grandeur du drame des
nes. Il faut néanmoins, pour en saisir toute la richesse, ne
se laisser arrêter par les images du récit, mais, au delà de
mages, essayer de découvrir les réalités surnaturelles qu'elles
uisent.

ur l'essentiel, les deux récits de la création coïncident :
mme est à la fois matière et esprit; puisqu'il est fait ici de
rre et du souffle de Dieu. En donnant aux animaux leur
, expression de leur nature réelle, l'homme montre qu'il les
ine, car posséder le nom véritable d'un être, c'est, suivant la
eption antique, pouvoir agir sur lui. Dieu les a, d'ailleurs,
dans l'intention de lui donner une aide, ce qu'ils sont en
bien qu'ils ne puissent passer pour une aide « semblable à
».

ntérêt tout particulier que Dieu porte à l'homme apparaît
n pleine lumière. Il est tout spécialement son œuvre. Tout
ste ne semble créé que pour lui. Dieu paraît entretenir avec
es relations suivies et s'ingénier à lui assurer une vie tou-
meilleure. C'est pour lui venir en aide qu'il crée les ani-
x. Comme ceux-ci ne font pas encore l'affaire, il fait une
elle tentative, cette fois pleinement réussie, en créant la
ne.

récit précédent s'achevait sur le repos de Dieu. On ne s'éton-
pas de le voir ici reprendre son activité. C'est la même,
ntée différemment; mais il ne sera plus cette fois question de

repos. L'œuvre divine, qui pouvait être considérée comme ac
vée avec la création de l'homme, en réalité, ne l'est pas; elle
le sera qu'au dernier jour du monde.

L'homme nous est montré placé dans le jardin planté par I
pour travailler et pour le garder (v. 15). Dieu a fait son œu
Il la confie à l'homme pour qu'il la maintienne et même
développe, mais dans sa dépendance, car il doit rester le ma
Ce jardin, qui est un peu l'image du monde, est le jardin
Dieu, qu'on nous dépeint pareil au propriétaire d'un don
qui le parcourt pour jouir de la fraîcheur de l'air (3, 8). Ma
jardin a été planté pour l'homme, et tous ses fruits, sauf
d'un arbre mystérieux, sont à sa disposition. Ici-bas, l'ho
peut agir librement, mais il doit demeurer à sa place, da
dépendance de Dieu.

Le premier récit avait expressément noté que Dieu, en c
l'homme, l'avait créé *mâle et femelle* (1, 27), sans dire
ment il les avait faits et sans préciser leurs rapports mut
Cette lacune est ici en partie comblée. L'homme est façonn
Dieu et reçoit la vie de son souffle. La femme est tirée de
des côtes de l'homme. Ainsi tirée de lui, pour lui fournir
aide, elle dépend vraiment de lui, mais elle ne lui est pas
mise comme une esclave. Elle ne lui est inférieure en rien.
qu'ait pu être la raison première du choix de la côte co
point de départ de la création de la femme, on ne peut ou
qu'elle est, de tout son squelette, ce qui se trouve le plus
de son cœur.

L'intention attribuée à Dieu pour la création de la femm
d'ailleurs de donner à l'homme, non pas une servante, mais
aide semblable à lui, c'est-à-dire quelqu'un qui soit en fac
lui comme un autre lui-même. Elle est par conséquent tout
fois dépendante de lui et son égale; elle est, au sens profon
mot, sa collaboratrice.

C'est bien cela que traduisent les paroles attribuées à l'ho
à son réveil, quand il voit devant lui la compagne que Die
offre, dans tout l'éclat de sa fraîcheur première. *Chair*
chair (v. 23), elle comble son attente et l'arrache à sa soli
à l'isolement que Dieu lui-même avait jugé mauvais (v. 18).

aux, c'est-à-dire tout ce qui est inférieur à l'homme, ne le aient. Il lui fallait pour cela un être qui fût au moins son Avec cette création de la femme tout semble, comme à la 1 précédent récit, achevé, parfait.

elque chose pourrait-il venir troubler cette harmonie et cette ? Dieu avait dit à l'homme : *Mange à ton gré de tous les s du jardin, mais de l'arbre de la science du bien et du mal ange jamais; car le jour où tu en mangerais, sache-le bien, ourras* (vv. 16, 17). On sent donc planer une inquiétude, nenace.

rbre étrange dont il est ici question est apparu plus haut, la plantation du jardin d'Eden, avec les autres arbres et cet plus mystérieux encore, l'arbre de vie. La phrase qui les ère est assez gauche : *Dieu fit sortir de terre tous les arbres... bre de vie au milieu du jardin et l'arbre de la connaissance en et du mal* (v. 9). L'arbre interdit est l'arbre de la con- nce. Or la femme dira plus loin qu'il est interdit de manger uit de l'arbre qui se trouve au milieu du jardin (3, 2). e de la connaissance du bien et du mal est donc lui aussi lieu du jardin. Le texte présente donc une certaine ambi- On essaye parfois d'y remédier en l'amputant de l'un ou utre de ses éléments ou en le recomposant. L'arbre de vie nsi souvent sacrifié. Mais puisque les deux arbres sont là, vaut les y laisser et essayer de comprendre le texte tel st.

'est pas sans intérêt de voir ces deux arbres côte à côte lieu du merveilleux jardin d'Eden, apparemment si sem- s qu'on en vient à ne plus savoir très bien les distinguer le l'autre. L'arbre de vie donne l'immortalité (3, 22), qui privilège de Dieu. Dieu a bien dit que l'arbre de la con- nce du bien et du mal donnait, au contraire, la mort. Une voix, qui saura se faire persuasive, va prétendre que, loin ner la mort, il rend semblable à Dieu. Il aurait donc un omparable à celui de l'arbre de vie, qui reste encore comme Cela, évidemment, est faux. Mais le faux est souvent plus nt que le vrai. On a d'un côté l'apparence, de l'autre la Il est si facile, surtout quand on croit pouvoir y trouver ge, de prendre l'apparence pour la réalité.

La tentation et la faute.

La scène suivante se passe toujours dans le jardin d'Eden, m
elle est en contraste violent avec la précédente. A la descrip
de l'œuvre de Dieu succède celle de sa ruine, provoquée par
des êtres qu'il a lui-même créés, le serpent. L'entrée des per
nages se produit dans l'ordre inverse. C'étaient successivem
dans la première scène : Dieu, l'homme, puis les animaux
femme. C'est maintenant : l'un des animaux devant la fe
puis l'homme et finalement Dieu. C'est déjà un indice des
leversements qui vont se produire.

Il n'était pas facile de présenter en un langage accessible
êtres simples ce fait si gros de conséquences pour l'avenir
race humaine tout entière de la chute des premiers parent
lieu du maintien de la situation décrite plus haut ou d'un
épanouissement que tout semblait faire présager, c'est un
en arrière, une chute brutale due à une sorte d'emprise
l'homme des réalités inférieures. Celle-ci n'aurait pu s'exerc
elle n'était apparue comme un progrès. Il était donc diff
sinon même impossible, que la tentation vînt uniquemen
seul monde inférieur, pleinement soumis à l'homme. Il
donc qu'elle vienne également du dehors, d'une puissance
rieure à l'homme, appartenant par conséquent à un
différent de celui dont les pages précédentes ont décrit la g
Le rôle du serpent, tel qu'il est ici décrit, répond parfaite
à cette double condition.

Rien ne prépare son apparition, mais elle n'a pas l'a
surprendre. On est, il est vrai, dans un monde merveilleux
animaux, familiers de l'homme, parlent. Le serpent est l'
ces animaux que Dieu a faits et qu'il a présentés à l'ho
l'un de ceux à qui il a donné un nom et qui lui sont so
Mais il est le plus rusé de tous. N'est-il pas d'expérience
mune, dans le monde d'après la chute, que le serpent tric
d'animaux bien plus forts que lui, en les tuant sans même
s'en aperçoivent ?

Il fallait beaucoup de ruse et d'habileté pour s'en pre

ıme et provoquer sa mort. Parmi les êtres qui lui étaient
ieurs et qui auraient dû lui demeurer soumis, le serpent
t paraître le plus apte à y réussir. Mais pareille entreprise
elle possible pour le serpent de la dernière création ? Dans
erspectives du récit, les animaux, loin d'être devenus les
nis de l'homme, n'ont pas encore cessé d'être à son service
n'a pas encore perdu son pouvoir sur eux. Mais il
ste encore, à s'en tenir au contenu des pages précédentes,
Dieu et ses créatures terrestres. C'est donc parmi elles qu'il
t chercher le tentateur. S'il n'est pas de la sorte suffisam-
désigné, on aura néanmoins déjà dégagé un aspect de la
ion : l'emprise exercée sur l'homme par une force infé-
qu'il pouvait et qu'il devait dompter.

é de la faune terrestre, le serpent tentateur appartient encore
ıutre monde, largement représenté dans la Bible. Pour saint
lans l'Apocalypse, c'est *le grand dragon, le serpent des pre-
âges, qu'on appelle diable et Satan, le séducteur de toute
re* (Apoc., 12, 9). Ceci l'apparente à toutes les bêtes fantas-
, dragons et serpents de mer, qui surgissent du texte des
nes, de Job ou des prophètes : Leviathan, Tannîn, Rahab et
ıoth.

ne sont parfois que d'énormes bêtes, un peu ridicules, des
du Créateur (Ps. 104, 26), tels le crocodile et l'hippopo-
(Job, 40). Mais le plus souvent ce sont de terribles adver-
de Dieu, dragons, serpents agiles et tortueux qu'au dernier
Dieu châtiera de sa dure épée (cf. Is., 27, 1). Jamais on ne
où ils viennent. Ils semblent antérieurs au monde, tel du
que le décrit la Bible. Mais il en est de même des « fils de
» qui l'acclament quand il crée la terre (Job, 38, 7). Les
les autres appartiennent donc à un monde extra-terrestre.
ıt tous nécessairement des créatures de Dieu. Ceux qui se
nt contre son œuvre nouvelle ont donc dû se dresser tout
d contre lui. Ce sont donc des révoltés, et l'on a pu voir
t des « fils de Dieu » qui n'ont pas accepté sa nouvelle
n, les anges déchus, et Satan à leur tête, qui vont tout
pour la détruire.

Dans la scène de l'Apocalypse, le serpent des premiers
se présente sous la forme d'un dragon à sept têtes et à dix co
il se dresse en face de la femme aux douze étoiles sur le
d'enfanter, pour lui ravir son fruit, mais sans y réussir (A
12, 1-6). Avec la femme de la Genèse, au contraire, son a
obtient un plein succès. Celle-ci, en prenant en considér
l'avis du serpent, qui lui est inférieur, subit déjà une pre
défaite. C'est le premier bouleversement de l'ordre divi
monde terrestre.

Que prétend donc le serpent ? *Le jour*, dit-il, *où vous ma*
du fruit de cet arbre que Dieu vous a interdit sous peine de
loin de mourir, vous verrez vos yeux s'ouvrir et, pareils à
vous connaîtrez le bien et le mal. Tout cela veut dire : « saurez vous-mêmes ce qui peut vous être utile ou vous Vous n'aurez pas besoin des conseils, peut-être intéressés, ordres ou des interdictions d'un autre qui peut vous les im en ne tenant compte que de son seul caprice et à votre détri Au lieu de vivre en vous conformant à ce qui est bien « yeux », vous vous servirez de vos propres yeux, de votre i gence personnelle pour voir et vous pourrez faire dès lor ce qui vous paraîtra bon; vous serez vos propres maîtres seuls instruments de votre destin. » C'est donc une invita rompre avec Dieu, à lui refuser toute soumission, mais voi prétexte subtil de l'acquisition d'un épanouissement merve qu'on pourrait comparer au passage de l'enfance à l'âge a

La puissance suggestive de la tentation n'est pas mini Les images très simples du récit en laissent deviner l'impo et l'enjeu. La défense portée par Dieu, présentée sans justifi pouvait paraître arbitraire. Elle pouvait même sembler r à l'homme le pouvoir d'user des lumières de sa raison, c si on voulait le maintenir indéfiniment en tutelle, lui d premier récit de la création affirmait qu'il était à l'image de Mais il ne l'était et ne pouvait le demeurer que dans la m où il restait dépendant de Dieu, maître unique du monde. terdiction de chercher à conquérir la science du bien et du c'est-à-dire une indépendance totale dans son activité, n'éta l'interdiction d'user des dons qui lui avaient été donnés.

se en garde contre une présomption fatale, qui lui ferait
e nécessairement tout ce qu'il avait reçu.
tentateur est habile. Il fait oublier à l'homme ce qu'il est
Il lui fait croire qu'il peut atteindre un bien en fait inac-
le et lui ravit ce qu'il possédait.
péché procède de bas en haut. La femme, séduite par le
nt, séduit à son tour son mari. Celui-ci accepte en cette
nstance qu'elle ne soit plus, comme elle doit l'être, son aide,
qu'elle le dirige. C'est encore un bouleversement de l'ordre
par Dieu et toujours la victoire de l'impulsion venue d'en
ntre ce qui est d'en haut.

conséquences du péché sont en partie celles qu'avait indi-
le tentateur, mais le résultat définitif est tout autre.
me et la femme ne meurent pas sur-le-champ; leurs yeux
ent, mais ce n'est pas pour leur révéler les merveilles qu'ils
aient. Loin de se voir grandis, capables d'agir comme Dieu,
îtres absolus de toutes choses, ils s'aperçoivent seulement
sont nus.

eil de la concupiscence est un résultat du péché, un des
ts du bouleversement qu'il provoque. Mais il faut voir
lus que cela dans cette conscience d'être nu. C'est le sen-
des limites de sa propre nature. *Nu je suis sorti du sein de*
ère, nu j'y retournerai (Job, 1, 21). C'est plus encore le
ent d'une privation, d'un dépouillement brutal. L'homme
t croire que son rejet de la domination de Dieu lui appor-
un prodigieux enrichissement et lui permettrait de ne plus
esoin de rien ni de personne; il a conscience, au contraire,
devenu *malheureux, misérable, pauvre, aveugle et nu* (cf.
3, 18).
oulant obtenir l'égalité avec Dieu, il a perdu sa ressem-
avec lui. Il ne peut plus se présenter devant lui, comme
dain, un abîme entre eux s'était creusé. Sa soumission
l'équilibre du monde. Parce qu'il a voulu prendre la
e Dieu, le désordre s'introduit partout. Ce sera son châ-
et les paroles de condamnation de Dieu ne feront guère
ligner ce fait. Tous les maux dont souffre le monde et qui

rendent pénible la condition de l'homme seront le fruit d
premier péché.

La femme est atteinte en sa chair; la maternité qui fai
grandeur sera pour elle une cause de souffrances. Le désc
qu'elle a contribué à introduire dans le monde se fera désor
sentir dans ses relations avec l'homme. Loin d'être cette
semblable à lui, en qui celui-ci devait se retrouver tout e
et qu'il devait chérir comme un autre lui-même, la femme,
mise et passive, sera dominée par lui. On dirait presque q
passe au rang d'animal domestique (cf. 1, 28). Il n'est pa
de voir encore en certains pays la femme, courbée sou
lourde charge, peinant encore pour suivre un âne qui trotti
portant son seigneur et maître.

L'homme est puni par la malédiction de la terre. Chas
paradis qui lui donnait tout sans fatigue, il lui faudra,
arracher sa nourriture à la terre, durement peiner, et pe
maigres résultats. Il n'est plus le roi de la création; il en dé
Au lieu de la concorde et de l'ordre, c'est maintenant le dés
partout : la terre contre l'homme, et l'homme contre la fe
A la fin viendra la mort. Le châtiment annoncé n'est qu
pendu. L'homme voulait s'élever jusqu'à Dieu; il retombe
poussière d'où il était tiré.

A suivre l'appel du tentateur, l'homme et la femme ont
que tout perdu des dons qu'ils avaient reçus de Dieu. Le se
pouvait croire à la réussite totale de son entreprise. Mais lui
a fait un mauvais calcul. Il n'a pas encore gagné. Il est
maudit, quand ni l'homme ni la femme ne le sont. Son
ment, comme celui de celle-ci, devenue sa complice, est dc
il est atteint en lui-même et dans ses relations avec celle
il s'est fait le mauvais conseiller. Il rampera sur le sol et se
lui et les siens, peser sur lui l'inimitié de la femme et
postérité. Finalement, il y succombera.

On s'étonne souvent du premier châtiment, car il n'a
existé de serpent se déplaçant sur le sol autrement que les se
actuels, en rampant. Ici, plus encore peut-être que pour l
du récit, ce n'est pas au détail matériel qu'il faut s'arrêter
à ce qu'il entend suggérer. L'imagination populaire pouvai

ment croire que les serpents fussent sortis tels qu'ils sont
ntenant des mains du Créateur. Ici, objets de haine et redou-
ils étaient ailleurs, et en particulier dans le pays de Canaan,
rés comme des dieux. Il y avait là une sorte de mystère, le
tère de l'usurpation du divin par l'un des êtres les plus
risables, les plus éloignés de Dieu. Le dragon prestigieux
t plus qu'un vil animal, mais toujours subtil et redoutable.
serpent témoigne de la déchéance de Satan.

audit, le tentateur ne pourra même pas se vanter d'avoir
si à détruire l'œuvre de Dieu. Dieu, premier visé dans cette
ative contre sa créature, ne peut se donner pour vaincu. En
nt à la voix du serpent, l'homme s'est donné un maître dont
uit maintenant ce qu'il vaut. Dieu lui laissera sentir son
avage, dont il ne peut encore mesurer toutes les conséquences,
s il lui annonce qu'un jour il en sera délivré. Comment ?
t le secret de l'avenir. Une chose cependant est certaine; le
t ne s'obtiendra pas sans luttes. Le tentateur, aidé de tous
iens, ne cessera de poursuivre son œuvre malfaisante. Après
e attaqué à la première femme, il s'en prendra à tous ses
endants. Ce sera une lutte à mort, sans cesse reprise.

le durera tant que durera cette terre avec toutes les alterna-
que décrira l'histoire biblique ou que la prophétie laissera
sentir. Bien souvent, le mal paraîtra l'emporter, mais ses
ires n'auront qu'un temps. Peu à peu, l'humanité surmon-
sa détresse, car Dieu ne cessera de venir à son aide. La
endance de la femme, et la femme elle aussi, humiliée et
ue en Ève, triompheront. La victoire définitive sera l'entrée
humanité transformée dans l'Eden nouveau que déjà Dieu lui
are (Apoc., 21-22). Quant au séducteur, *il sera jeté dans*
ng de soufre et de feu pour y être tourmenté jour et nuit
ant les siècles des siècles (id., 20, 9).

nom donné à la femme, Ève, interprété « mère des vivants »,
éjà comme un présage de cette victoire. Ce ne sera pas la
qui l'emportera, mais la vie. Déjà l'aide de Dieu à ceux
doit expulser du jardin d'Eden se traduit par le souci qu'il
l de les vêtir (v. 21), comme s'il voulait leur enlever cette
tion de nudité dans laquelle s'est exprimé le sentiment de

leur culpabilité. C'est donc un premier pas vers le pardon et
restauration de ce qu'a détruit le péché.

Les pages suivantes retracent les premières étapes de la hi
annoncée. Le mal semble aller de victoire en victoire. Le désor
ne fait que croître. Le péché a brisé l'union profonde de l'hom
et de la femme. Il va dresser l'un contre l'autre les frères,
bien que le frère tue son frère. La violence et le mal grandiss
à tel point qu'ils paraissent forcer Dieu lui-même à rejeter
œuvre et à la détruire.

Mais en même temps que ces pages sombres se déroul
d'autres dépeignent une autre face de l'histoire. Dieu ne
de montrer sa miséricorde, même en face des pires désordre
punit, mais il sauve. Les plus durs châtiments, rendus né
raires, ne sont jamais une destruction totale. Certains sont
servés, qui serviront à reprendre l'œuvre divine et à l'ame
à travers de nouvelles vicissitudes, au point de perfection vo
par Dieu. L'humanité ne cesse donc jamais d'être l'objet de
soins. Il l'accepte même telle qu'elle est (cf. 8, 21), car il
que, peu à peu, par une longue patience, il pourra l'élever jus
lui, et qu'un jour cette humanité, aux groupes dispersés et d
sés l'un contre l'autre, deviendra son peuple.

fr. A. Viard, O.P.

IMAGES DE LA VIE DIVINE
selon saint Jean

QUAND on lit les écrits de saint Jean l'Évangéliste, quand on étudie surtout sa première Épître, on se sent perdu au milieu d'idées qui s'entrecroisent et s'enchevêtrent sans qu'il nous soit possible de les démêler. Il nous parle de la vie divine, de la vie intime la Trinité, de la foi, de la charité, comme d'une vie qui ent nôtre. Comment éclaircir ces vérités, comment les nner, quels liens et quels rapports marquer entre elles ? ce que j'essaierai d'expliquer.

LE DIEU VIVANT

ui était depuis le commencement... la Vie (1 Jn, 1).

rsque nous parlons de la vie de Dieu en lui-même, nous ouvons que rester impuissants et muets devant sa transance. Notre raison ne peut concevoir Celui qui est au le tout raisonnement. Dieu est d'autant plus au delà de raison qu'il est le Vivant par excellence. Car raison-

ner, c'est se mettre sur le terrain de l'abstrait et de l'u
versel : et Dieu est le Vivant-concret, l'absolument Uni
et sans égal. Tant que nous ne verrons pas Dieu face à f
en lui-même, nous ne pourrons avoir de lui que des ima
intellectuelles tout à fait insuffisantes. Même ce que le S
gneur nous dit de lui-même dans l'Écriture Sainte n
qu'une image très lointaine de la réalité immense
l'Absolu divin.

Nous ne pouvons pas cependant nous passer d'image
Dieu, car ne rien savoir du Seigneur serait encore p
La connaissance que nous avons de lui, bien qu'elle
misérablement imparfaite, n'est pourtant pas fausse. L'in
est une vraie réplique de l'original, bien qu'elle ne soit
l'original.

Ce qui nous servira aujourd'hui, c'est de savoir ceci
qui existe depuis le commencement, c'est le Dieu viv
la Vie. Faisons pénétrer cela dans notre intelligence et
notre cœur. Et sachons également que la vie de Dieu, c
se connaître et s'aimer lui-même. Nous aurions déjà p
dire s'il ne nous l'avait pas révélé. Mais, maintenant q
nous l'a révélé, nous pouvons le dire avec une évid
sécurité.

Prenons donc les écrits de saint Jean : Il est le grand
dicateur de la vie de Dieu. Dieu, dit-il, est Lumière, et il
a en lui aucune ténèbre; les trois Personnes de la Trini
connaissent mutuellement dans la splendeur de leur na
De même, Dieu est charité : les trois Personnes s'ai
entre elles. Mais prenons garde. Dieu est amour et lum
mais cela n'est pas comme deux choses différentes en
On ne peut les séparer l'une de l'autre. Elles ne sont qu
en lui. Et c'est pourquoi saint Jean peut, en parlant
vie divine, passer dans une même phrase de l'idée de
rité à celle de clarté ou inversement, sans que cela
la logique surnaturelle dans laquelle il évolue[1].

Cela est encore concevable. Mais nous achoppons q

---

1. Voyez surtout dans Jn., 17, 3, 5, 6, 8, 25-26.

s est révélé ceci : en Dieu, se connaître et s'aimer, c'est trois Personnes dans une même nature. Se connaître, le Père, c'est avoir un Fils identique à lui-même, un qui est sa réplique exacte et parfaite, un Fils copropriéavec lui d'une même nature, d'une même puissance ne. Et, pour le Père et le Fils, s'aimer, c'est être liés mble par l'Esprit-Saint, celui-ci étant également un avec également copropriétaire de la nature divine.

pendant, si nous prenons chaque Personne de la Sainte ité, nous pouvons toujours dire : elle se connaît, elle ne; elle connaît et aime les autres. Comment donc? Ne nes-nous pas vraiment perdus, sans pouvoir comprendre avant? Non. Réfléchissons. Ne serait-ce pas d'une spéciale, d'une manière originale que connaissance et ur existent dans chaque Personne de la Sainte Trinité? ous le savons : l'Esprit-Saint connaît le Père et le Fils, connaît lui-même. *L'Esprit pénètre toute chose, même rofondeurs de Dieu* (1 Cor., 2, 10). Mais l'Esprit conles deux autres et se connaît lui-même d'une façon nale, toute personnelle, comme lien de charité, comme ant tout du Père et du Fils... Nous pourrions dire la e chose du Père et du Fils.

près ces brèves notations, édifions maintenant nos conons : 1° la vie intime de Dieu est lumière et amour; se aître et s'aimer est en Dieu une même chose, que saint appelle d'un mot : la Vie. 2° Cette vie de connaissance mour est, pour Dieu, être trois Personnes en une seule e.

là qui est de grande importance. Et nous pouvons en evoir d'emblée les conséquences. Dieu ne pourra être itement connu par l'homme sans en être en même s aimé. Connaissance sans amour ne pourra être que issance superficielle et imparfaite. Plus encore : Dieu ourra être aimé et connu ainsi dans l'intime de luie sans qu'il y ait connaissance et amour des trois Perès de la Trinité.

ici les vérités primordiales qui éclaireront ce que nous s dire maintenant.

LA VIE S'EST MANIFESTÉE

Car ce qui était, depuis le commencement, avant to création, la vie de Dieu dans sa Trinité, s'est manifesté. V le grand mystère du monde. Pourquoi la création du mo a-t-elle eu lieu ? Pour que la bonté de Dieu se manifest rayonne extérieurement. Mais, qu'est la bonté de D qu'est sa splendeur inégalable, sinon le mystère de sa intime et l'amour des trois Personnes l'une pour l'au Tout a donc été créé par Dieu pour être le cadre et la ma d'une image qui extérioriserait sa vie intérieure, une im qui serait une louange éternelle au mystère de sa Tri

Mais la vie se serait-elle manifestée seulement en image ? Non pas, mais dans beaucoup d'images, l'une pondant à l'autre, et toutes étant un écho de la réalité d vie.

Quand je dis image, écho, je cherche d'autres mots s'adapteraient mieux au mystère qu'il s'agit d'explique je n'en trouve pas... Car il y a ici plus qu'une image sens où nous prenons ce mot d'habitude. Pour nous, image n'est qu'une sorte de copie *inerte et morte*; une tographie, par exemple, ne montre que des traits immob et figés. Et qu'est-ce qui s'est donc manifesté ? *La Vie.* C ment la vie pourrait-elle se manifester sans qu'il y ait vie en son image ? Encore nos images à nous ne repro sent-elles que les traits extérieurs. Or, qu'est la vie, s chose intérieure ? L'image de la vie devra donc être à l' rieur aussi, ou elle ne sera que duperie. Mais elle ne être duperie : Dieu ne ment pas. Il est la *Vérité essent* (1 Jn, 5, 20).

Les Anciens, pour répondre aux nécessités de la pe chrétienne et nommer ces images de la vie divine avec mots exacts, employaient les termes de *mysterion*, de *s mentum*. Qu'étaient pour eux un *mysterion*, un *sacra tum* ? Une image de la vérité divine, une image visible doute, mais une image vivante gardant à l'intérieur d

ême la splendeur et la vérité de la vie représentée. Ainsi, monde était pour eux un *sacramentum*, parce qu'il por- t en lui un *sacramentum* de suprême importance, la vie Christ sur la terre. Et, découlant de ce *mysterion* essen- l, ils en voyaient d'autres, mystères de l'Église, avec ses crements, le baptême et les autres, et dans le *mysterion* de glise, celui de chaque âme chrétienne, les saints étant ssi sacrements et images de la vie divine.

Peut-être subsiste-t-il une difficulté dans ce que je viens dire. Sans doute, comprenons-nous bien que les choses la terre, Jésus lui-même, les saints, peuvent être des ages vivantes de la vie de la Trinité. Mais comment le nde entier pourrait-il être un sacrement, un mystère, nd il porte en lui le péché et le mal? La réponse a déjà donnée depuis longtemps par les penseurs chrétiens, une onse qui est celle-ci : le péché a été permis par Dieu pour à cause de lui la vie éternelle puisse mieux manifester sa gnificence. Voici ce que dit l'optimisme chrétien : tout labore, dans la création, à montrer de façon éclatante la de Dieu, tout collabore à louer la Trinité, même le péché, me, malgré lui, le pernicieux travail de Satan dans le nde[2]. Peut-être ne voyons-nous pas cela clairement tant nous sommes sur la terre, mais, le jour de notre nais- ce au ciel, avec quel étonnement sans fin verrons-nous s sa totalité la création soumise à la Royauté du Christ evenue son éblouissante image!

LE MYSTÈRE ESSENTIEL : LE CHRIST

ans la phrase du monde, Jésus est le maître-mot. Dans essin du monde, Jésus est la figure centrale. Regardons- nc tout d'abord, pour voir comment la vie de Dieu s'est ifestée par lui dans le monde. *Car la vie s'est manifes-*

---

[2] Cette vérité primordiale, inséparable des vérités essentielles de la maî- universelle et de l'infinie bonté de Dieu, se trouve déjà dans saint Paul, 8, 28 : *tout*, dit-il *concourt au bien de ceux qui aiment Dieu.*

tée, et nous l'avons vue, et nous en témoignons, et nous vous annonçons la vie éternelle, Celui qui était face au Père et qui s'est révélé à nous (1 Jn, 1, 2).

Nous avons dit que la vie de Dieu est se connaître et s'aimer dans le mystère des trois Personnes. Comment cette vie divine se représente-t-elle dans le monde par Jésus-Christ? De la façon suivante : le Verbe incarné, Jésus, nous révèle la connaissance qu'il a de son Père et l'amour qu'il lui rend. *Personne ne connaît le Père*, dit Jésus, *si ce n'est le Fils*. Personne autre non plus ne connaît les desseins du Père; lui seul connaît la pensée du Père en ce qui concerne la création et l'homme. Et voici, révélé par Jésus, le plan miséricordieux du Père à l'égard de l'humanité : sauver les hommes, les relever jusqu'à la véritable vie, les appeler derechef à sa vie divine. Comment Jésus aime-t-il le Père? Nous le savons; jusqu'à l'obéissance suprême, jusqu'à donner sa vie pour affirmer le témoignage que le Père lui a donné à rendre. Et ce témoignage, quelle en est la substance? Le mystère de la Trinité, cette connaissance et cet amour mutuels des trois Personnes, source et modèle de toute charité.

Voyons une fois encore l'Évangile de saint Jean, surtout au chapitre 17; et remarquons comment s'unissent toujours sur les lèvres du Sauveur ces paroles : *Père, je leur ai révélé la lumière, ton message, et, ce faisant, je t'ai témoigné mon amour, un amour infini, je t'ai rendu une gloire sans égale. Je t'ai rendu gloire sur la terre, j'ai accompli la tâche que tu m'avais donnée à remplir... J'ai révélé ton nom aux hommes* (Jn, 17, 4-6). Toujours les deux choses mêlées : connaissance et amour.

Mais le Père, lui aussi, connaît le Fils. Il l'a déjà manifesté comme son Fils véritable, en rendant témoignage à Jésus par les miracles qu'il lui a donné pouvoir d'accomplir (Jn 14, 10, 12; 10, 25, 37-38). Il lui rendra encore témoignage après la Passion en le faisant ressusciter et asseoir dans la gloire avec sa nature humaine : *Glorifie-moi, Père, auprès de toi, de la gloire que je possédais à tes côtés avant la création du monde* (Jn, 17, 5). Voilà quel sera le témoignage

amour de la part du Père : *Tu m'a aimé avant la création u monde* (Jn, 17, 24). Oui, le Père aime son Fils depuis ujours. Il l'a montré : il n'a rien créé dans le monde, si n'est pour la gloire de son Fils, sinon pour établir son ls maître suprême sur toutes choses, Fils aîné, Sanctifi- teur et, en outre, Sauveur et Vainqueur du mal. Cette oire à lui rendue, c'est la Résurrection, l'Ascension, son ouvoir présent, son pouvoir vivificateur à l'égard de ceux ont la volonté est droite, son pouvoir de Juge à l'encontre ceux qui ne veulent pas se purifier.

Et tout cela, ces rapports manifestés dans le monde entre ésus et son Père, entre le Père et le Verbe incarné, tout cela été accompli dans l'unité du Saint-Esprit et sous son im- ulsion : « Seigneur Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, vous ui avez vivifié le monde par votre mort, selon la volonté u Père et la collaboration du Saint-Esprit... », dit à la esse la deuxième oraison avant la communion. Voici donc ue Jésus a tout accompli avec la collaboration du Saint- sprit et sous sa motion puissante. Egalement, tout ce que Père fait à l'égard de son Fils, les miracles, la Résurrec- on, l'Ascension, la sanctification des hommes par l'Église les sacrements, tout cela est accompli avec la collabora- on du Saint-Esprit et sous son impulsion. D'un côté, l'élan e l'Esprit incitait le Cœur de Jésus à se donner au Père. 'un autre côté, la force de l'Esprit ressuscitait Jésus et lui onnait gloire, de la part du Père. De la même manière, Esprit est toujours dans l'Église et dans nos cœurs, nous ntraînant du Père au Verbe et du Verbe au Père pour les ieux connaître et aimer.

Ici nous pourrons noter enfin comment le péché a con- ouru à la perfection de l'image. *Felix culpa!* Heureuse ute! Il serait trop long sans doute de prendre les choses ar le menu. Comprenons ceci tout au moins : c'est en rai- on du péché que Jésus a pu se sacrifier jusqu'à la mort plus cruelle. Il n'y a pas de charité plus grande que de onner sa vie pour celui qu'on aime; il n'y a pas de témoi- nage plus haut que d'aller jusqu'à mourir pour affirmer e que l'on sait.

IMAGE SECONDE : L'ÉGLISE

Mais le Verbe de Dieu, en prenant un corps, vient dan ce monde pour faire de nous les fils adoptifs du Père. vient comme Frère aîné d'une multitude de frères. Nou sommes appelés à entrer dans la personnalité du Verbe; nou sommes appelés à demeurer en lui, à être un avec lui, avoir les mêmes pensées et les mêmes volontés.

La vie du Verbe est de connaître le Père et de l'aime notre vie dans le Verbe sera de connaître le Père et de l'a mer. Mais nous ne pouvons connaître le Père et l'aim sans être d'abord connus et aimés par lui : *Personne*, d Jésus, *ne vient vers moi sans y être appelé par mon Père* Le même échange de connaissance et d'amour qui exist entre le Père et le Verbe s'établit donc entre nous et le Père

Comprenons donc la valeur de ces paroles sur les lèvre du Sauveur : *Père juste, le monde ne t'a pas connu; mo cependant, je t'ai connu et ceux-ci ont su que c'est toi qu m'as envoyé. Je leur ai révélé ton Nom et je le ferai encor afin qu'en eux soit l'amour dont tu m'as aimé* (Jn., 17, 2 26). C'est la Vie, à la fois lumière et amour, dont le Chris veut nous rendre participants.

L'ÉGLISE AVEC LE CHRIST ENTRE TERRE ET CIEL

Le Père a ainsi établi Jésus grand Prêtre de la création grand Prêtre des élus. Dans le Christ nous retournons a Père, dans le Christ nous recevons de lui toute grâce. Dan le Christ nous devenons ses fils adoptifs, ayant avec lui le mêmes relations, le même comportement que son Verbe Et voici le *mysterion* de l'Église : le Christ et l'Église n font qu'un, comme les époux dans les épousailles; ils n sont qu'un Corps mystique avec un même cœur, un mêm esprit. Mais cette expression de « Corps mystique ayant u

ême esprit » est à prendre dans un sens strict, car l'Esprit
1 Corps mystique est l'Esprit-Saint lui-même, dont la
che est de former l'Église intérieurement et extérieure-
ent.

Ainsi la religion du monde prend dans le Christ un sens
ouveau. Relations entre Dieu et l'homme, d'un côté louange
adoration montant de l'homme vers Dieu, de l'autre
râces descendant de Dieu vers l'homme, voilà la religion.
ais dans une religion naturelle, Dieu serait resté comme
1 dehors de nous, et nous de même en dehors de Dieu.
aintenant ce n'est plus cela. Nous sommes un avec le Fils,
ous sommes entrés avec lui dans la vie intime de la Tri-
té, pour avec lui aimer le Père, le connaître, vivre en-
mble dans l'unité du Saint-Esprit. Notre religion sera
ujours montée et descente, aller et venue entre la terre et
ciel, mais cette fois montée jusqu'au sanctuaire des trois
ersonnes et descente jusqu'à nous de la lumière et de la
râce de la Trinité.

Notre religion sera vie intérieure. L'Église ne sera pas
ulement une structure extérieure, construite pour ins-
uire, diriger, mais sa tâche sera surtout de sanctifier; elle
enseignera, ne dirigera que pour sanctifier, pour répan-
e la vie dans les élus, pour les faire retourner au Père,
louange plein le cœur.

Regardez de près les sacrements. Que sont-ils ? Sanctifi-
tion des hommes dans le Christ, retour au Père, sous la
otion puissante du Saint-Esprit. Regardez dans votre livre
messe les prières du Sacrifice de l'autel, et vous verrez
qu'est la vie de l'Église, comment elle aussi est un *mys-
rion*, comment, unie au Christ, elle est entrée dans le
nseil des trois Personnes pour participer à la connaissance
à l'amour qu'elles possèdent mutuellement toutes trois.

L'ÉGLISE, IMAGE PLANE SUR TERRE

Mais l'Église peut être l'image de la vie divine d'une au-
e façon encore, que saint Jean aime mentionner. Ce que

nous avons dit jusqu'à présent se rattache au mystère
notre union avec le Verbe. L'autre manière dont par
saint Jean se place sur le terrain de nos rapports entre nou
elle nous ferait plutôt songer à une projection d'images s
une surface plane. Voici comment : la vie divine, dit-il, c
amour entre les trois Personnes. Elles se connaissent, ell
s'aiment l'une l'autre avec la plus profonde générosité. I
même, si nous voulons vivre de la vie divine et rend
gloire à la Sainte Trinité, nous devons, nous aussi, nous a
mer mutuellement afin de représenter dans notre vie la v
des trois Personnes. On comprend bien, d'après cela, pou
quoi le Seigneur commande de nous aimer entre no
comme il nous a aimés, et pourquoi saint Jean revient
souvent, et avec une si impérieuse adjuration, sur la ch
rité mutuelle : *Celui qui aime son frère demeure dans la l
mière et il n'y a en lui aucun sujet de chute* (1 Jn, 2, 10).

S'aimer mutuellement, voilà le meilleur apostolat, c'
éclairer les autres en leur montrant la vie divine vécue. C'
pourquoi il n'y a pas de plus grand scandale qu'un chréti
sans charité. Ce ne sont pas les mots qui donneraient u
image exacte de la vie divine, mais les œuvres : Que sont
la foi et la prédication sans la charité efficace ? Tapage
cymbales...

IMAGES TERTIAIRES : NOS AMES PERSONNELLES

Nous avons donc, dans la vie de l'Église, comme une do
ble image de la vie divine. Mais remarquons que l'une
peut aller sans l'autre. Aimer le Père avec le Christ so
l'impulsion de l'Esprit, et aimer ses frères à l'exemple d
trois Personnes, est une même chose. Comment aimer
Christ sans aimer les hommes pour lesquels il a donné
vie ? Comment être de la famille du Père sans aimer les a
tres frères assis avec nous au banquet de la vie divine ?

De la même façon, dans la vie spirituelle de chaque âm
chrétienne, nous trouvons aussi une image perpendiculai

l'union au Christ dans une unique pensée et une volonté unique; et en même temps, comme une image plane, une projection lumineuse de la grâce dans les profondeurs de l'âme. Esquissons brièvement l'une et l'autre.

La première image est réalisée en nous par nos actes de foi, d'espérance et d'amour.

La vie divine est connaissance. Et pour nous, la foi c'est participer à cette connaissance, c'est connaître Dieu comme il se connaît lui-même, c'est connaître le plan du Père à l'égard du monde ainsi qu'il l'a décidé. La foi est savoir que le Père a tout ordonné pour la gloire de la Trinité, pour la gloire des élus, même le péché, savoir que *tout concourt au bien.*

La vie divine est charité. Amour des fils pour leur Père tout d'abord; et en même temps amour pour le Frère aîné, pour l'Époux avec lequel nous sommes un, amour pour le Saint-Esprit qui nous entraîne au bien et nous fait prier avec des gémissements inénarrables. Et, conséquence de cette charité, aimer le monde, aimer les autres, aimer toutes choses comme les aiment les trois Personnes. La charité, c'est la foi devenant efficace, la foi vivante. Avec quelle évidence nous comprenons que la foi ne peut, en nous, être authentique qu'en étant *vivante*, qu'en étant charité. Aimer, c'est *marcher dans la lumière*, dit saint Jean dans son Épître. Formule admirable! Les deux choses : la Lumière et marcher...

La vie divine en nous sera foi et charité. Mais cette vie peut croître, doit croître. C'est pourquoi nous avons en nous l'espérance, vertu de la croissance. Dieu nous aime. Comment n'espérerions-nous pas en lui? *Voici la confiance que nous avons en lui : il nous écoute si nous demandons quelque chose selon sa volonté* (1 Jn, 5, 14).

Jusqu'où pourrons-nous grandir? Stimulés par quelles circonstances? Une fois encore, c'est l'optimisme chrétien qui répond. La force de la vie divine croîtra en nous d'autant plus que nous devrons combattre âprement pour la foi et la charité. *In patientia possidebitis animas vestras.* C'est

par la patience que vous gagnerez vos âmes, répète l'Écriture. Les difficultés sont faites pour l'élévation des saints.

Mais regardons maintenant l'autre image, l'image plane dans le fond de notre âme.

Comment aimer le Père sans être aimé de lui ? *Celui qui possède la charité est né de Dieu* (1 Jn, 4, 7). *Voyez quel amour le Père a manifesté envers nous, puisque nous sommes appelés enfants de Dieu et que nous le sommes...* (1 Jn 3, 1). Voici donc que par l'action du Saint-Esprit nous avons reçu participation de la nature de Dieu; comme le sceau qui marque la cire fondue; plus encore, comme la lumière qui traverse le cristal, voici que notre âme est pénétrée par la vivante splendeur de la nature de Dieu et que se forme en nous, comme par projection, l'image plane mais vivante de la vie de Dieu. *Mes bien-aimés, maintenant nous sommes enfants de Dieu, bien que ne soit pas encore manifesté ce que nous verrons plus tard; mais nous le savons, quand il se manifestera, nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons tel qu'il est* (1 Jn, 3, 2).

Comme il est. Il vit déjà en nous tel qu'il est. Que nous manque-t-il ? Voir cette présence.

Mais il se montrera. Le voile tombera. Et alors nous verrons, nous aimerons Celui qui réside déjà en nous, le Dieu vivant. Alors nous nous verrons image vivante de la vie.

MAODEZ GLANNDOUR.

(Traduit du breton, d'après une étude parue dans la revue *Kaieroù Kristen.*)

La source d'eau vive

« Quiconque boit de cette eau aura encore soif, mais celui qui boira de l'Eau que je lui donnerai n'aura plus jamais soif : l'Eau que je lui donnerai deviendra en lui une source jaillissant jusque dans la vie éternelle. »

(Jn, 4, 13-14.)

C'est bien l'une des promesses du Christ qui parle le plus au cœur de l'homme : ... *il n'aura plus jamais soif!* Combien d'hommes ont retrouvé en elle l'espérance! Combien d'êtres elle a décidés à renoncer à tout pour suivre le Christ, combien elle en a soutenus dans la suite du Seigneur! Tous ceux qui ont goûté cette promesse portent en leur cœur des êtres précis à qui ils voudraient la redire, et, dans les rencontres qu'ils font, la vraie souffrance qu'ils ressentent est de n'être pas capables de faire pressentir la vérité de cette parole : « Si vous saviez, vous n'éprouveriez plus ce tourment d'un désir de joie, jamais comblé! »

L'eau que je lui donnerai sera en lui une source...

Peut-être faut-il d'abord admirer en quelle forme tr simple, accessible comme un conte pour enfants, Jésus fait au monde cette promesse : *L'eau que je lui donner sera en lui une source.* On pense à un voyageur fatigu arrivant devant une maison : il frappe, c'est une femme tr pauvre qui lui ouvre : il demande à boire, la femme s'excu de n'avoir que de l'eau fraîche à lui donner, mais la don de bon cœur. « C'est peu de chose, lui dit la femme; il f si chaud que vous aurez bientôt encore très soif. — Ma répond le voyageur, je pourrai ainsi aller jusqu'au proch village. » Et il repart... Mais, contrairement à sa crainte, chaleur ne l'altère plus; il passe près du puits où il rencon d'autres voyageurs qui se précipitent sur l'eau, et rien l'attire; il fait de longues étapes sans espoir de rencontr une maison où demander à boire, et il n'a pas soif. Il toujours comme s'il venait de se rafraîchir.

Il s'étonne, mais peu à peu il entend comme un murmu en lui, qui gagne; alors il comprend : le verre d'eau de pauvre femme est devenu en lui une source qui chante

N'est-ce pas, en effet, de cette façon que ces paroles Jésus se prêtent le mieux à être racontées? Mais ce qui paraît qu'un conte charmant est la réalité pour des chrétie qui ont donné foi à la promesse du Christ.

Ce que nous trouvons à la suite du Christ, en compens tion de nos renoncements, nous apparaît parfois bien pa vre, et nous avons beaucoup de difficulté à ne pas sul l'attrait et le prestige des satisfactions qu'apportent tant richesses humaines : elles donnent un sentiment si grisa d'exister, une jouissance si pleine de compter pour les a tres, qu'en comparaison le don de Dieu paraît fade.

Sans doute, le don de Dieu, on le sait bien, fait la joie ciel : l'eau vive promise y coule comme un fleuve imp tueux : *Fluminis impetus laetificat civitatem Dei*[1], sa

1. Ps. 45, 5.

oute, il fait, sur terre, la force des martyrs : « J'entends, t saint Ignace d'Antioche allant au martyre, une eau en oi qui murmure : viens vers le Père! » Mais il est non oins vrai qu'il se présente à nous sans plus d'éclat ni attrait que l'eau; il ne parle pas à notre imagination, à otre cœur, avec l'éloquence de tant de biens humains, de ies de ce monde.

Mais dans la mesure où l'on se fait une âme pauvre pour contenter de sa pauvreté, voilà que tout change peu à peu, ystérieusement, confusément.

Du fond de nous-mêmes montent la paix, la certitude, la ie; elles n'ont pas encore de visage; on ne peut les décrire, s nommer, mais elles sont là, et ne nous quittent plus. Il a bien encore une soif, mais elle ne fait plus mal, elle ne tte pas dans l'inquiétude; c'est le désir de plus en plus igeant, mais sûr, d'être comblé de tout ce que l'on com- ence de goûter. Ce bonheur naissant va se précisant, et on prend conscience que Dieu commence enfin de nous ffire, que le travail pour son règne et pour ses enfants mmence de combler nos besoins d'aimer et de nous don- er. Un grand amour monte du plus secret de notre cœur : nour mystérieux, car c'est bien nous qui sommes pris par i, et cependant l'étonnement est tel que tout nous dit que source, en nous, en est un Autre. Un grand amour, à cer- ines heures un feu : une avidité de n'exister plus pour ous, de ne pas nous garder avec avarice, mais de nous épenser pour le Christ, pour l'Église, pour les hommes; ne tristesse d'avoir perdu tant de temps à vivre pour nous, e n'avoir pas plus d'amour au cœur; un besoin de pré- nce, mais de la présence de Dieu dont on se sent mainte- ant habité, un attrait au silence, sous le regard qu'on ne oit pas, mais qu'on sait de plus en plus certainement posé ur soi!

Et confusément nous envahit, comme une nappe d'eau igne un terrain, le bonheur de se savoir aimé, attendu, être sûr de rendre heureux; avec la sûreté de ce qui est isonnable, et l'enthousiasme de ce qui est fou, s'installe a nous la certitude croissante qu'on est aimé de Dieu aussi

jalousement qu'une épouse veut l'être de son époux, c
qu'on est aussi unique pour lui que si on était seul a
monde.

On comprend alors que Jésus ait comparé cette joie
l'eau, car c'est vraiment une soif qu'elle est venue combler

Quel est le chrétien, dans la mesure où il est vraimen
fidèle à la Grâce, qui ne pourrait ajouter qu'à cette joi
divine on ne s'habitue pas, que, contrairement à tant d
plaisirs humains, elle ne « s'use » pas : elle est vraimen
comme une eau vive qui se renouvelle sans cesse. Sa
doute, elle est parfois comme une eau de source qui se cac
pour réapparaître, mais qu'on sait continuer de couler.

Alors nous comprenons la vérité de ce mot du Christ
Qui perd sa vie, la retrouvera. La confiance que nous avo
faite à cette promesse de Jésus nous a obligés à laisser mo
rir en nous bien des espoirs, bien des désirs et des attrai
et nous avons eu parfois le sentiment d'une sorte de mo
il nous a fallu accepter l'impression de ne plus compt
pour certains êtres, et de nous retirer de la table où se go
tent les joies de ce monde qui continueraient d'être servi
en notre absence. Mais, dans la mesure où nous nous so
mes contentés du verre d'eau du Christ, nous nous somm
sentis renaître dans un monde nouveau. Une vie nouvel
nous a envahis, et nous pouvons bien dire que nous n'avo
jamais eu autant ce sentiment d'exister et de vivre en plén
tude, qui fait le bonheur. Car c'est bien nous qui somm
transfigurés par cette vie : notre joie vient de ce qu'elle e
en nous, bien plus, de ce qu'elle nous donne le témoignag
que nous en sommes la source réelle.

L'eau que je lui donnerai sera en lui une source... Quan
elle s'est estompée par notre faute, dans ces périodes où no
nous sommes laissé dominer par d'autres biens, ne no
a-t-il pas suffi de creuser un peu en nous, c'est-à-dire c
prier plus, de nous recueillir, ne serait-ce même qu'un jou
pour retrouver cette plénitude ? Cela montre bien que
Grâce divine est un don, c'est-à-dire qu'elle est à notre di
position pour en jouir quand nous voulons, quand no
avons décidé de nous séparer de ce qui l'étouffe : *Donu
Dei.*

Mais si toute cette vie nouvelle gagne toute notre personne, omme une source qui jaillirait du cœur même de notre re, elle nous paraît tellement différente de ce que nous nnaissions, qu'elle nous semble venir d'un Autre, être la ie d'un Autre en nous. Et ce sentiment n'est-il pas allé i se développant, parallèlement d'ailleurs au précédent? En effet, plus ce don de Dieu nous a comblés et transfor-nés, plus croissent en nous deux sentiments apparemment ntradictoires; et celui de son intériorité : il jaillit de nous mme de source, il est un don, à notre disposition; et celui u'il nous vient sans cesse d'un Autre, plus présent à nous-nêmes que nous-mêmes, et qui l'engendre perpétuellement i nous; et qu'aussi la croissance de cette joie nous rend de lus en plus dépendants de cet Autre; mais d'une dépendance ui est une libération et nous permet de nous trouver nous-nêmes en pleine liberté intérieure. Alors se vérifie pour ous le mot du Seigneur : *Tu le prierais, et il te donnerait e l'eau vive.*

Donner de l'eau vive! C'est bien en être la source pre-ière. Et de fait, ce mot de Jésus confirme la vérité de ce ue nous pressentons, en nous disant en image ce que le hrist dira plus clairement après la Cène : *En dehors de oi, vous ne pouvez pas vivre*, parce que vous êtes comme es sarments; ils n'ont aucune sève, ne portent aucun fruit, n dehors de la vigne. Ainsi seul Jésus a la vie divine en oi-même : *Comme le Père a la vie en soi-même, ainsi il a onné au Fils d'avoir la vie en soi-même.* Et nous, nous ne ouvons l'avoir que par lui, en lui; elle ne jaillit de nous mme de source que parce qu'il habite en nous : *Que je is à demeure en vous*, disait-il à cause de cela.

Une eau vive.

C'est ce que Jésus insinue à la Samaritaine quand il lui rle d'eau vive. Car qu'est-ce que de l'eau vive, sinon le ntraire d'une eau conservée en réservoir, mais l'eau qui oule parce qu'elle est en rapport direct avec la source, tou-

jours en train de jaillir de source ? C'est pourquoi les mysti ques — saint Paul le premier — ont eu le sentiment d'êtr comme un corps vivant, mais en lequel un Autre vivait s propre vie : *Ce n'est plus moi qui vis, mais en moi Celu qui vit c'est le Christ*, d'être comme traversés par un mou vement vital, emportés par un courant qui leur venait san cesse de Jésus et de son Esprit : *Ceux-là sont fils de Dieu qui sont conduits par l'Esprit de Dieu.*

Tout ce jaillissement de lumière, de certitude, de paix d'amour, qui apaise si abondamment notre soif de vivre, ne peut durer que si nous sommes en union étroite avec Jésus C'est son amour qui nous est donné, c'est l'amour même dont il est aimé et dont il aime qui est en nous. C'est une dérivation jusqu'à nous de la vie de Jésus, comme la vitalité de l'olivier sauvage, pour saint Paul, est une dérivation de l'olivier franc, celle du membre, la vitalité même de la personne.

C'est pourquoi saint Jean a pu dire que le don de Dieu c'est Jésus lui-même : *Le Père a tant aimé le monde qu'il lui a fait don de son Fils unique.*

C'est certainement l'un des moments où nous souffrons le plus de notre impuissance à parler, quand il s'agit de dire le bonheur de se savoir sûrement, parfois de se sentir, associés à Jésus, au point de pouvoir dire « nous » de ce qu'il fait « nôtre » de ce qu'il a; comme le membre est associé au destin de la personne, honoré avec elle, souffrant avec elle heureux avec elle, ainsi nous commençons de vivre tout le destin de Jésus.

Une source d'eau jaillissant jusque dans la vie éternelle.

Quoi d'étonnant, alors, que nous nous sentions devenir étrangers à l'ancien nous-mêmes, aux horizons limités, qui ne comblait pas notre soif d'infini et d'absolu ? C'est le courant de vie de Jésus, c'est cette eau vive, qui en cro

ant devient *fleuve d'eau vive*, qui nous emporte loin de otre pays. Sous ces images, il y a une réalité que nous ouvons percevoir. Plus la charité du Christ s'est développée n nous, plus nous avons vu s'élargir notre horizon, plus ous avons eu l'impression de déboucher dans l'infini. Cette mpression d'être au large, de ne rencontrer aucune fron- ère, de quelque côté que nous nous tournions, c'est certai- ement l'une des composantes principales du bonheur. joutons-y ce sentiment de ne faire chaque jour que com- nencer à connaître, à aimer, d'être toujours au début, et ous aurons ce qui fait la joie du ciel : la possession d'un bsolu, d'un Infini qu'on voit indéfiniment pour la pre- nière fois, dans lequel on baigne, mais qu'on n'étreint amais, donc qu'on n'épuise jamais. C'est cela la vie éter- elle, la vie sans fin, la paix, la joie sans terme, mais perpé- uellement à sa naissance. La Mer, image de la Grâce! On est edans, mais on ne fait toujours que goûter les premières outtes.

Cette eau vive que donne le Christ, et qui devient fleuve 'eau vive, emporte ainsi vers la mer celui qui s'abandonne son cours; c'est-à-dire que Notre-Seigneur nous donne sa ie, son amour, qui nous emporte avec lui vers son Père, ans la vie éternelle. Comme il dira : *Celui qui mange de ce ain a la vie éternelle*, il dit ici : *Celui qui boit de l'eau ue je donnerai, a en soi une source qui le plonge dans la ie éternelle.* « J'entends en moi une eau qui me dit : viens ers le Père. »

Celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura plus soif à jamais !

L'eau de ce puits, dit Jésus, n'enlève pas la soif, mais elle que je lui donnerai l'en délivrera pour toujours ! 'homme qui ne demande qu'aux créatures de combler son ppel à la joie est semblable à cette Samaritaine qui devait evenir chaque jour à ce puits.

Le bonheur humain, en effet, j'entends celui qui ne nous

vient pas du Christ ou nous sépare de lui, nous oblige à une quête sans fin, parce qu'il s'épuise vite : l'eau que nous buvons passe, le pain que nous mangeons passe; alors, s'ils nous calment pour un moment, ils nous donnent soif et faim d'autre chose.

Par ailleurs, les biens humains qui nous paraissent durer le plus longtemps, nous n'en avons pas la source en nous, nous n'en sommes pas maîtres, nous les perdons ou, en tout cas, nous pouvons les perdre, et voilà la crainte et l'inquiétude au sein même du bonheur. *Celui donc qui boit de l'eau de ce puits aura soif encore. Celui qui boit de l'eau que je lui donnerai, n'aura plus soif !* Il est comme cet homme de notre conte qui, sous le soleil, après de longues étapes, s'étonne d'être toujours dans l'état de l'homme qui vient de se désaltérer et que n'attire aucune fontaine. Nous avons tous constaté que, dans la mesure du développement de la Grâce en nous, les biens, les satisfactions pour lesquels nous brûlions de désir ne troublent plus notre paix. Le don de Dieu comble de plus en plus, soit par la jouissance qu'on en a, soit par la certitude qu'on a en soi la source qui apaisera. Les créatures ne font plus souffrir parce qu'elles ne suscitent plus en nous ces attraits qu'elles sont impuissantes à contenter. En les regardant librement, on peut même dire qu'elles commencent alors seulement de nous rendre heureux, parce qu'elles deviennent des dons que le Seigneur fait à ceux à qui il suffit, comme des témoignages de son amour : les affections humaines sont comme des façons pour Dieu de nous aimer et dont nous l'aimons, et, transfigurées par l'amour du Christ qui se fait d'elles un vêtement, elles nous rendent bien plus heureux qu'au moment où nous en attendions tout.

Est-ce à dire que le don de Dieu fasse de nous des satisfaits ? Quand Jésus dit : *Il n'aura plus soif*, il veut dire « Il n'aura plus soif d'autre chose », ce qui est la souffrance de celui qui ne va puiser qu'aux sources d'ici-bas. Mais quand le Christ donne sa Joie, quand l'Amour dont l'aime le Père passe en nous, une grande soif s'éveille en nous, mais une soif de ce don même. De plus, le bonheur qui nous

nt que d'ici-bas déçoit parce qu'il promet plus qu'il ne nne; à le goûter, on s'en lasse pour chercher autre chose; don de Dieu, au contraire, plus on le goûte, plus on le couvre, et plus on le désire. Alors, c'est la soif béatifiante celui qui est sûr de posséder complètement ce qu'il commence seulement de goûter.

Mais il faut insister sur les conditions nécessaires pour ces promesses de Jésus se vérifient. Ne nous y trompons : si elles sont une miséricorde, elles sont aussi des exiences.

Et d'abord, nous n'expérimenterons la vérité de ces paroles de Jésus, que si nous leur faisons une confiance totale. rquoi tant d'hommes restent-ils indifférents devant elles, se disent-ils déçus par elles? Parce que leur foi s'est itée à les prendre à l'essai. Ils ont bien compté sur cette rce d'eau vive, mais ils en ont usé en même temps que autres sources : ils n'ont pas tout attendu d'elle seule; ne leur suffisait pas, ils ne lui ont pas vraiment fait confiance, ou ils ne lui ont pas subordonné le reste.

C'est dans le désert que Dieu ouvrit, pour son peuple, des rces d'eau dans le rocher. De même, Dieu ne comble ulement que les âmes qui le recherchent, c'est-à-dire qui ceptent de passer par ce désert que crée tout grand amour, ce qu'il est toujours exclusif du reste. Alors, cela même paraissait le moins apte à donner de l'eau, donne libre rs aux flots d'eau vive, et l'âme devient comme un jardin irrigué : *quasi hortus irriguus et ultra non esurient*[2]. u peut demander de marcher longtemps dans le désert r éprouver notre foi : il faut alors faire foi sur les paroles Jésus. C'est la grande épreuve, la grande occasion de rmure. *Ils m'ont abandonné, moi, la source d'eau vive, r se creuser des citernes, des citernes crevassées qui ne nent même pas l'eau*[3]. En outre, en nous présentant ce

---

[2] Jer., 21, 12.
[3] Jer., 2, 13.

don sous l'image de l'eau, Notre-Seigneur a comme voul
nous mettre en garde contre une déception. Il a voulu no
avertir que, s'il était de nature à combler, au delà de to
espérance, toute soif de bonheur, il se présentait cepend
dans des conditions aussi humbles que cette réalité si or
naire qu'est l'eau.

L'eau, on n'y fait guère attention, on n'y attache pas
prix, on ne sacrifie pas le reste pour elle, sauf si l'on
plus qu'elle et qu'on a vraiment soif. On n'en apprécie
valeur irremplaçable que dans le désert, quand on souffre
la soif.

Ainsi, les dons de Dieu nous apparaissent au premier ab
souvent incapables de rivaliser avec la fougue des j
humaines. A côté de ce que promet l'amitié humaine n
sante, l'amour du Christ se présente sous des dehors
attrayants; à côté des hautes satisfactions intellectuelles
des satisfactions esthétiques souvent si captivantes, la c
templation se présente sous des dehors bien incolores.

Pour désirer, demander et goûter l'eau vive que don
Jésus, il faut être ou se mettre dans la situation du pau
il faut refuser de demander au reste l'apaisement de no
désir de joie. Quand on n'a plus rien d'autre, ou qu
ne tient à rien d'autre, alors le don de Dieu devient dés
ble, une nécessité; on est prêt pour le goûter, pour en déc
vrir le prix. Mais cela est une terrible condition que D
prend souvent l'initiative de réaliser lui-même, en n
privant de ce à quoi nous demandions trop, pour no
déception.

Si tu savais le don de Dieu.

La Samaritaine ne comprit pas, ce jour-là, ce que Jé
lui révélait. Mais Jésus semait dans son esprit les germes
lumière sur le don qu'il apportait aux hommes, et, en t
cas, il disait alors des paroles que chacun doit enten

lui dans le secret, et qui doivent lui montrer la splen-
ur de la vie divine.
En lui tenant ce langage, Notre-Seigneur voulait dire à
Samaritaine qu'il n'était pas un étranger pour elle,
mme, au début de leur rencontre, elle le pensait, mais *sa*
, car le don de Dieu, c'est Jésus lui-même qui nous est
nné, pour nous faire communier à sa vie cachée en son
re; il l'invitait à le laisser entrer en son cœur, y habiter
l'emporter dans ce courant même qui, sans cesse, le
nge dans l'intimité du Père dont il procède.
Ce que dira Jésus dans le cours de l'Évangile permettra,
effet, de donner cette plénitude de sens aux paroles dites
ette femme qui garde le privilège d'être la première à
i elles furent dites.
Mais il nous est permis de découvrir une autre profondeur
ces mots : *si tu savais le don de Dieu*. Par là Jésus faisait
ssentir à cette pécheresse l'Amour infini de Dieu pour
e! Ainsi, à cette femme que le besoin d'aimer et d'être
née, la soif de jouir et d'être source suffisante de bonheur
ur un autre, avaient entraînée dans le péché, Jésus comme
emier mot disait : « Si tu savais l'Amour de Dieu pour toi,
tu connaissais le cœur de ton Dieu! »
Jésus ne pouvait, en effet, lui parler de don sans lui parler
l'infinie dilection divine, de cette joie intense à l'aimer,
cette mystérieuse attente de sa réponse. Et cela parce
'il n'y a pas de don sans amour, et de don divin sans
nour infini.
Qu'est-ce qu'un don en effet? C'est le contraire d'un prêt :
ce que nous prêtons doit nous revenir, et du prêt, on ne
it pas user sans la permission du propriétaire : un don,
r contre, est une *donation définitive*, dont le bénéficiaire
t ce qu'il veut, sur laquelle il acquiert tous les droits du
nateur.
Un don, c'est aussi le contraire d'un échange, sous quel-
e forme que ce soit : commerce, troc..., c'est-à-dire le
ntraire d'une opération où l'on donne à condition de rece-
ir une contrepartie; c'est donc une *donation gratuite*.
Donation gratuite et définitive, le don est par conséquent

un acte dans lequel on oublie son propre avantage et où l'
ne recherche que celui de l'autre; le don le plus pur se
celui dont on ne retirera absolument rien, pas même
gloire d'avoir fait le geste : ainsi les dons de Dieu, q
excelle à se cacher en donnant.

Tout cela montre bien que tout don suppose un prem
don, caché, mais principal : la chose donnée n'en est q
le signe et l'effet. Car on ne donne pas si l'on n'aime p
Quel autre sentiment peut expliquer cet oubli de soi p
la seule raison de favoriser l'avantage d'autrui ? Or, ain
c'est déjà un don, c'est le don le plus radical, car c'est
don de son cœur. Aimer, c'est comme consacrer à un
cette capacité — qu'on appelle le cœur — que nous av
d'être heureux ou malheureux, de souffrir, de chanter,
jouir, de nous passionner; c'est librement faire de cet êtr
raison de nos joies et de nos peines, le laisser entrer
notre cœur, où lui-même et son destin feront la loi.

En résumé, parler d'un don, c'est parler d'un amour q
se traduit par lui, d'un don caché sans lequel il n'y aur
pas de donation. *Si tu savais le don de Dieu...* Par ce sim
mot, Jésus évoque donc, pour la Samaritaine et pour no
l'Amour de Dieu, son Amour. Cette eau vive qui est la
même de Jésus nous emportant *là où il est*, elle est u
faveur gratuite dont nous pouvons user quand nous v
lons, mais elle n'est encore que la faible évocation, le sig
et l'effet de l'Amour du Bon Dieu pour nous. Et plus e
coulera en nous, plus elle nous parlera de cet Amour.

En ces mots, Jésus annonçait donc, comme à Nicodèm
ce qui serait la révélation fondamentale de son enseign
ment : Dieu nous donne son cœur, il nous consacre en qu
que sorte cette capacité infinie qu'il a de se réjouir et
vouloir faire du bien, et qui, dans le cœur de Jésus, devi
pouvoir d'être heureux ou malheureux, d'exulter de joie
de pleurer à cause de nous. Chacun de nous doit se dire q
durant la vie terrestre de Jésus, il a fait sa joie ou sa triste
et qu'actuellement il fait sa joie au ciel, et quand il
infidèle ou malheureux, sa tristesse sur terre, car Jés

uffre dans le cœur de ses saints, de mes fautes ou de mes uffrances.

Dieu m'aime! Le Christ m'aime! Le mot de saint Paul, *i aemulatio*, m'assure que je suis pour eux aussi unique e si j'étais seul. Si l'amour apporte avec lui le désert et mort, je puis bien dire que j'ai apporté avec moi le désert ns la vie de Jésus, car il a renoncé à tout ce qui aurait pu faire craindre de n'être pas chez moi en lui, et en toute rité, j'ai apporté la mort.

Ainsi, en des mots mystérieux, Jésus livrait son secret à te Samaritaine : « Tu cherches à être aimée, tu t'es don- à des hommes successivement — et tu n'as pas trouvé joie... Si tu savais l'Amour de Dieu! Tu voudrais qu'un e n'ait besoin que de toi! Ainsi, je suis venu et suis passé cette route à cause de l'amour éternel que je te porte. » Si nous croyions à cela! *Si scires...* Quelle eau pacifiante serait, car de quoi avons-nous le plus soif, sinon d'être s que nous existons pour quelqu'un à qui nous suffisons? faut demander à Jésus de connaître toujours mieux *cet our qui surpasse toute connaissance*[4], et de cette connais- nce jaillira en nous *la paix qui dépasse tout sentiment et i nous gardera nos cœurs dans le Christ*[5].

N. Rettenbach, O. P.

Éph., 3, 19.
Philip., 4, 7.

LA PRÉSENCE DU CHRIST DANS L'ASSEMBLÉE LITURGIQUE

« La liturgie, écrit I.-H. Dalmais [1], remplit dans l'Église double fonction : constituer l'Église, exprimer l'Égli C'est donc à l'intérieur du culte liturgique que le p ple chrétien saisira le mieux la réalité de son exist nouvelle en Jésus-Christ. « On vit ici, écrivait N. A nieff à propos de célébration de l'Eucharistie [2], non seulemen présence, mais encore la puissance du Seigneur vivant et a l'approche de son Règne qui vient, qui pénètre toutes choses

La prière de l'Église [3] s'enracine dans le temps nouveau. « liturgie, écrit Th.-G. Chifflot [4], se réfère au *temps du salut*, pa qu'elle évoque, pour chaque génération, l'unique mystère Christ, qui a été crucifié sous Ponce-Pilate, qui est ressuscité qui reviendra. Cette dernière et mystérieuse référence, qui p tend n'être ni un simple souvenir ni une simple attente, à événement du passé et à un événement de l'avenir, dépasse possibilités du présent. Elle suppose que le Christ est « mai

---

1. *La liturgie, acte de l'Église. La Maison-Dieu*, nº 19, p. 11.
2. *L'Église d'Orient. Irenikon-collection*, 1928, p. 67.
3. « Prière de l'Église » signifie ici l'ensemble de l'office divin, don sommet est la célébration de l'Eucharistie.
4. *Le Christ et le temps. Réflexions sur un livre récent. La Maison-D* nº 13, p. 26.

ıt », à l'instant où la liturgie se déroule, assis à la droite de u, et ainsi le temps de la liturgie rencontre de quelque ma- re l'*éternité* de Dieu. » La prière liturgique tient compte au ximum du rapport qui unit l'Église au Christ actuel; l'expé- ıce des réalités de la foi y est sous-jacente. Or, deux données ıtielles du dogme chrétien sont vécues dans cette prière : la surrection du Christ et sa présence spirituelle au milieu de ssemblée priante.

La Résurrection du Seigneur est la base même de cette prière. e s'adresse au Christ actuellement vivant « dans la gloire de u le Père[5] ». L'Église, animée par l'Esprit du Seigneur suscité, vit de la vie nouvelle de la Résurrection. Bien que sur re l'Église ressemble au Christ souffrant et persécuté, elle con- ıple par la foi le ciel, *où le Christ siège à la droite du Père*[6] l., 3, 1). Sa vraie vie *est cachée en Dieu avec le Christ* (Col., 3) qui, *ressuscité de la mort, ne meurt plus; la mort n'a plus ormais sur lui aucun pouvoir* (Rom., 6, 9).

La célébration successive des mystères du Christ, au cours de nnée liturgique, ne nous place jamais hors de la perspective liste du *temps du salut*. « Nous ne célébrons pas le temps de vent, écrit Dom Casel[7], en nous replaçant dans l'état de l'hu- nité non rachetée, mais avec la certitude que le Messie a déjà u... Nous ne passons pas la sainte Quarantaine comme des nmes que le sang du Christ n'aurait pas encore rachetés et tifiés, mais bien comme portant en nos âmes le sceau de la ix et nous efforçant de devenir de plus en plus conformes à mort du Seigneur, afin que, de plus en plus, la résurrection se nifeste en nous. » Par le Christ ressuscité, « seul saint, seul gneur, seul Très Haut[8] », *nous avons accès en un seul Esprit s le Père* (Éph., 2, 18), car il est *éternellement vivant pour ervenir en notre faveur* (Hebr., 7, 25).

Hymne *Gloria in excelsis*.

La plupart des traductions sont extraites du *Missel des dimanches et des s*, Paris, 1948.

Le mystère du culte dans le christianisme, Éd. du Cerf, Paris, 1946, 37.

Hymne *Gloria in excelsis*.

Les oraisons, compositions proprement ecclésiales de la litt
gie, sont axées sur cette vérité de la foi : le Christ est ressuscité
siège à la droite du Père au sein de la Trinité. Ces prières s'adr
sent d'ordinaire au Père, mais « par Jésus-Christ, son Fils
notre Seigneur, qui, étant Dieu, vit et règne avec le Père d
l'unité de l'Esprit-Saint [9] ». « Cette prière filiale adressée au P
écrit H. Chirat [10], dérive du Sauveur, de qui les fidèles sont
membres et qui leur a communiqué son Esprit. Mais le Christ
qui ils vivent n'est pas seulement le principe intrinsèque et l'i
pirateur de leur prière, avec le Saint-Esprit; il appuie celle-ci
son crédit personnel, par sa prière à lui... Prier, c'est parler
Père en Jésus-Christ ou en son Esprit, au nom de Jésus-Ch
avec lui et par lui. » *Je m'en vais à mon Père*, avait dit J
(Jn, 14, 12-13), *et tout ce que vous demanderez à mon Père en m
nom, je le ferai*. C'est au soir du jeudi saint, à l'aube de la n
velle Pâque du salut, que Jésus a prononcé ces paroles. Arri
cet instant suprême *où il devait passer de ce monde à son P*
le Seigneur *donna, aux siens qui restaient dans le monde,
témoignages suprêmes de son amour* (Jn, 13, 1); il recomma
à ses disciples de prier *en son nom*. L'Église lui obéit en se to
nant vers lui, maintenant « assis à la droite du Père [11] », dan
gloire de la Résurrection et de l'Ascension. Dès lors, le fon
ment de la prière de l'Église s'identifie avec le fondement d
foi : c'est la Résurrection de Jésus. Les chrétiens proclament
Jésus est Seigneur et ils croient en leurs cœurs que *Dieu
ressuscité d'entre les morts* (Rom., 10, 9).

La proclamation de cette foi ne peut se faire que sous l'
pulsion de l'Esprit-Saint, car, dit saint Paul, *nul ne peut d
« Jésus est Seigneur » que sous l'action de l'Esprit* (1 Cor.,
3). C'est dans cette certitude victorieuse que s'enracine la pri
commune de l'assemblée chrétienne. La supplication la p
ardente de l'Église au sein des souffrances de ce monde est
versée par ce courant de la foi, *victoire qui triomphe du mo*

9. Conclusion des oraisons.
10. *L'Assemblée chrétienne à l'âge apostolique*, Éd. du Cerf, Paris, 1
pp. 62-63.
11. Hymne *Gloria in excelsis*

Jn, 5, 4). Le chrétien sait, d'ailleurs, que c'est l'Esprit qui e en lui, car *il vient en aide à notre faiblesse. Nous ne savons* , poursuit saint Paul, *ce qu'il convient que nous demandions; is l'Esprit lui-même intercède de façon souveraine par d'inex- mables gémissements* (Rom., 8, 26).

)r, par l'Esprit, le Seigneur ressuscité, vers qui se tourne glise, est réellement présent au milieu de la communauté ante. *Là où deux ou trois sont assemblés en mon nom*, avait Jésus, *je suis au milieu d'eux* (Mt., 8, 20). *Moi-même*, avait aussi le Sauveur avant l'Ascension (Mt., 28, 20), *je suis avec us tous les jours, jusqu'à l'achèvement des temps.* A l'intérieur l'assemblée, existe donc une présence spirituelle et réelle du gneur vivant[12]. Jésus glorifié restait invisiblement présent au as des disciples d'Emmaüs, même après sa disparition corpo- e; il demeurait présent aux apôtres après l'Ascension, remplis- t de joie le cœur des disciples (Lc, 24, 52). Maintenant que sprit a été donné, le Seigneur est présent par l'intermédiaire ce lien vivant qui unit l'Église à lui-même et au Père[13].

Le commentaire doctrinal de cette mystérieuse présence est nné par l'Évangile de saint Jean. En de nombreux passages du cours après la Cène, Jésus explique la nécessité de son départ les conséquences de sa glorification. *Je ne vous laisserai pas phelins*, dit-il à ses disciples; *je reviendrai à vous. Encore un u de temps et le monde ne me voit plus; mais vous, vous me rez, parce que je vivrai et que vous vivrez. En ce jour-là, vous nnaîtrez que je suis en mon Père, que vous êtes en moi et moi vous* (Jn, 14, 18-20). Cette venue nouvelle du Christ n'est pas

---

. Cette *présence spirituelle* du Christ n'est pas *moins réelle* que sa pré- e *corporelle* dans les espèces eucharistiques. Nous opposons *présence spi- elle* à la *présence corporelle*, mais *non à une présence réelle*. La présence porelle du Christ dans l'Eucharistie est d'ailleurs destinée à alimenter et igmenter cette présence spirituelle. « Nous vous demandons, dit une post- munion, d'être comptés parmi les membres de celui qui nous a admis à iciper à son Corps et à son Sang » (Samedi après le troisième dimanche Carême).

. « Ceux qui ont reçu l'Esprit de Dieu, dit saint Irénée, sont conduits au pe, c'est-à-dire au Fils. Mais le Fils les conduit au Père et le Père donne corruptibilité » (*Epideixis*, n. 7).

la venue eschatologique, car Jésus oppose les disciples croya au monde non croyant. Les disciples verront le Christ, pa qu'il y aura entre eux et le Christ ressuscité communication vie : *Je vivrai et vous vivrez;* le monde, au contraire, ne v plus le Christ, car *il ne voit pas et ignore l'Esprit de vérité* 14, 17).

A plusieurs reprises, Jésus insiste sur la nécessité de son part : *Vous avez retenu cette phrase : « Je pars, mais, en m temps, je viens à vous. » Si vous m'aimiez, vous seriez heur de ce que je vais auprès du Père, car le Père est plus grand moi* (Jn, 14, 28-29). Pour marquer l'union intime du dis avec le Maître après sa glorification, Jésus se sert de l'allé de la vigne et des sarments : *Faites en sorte que vous resti moi et moi en vous. De même que le sarment ne peut porte fruit s'il ne demeure en la vigne, de même vous ne pouvez p de fruit si vous ne demeurez en moi... Si vous demeurez en si mes paroles demeurent en vous, vous désirez ce qu'il désirez, demandez-le alors, et cela sera donné* (Jn, 15, 4, et

Cette présence nouvelle sera la source d'une joie immorte La tristesse passagère accompagnant le départ du Christ se tr formera en joie : *Encore un peu de temps et vous ne me v plus; puis de nouveau un peu de temps et vous me verrez* (Jn, 16). Les explications de Jésus éclairent les disciples étonnés *vérité, en vérité, je vous affirme que vous pleurerez et que v serez dans les larmes, tandis que le monde sera dans la joie. vous serez dans la peine, mais votre peine se changera en jo Vous allez être dans la peine, mais de nouveau, je vous verra votre cœur débordera de joie, et cette joie, personne n'est mesure de vous en priver* (Jn, 16, 20 et 22).

Le départ du Christ amènera donc une présence spiritu intérieure. Cette présence intérieure est analogue à la prés du Fils dans le Père et du Père dans le Fils (Jn, 14, 20). Elle source d'une joie immortelle que *personne n'est en mesure ravir* (Jn, 16, 22) aux disciples.

Mais cette nouvelle présence se réalise par l'action de l'Es de la Pentecôte : Esprit possédé en commun par le Père e Fils et *répandu* (Act., 2, 33) sur l'Église. *Et moi,* dit Jésus *prierai, et il vous donnera un autre protecteur qui restera*

us pour toujours, l'Esprit de vérité que le monde ne peut rece-r parce qu'il ne le voit pas et qu'il l'ignore; mais vous, vous connaissez parce qu'il demeure auprès de vous et qu'il est en us (Jn, 14, 16-17). Pour que l'Esprit vienne, Jésus doit partir : *'annonce de mon départ, vos cœurs ne sont plus qu'à la tris-se. Je vous le dis pourtant : votre bien exige que je m'en aille. 'e ne m'en allais pas, le Paraclet (votre défenseur) ne viendrait à vous. Si je m'en vais, au contraire, je vous l'enverrai* (Jn, 6-7).

Jnion vitale entre le Christ et les disciples par l'Esprit, pré-ce intérieure avec élévation de l'Église dans la Trinité, joie nortelle, tels sont les fruits de la présence de l'Esprit du gneur ressuscité. Telle est aussi l'atmosphère où se déroule la ère liturgique de l'Église : la foi en la présence spirituelle du gneur ressuscité par la « communion » au Saint-Esprit (2 Cor., 13) soulève les « cœurs en haut », « auprès du Seigneur [14] », *il siège à la droite du Père* (Col., 3, 17).

L'assemblée chrétienne vit intensément le souhait paulinien : *grâce du Seigneur Jésus-Christ, l'amour de Dieu et la com-nion du Saint-Esprit soient avec vous tous* [15]. Ce souhait ouvre naphore eucharistique dans la liturgie orientale [16]. La messe naine possède un souhait de ce genre, mais plus court : c'est *Dominus vobiscum*. « Cette parole, écrit saint Pierre Damien [17], la salutation que le prêtre adresse au peuple : car il prie que Seigneur soit avec eux... Cette parole de salutation n'a pas été gée par une invention récente des hommes, mais elle est évi-ment appuyée par l'autorité ancienne de la sainte Écriture. » cours de la messe, le prêtre répète plusieurs fois cette salu-ion [18]. A la messe pontificale, elle est remplacée, avant l'orai-

---

. Préface de la messe.
. Introduction à l'anaphore (préface) dans les liturgies de saint Jean rysostome et de saint Basile.
. Liturgies de saint Jean Chrysostome et de saint Basile.
. *La Maison-Dieu*, n° 21, pp. 174-175.
. Cette salutation ouvre deux parties principales du saint Sacrifice : l'offer- et le sacrifice proprement dit; en outre, il introduit à l'évangile et à

son sur l'assemblée, par le souhait de Jésus ressuscité appar sant au Cénacle au milieu des disciples : « *Pax vobis* » : *la p soit avec vous* [19]; nouvelle allusion à la mystérieuse présence Seigneur parmi les siens. Ces salutations sont prononcées pa président de l'assemblée chrétienne : l'évêque ou le prêtre. Ce ci représentent personnellement le Christ invisible et agissent son nom.

La présence du Christ ressuscité au milieu de l'assemblée une présence agissante. Par l'intermédiaire des chefs de la c munauté, la puissance du Christ régénère et transfigure les ments. *Le Père a tout remis dans les mains du Fils et lui a d puissance sur toute chair*, et *ainsi il donne la vie éternelle à ceux que le Père lui a donnés* (Jn, 17, 2). Les chefs de l'assem chrétienne détiennent les pouvoirs du Christ vivant : ainsi s complit par eux le contact avec la Croix qui purifie et transfig L'Esprit descend à nouveau et infuse à tout une vie nouv Les éléments matériels deviennent instruments de résurrecti l'eau baptismale, le chrême [20], l'huile sainte sont sanctifiés la présence de l'Esprit-Saint. Le pain et le vin de l'Euchari deviennent le Corps et le Sang du Seigneur vivant : « Pain s qui donne la vie éternelle. Calice qui sauve pour toujours [2 Ainsi, le mystère eucharistique est source de régénération verselle. « De l'autel du sacrifice, écrit M. Lot Borodine [22],

---

deux oraisons : l'oraison sur l'assemblée et l'oraison d'action de grâces a la communion.

19. Lc, 24, 36; Jn, 20, 19, 21 et 26 : le jour de la Résurrection et huit j plus tard.

20. « Prends garde, dit saint Cyrille de Jérusalem, de penser que ce ba ne soit que du baume. Car de même que le pain de l'Eucharistie, après vocation du Saint-Esprit, n'est plus du pain ordinaire, mais le Corps Christ, de même aussi ce saint baume, après l'invocation, n'est plus sim ments du baume ni, comme on pourrait dire, du baume commun; c'est grâce du Christ et, par la présence de la divinité du Christ, il produ Saint-Esprit » (texte cité dans *Fêtes et Saisons*. Album liturgique, n° 1 *Confirmation*).

21. Canon de la messe romaine.

22. *Initiation à la mystique sacramentaire de l'Orient. Revue des Sci philosophiques et théologiques*, novembre 1935, p. 667.

urt et ressuscite l'*Agnus Dei*, coule la sève vivifiante qui cir-e dans toutes les parties du *Corpus mysticum* et qui, sans se, l'anime et l'alimente. » Par l'imposition des mains[23], les fs de l'assemblée répandent l'Esprit : ainsi, au cours de la ébration, est édifiée la communauté chrétienne sous le signe la vie nouvelle de la Résurrection. La nouvelle Jérusalem des-d du ciel d'une façon mystérieuse, en attendant le jour de la nsfiguration universelle.

a puissance du Seigneur vivant prépare et anticipe la venue Royaume glorieux. « On attend la Parousie, écrit L. Cerfaux[24] sujet de la liturgie de la communauté primitive. *Nous annon-s la mort du Seigneur*, dit saint Paul, *jusqu'à ce qu'il vienne* Cor., 11, 26). On évoque dans la liturgie l'entrée triomphale à ısalem, qui est un symbole de la venue en gloire de Jésus. ıs avons entendu la fin de l'action de grâce de la Didachè : ienne la grâce et que ce monde passe », et le cri ultime : *'aran Atha : le Seigneur vient.* » « De tout son être, l'assem-e du peuple de Dieu tend vers *l'apparition du jour du Sei-ur*[25], où descendra du ciel *la nouvelle ville sainte, la nouvelle ısalem* (Apoc., 21, 2 et 4), *où il n'y aura plus, ni sanglots, ni , ni souffrances* » (Apoc., 21, 4).

ar la prière liturgique, l'assemblée chrétienne prend con-nce des profondeurs de sa foi. Le fidèle est haussé au plan a vie intérieure de la Sainte Trinité : rempli de l'Esprit-Saint, st configuré à l'image du Christ et devient relation vivante au e. Prenant pleinement conscience de sa vocation baptismale, uise dans la prière la force d'être au milieu d'un monde indif-nt ou hostile, le témoin du Christ ressuscité.

A. Rose.

Le baptême, la confirmation et chaque degré de l'ordre comportent une sition des mains. De même la pénitence et l'extrême-onction.

La communauté apostolique, Éd. du Cerf, Paris, 1943, p. 55.

1 Thess., 5, 2, et 2 Thess., 2, 2.

A travers les revues

QUESTIONS DISPUTÉES

Y a-t-il, entre clergé séculier et clergé régulier, une répartition « préférentielle » des tâches, qui amène l'Église, dans son gouvernement, à opter, pour la pastoration des paroisses, en faveur du clergé séculier comme tel ? La Vie Spirituelle (mars 1951, p. 315) avait cru devoir mettre quelques réserves à ce qui avait été écrit à ce sujet dans Essor ou déclin du Clergé français. Contre une citation, jugée un peu rapide, de Mgr Costantini, elle faisait une allusion expresse à une phrase de Pie XII dans le discours très étudié et très nuancé qu'il adressait le 8 décembre dernier au Congrès des Religieux : « ... Il n'est pas rare, disait le pape, que, dans le territoire de mission, tous les prêtres qui s'y emploient, sans excepter l'évêque, appartiennent au clergé religieux. Qu'on n'aille d'ailleurs pas prétendre qu'une telle situation sort de l'ordre ou de la règle habituelle. Comme si elle était seulement transitoire et que l'administration sacrée d[oit] être remise au clergé séculier a[us]sitôt que possible [1]. » M. le c[hanoine]

---

1. Cette phrase de Pie XII est c[itée] selon l'excellente traduction d[onnée] donnée de tout le discours pap[al] *Nouvelle Revue théologique* de f[é]vrier 1951, et non selon celle d[e] *Documentation Catholique* uti[lisée] et déjà critiquée dans *La Vie S[pi]rituelle* de mars dernier.

On signale, à ce propos, qu[e] phrase mal traduite de la *Docum[en]tation Catholique* a été citée d[ans] des discours officiels, même épi[s]paux, et publiée dans cette mau[vaise] forme. Elle semblait reprocher [aux] religieux exempts de se servir [de] leur exemption contre les Ordina[ires] des lieux, alors que le texte orig[inal] disait : « Il est manifeste que la[loi] divine fondamentale qui sou[met] clercs et laïcs au gouvernement [de] l'évêque, a été abondamment ol[ligée] même au sujet des relig[ieux] exempts... « Constat primariae a[c] latae legi qua clerici et laici [Ec]copi regimini subesse debent, et[iam] ad religiosos exemptos quod att[inet]

ne Boulard, dans les Cahiers Clergé rural (mai 1951), fait instance et cite le P. Lebbe, regrettait l'émiettement du holicisme, « fractionné, en ne, dans son administration, de nombreuses congrégations ordres », et qui, pour autant, nanque de l'unité de forme on est en droit de lui deman- ». Tout le monde comprend nal que signalait le P. Lebbe, que les responsables doivent loir corriger. En fait, ce sera, 'est déjà l'œuvre de la hiérar- e au fur et à mesure qu'elle ient autochtone. Mais ceci t-il dire que ce clergé local préférentiellement un clergé ulier ? Préférentiellement au- htone, il sera régulier ou sécu- , selon que la pratique des seils évangéliques y pénétrera antage et trouvera des institu- ns locales, diocésaines ou régio- es ou « catholiques », à l'une l'autre mesure; à moins que lergé ne trouve son institution onique (j'allais écrire cano- le) dans une échelle de valeurs ez différente de ce qui, chez ns, s'est scindé en « régulier » « séculier ». Le sacerdoce chré- n, riche déjà de positions cano- ues et évangéliques respective- nt si diverses dans l'Église ne et dans les églises du Pro- -Orient, et si diverses dans des siècles différents, peut en connaître de nouvelles en des terres neuves. Tel est bien d'ailleurs l'avis de M. le chanoine Boulard.

On aimerait que, dans le vocabulaire où il l'exprime, il tienne compte de ces importantes nuances, et qu'on ne se hâte pas de cataloguer « préférentiel » un statut assez contingent et mobile, et que la grâce de l'Évangile met ici ou là en question, selon que les âmes sont plus ou moins sensibles à une certaine voie, la plus classique, de l'observance des conseils.

Parmi ces conseils, traditionnellement présentés au nombre de trois, la pauvreté et la chasteté sont expressément stipulées dans des textes évangéliques formels. Le cas de l'obéissance est plus délicat à rattacher à l'Évangile. Sous le titre « L'obéissance religieuse, vertu évangélique et humaine », un article de la Revue d'Ascétique et de Mystique (janvier-mars 1951) présente le rattachement évangélique de l'obéissance tel que le conçoit la Compagnie de Jésus. Il s'agit, en fait, d'une conférence donnée par le P. Mogenet, S. J., en septembre 1947 à la Semaine de Spiritualité ignatienne de Versailles et aujourd'hui livrée au public :

> Ouvrez l'Évangile. Vous y trouverez des textes fort clairs sur la pauvreté et la chasteté. Jésus arrache ses apôtres à leurs biens, à leur famille. Ailleurs il déclare nettement : *Si tu veux être parfait, va vendre tous tes biens... Il y en a qui se sont faits eunuques pour le Royaume de Dieu.*
>
> Mais, quels textes évangéliques apporter en faveur de l'obéissance

---

s superque obtemperatum esse... » traducteur de la *Documentation holique* a traité cet « obtempe- um » comme un « obtemperan- n », ce qui modifie entièrement ton de la phrase).

religieuse ? Citerons-nous ce verset de saint Luc : *Il leur était soumis ?* Jésus, à Nazareth, a donné l'exemple de l'obéissance, mais de l'obéissance domestique, celle que l'enfant doit naturellement à ses parents. Il s'est soumis à la loi commune. Quand il a commencé sa vie publique (déjà annoncée par l'indépendance de ses douze ans, à Jérusalem), il a laissé Notre-Dame, et s'il a obéi jusqu'à la mort, c'est à son Père et non pas à des supérieurs humains librement choisis. Or, ce qui caractérise le religieux, ce n'est pas d'abord une meilleure obéissance à Dieu, mais le libre choix d'un maître humain, en plus de toutes les autorités qui, dans l'Église, dans la famille, dans la cité, s'imposent à lui.

Et si, au lieu de rechercher une recommandation scripturaire en faveur de l'obéissance religieuse, on compare l'attitude spirituelle de l'obéissance et celle de la pauvreté et de la chasteté, on éprouve d'abord la même gêne.

La pauvreté renonce aux propriétés terrestres pour recevoir sa subsistance du Père céleste. La chasteté refuse le mariage pour n'aimer que le Christ. Ainsi, pauvreté et chasteté veulent établir le religieux dans des rapports immédiats avec Dieu.

L'obéissance, au contraire, semble rechercher un nouvel intermédiaire entre Dieu et l'âme : le supérieur. Pauvreté et chasteté écartent des richesses, des intimités, des appuis humains pour une dépendance plus totale et plus directe de Dieu; l'obéissance, elle, paraît chercher une aide nouvelle parmi les hommes.

Et, rappelant la genèse de la Compagnie et la recherche d'un statut de vie par saint Ignace et ses compagnons entre 1534 et 1539, l'auteur montre que l'idée d'obéissance au pape est premi et domine toute la concepti ignatienne :

> L'obéissance, telle que la v saint Ignace, est évangélique, pa qu'elle est celle que le Christ mande à ses apôtres... Elle évangélique parce qu'elle est ob sance au Vicaire du Christ, mê quand elle s'adresse aux supéri de la Compagnie. Sur ce point pensée de saint Ignace et de compagnons est claire...
>
> ... Comme les apôtres ont s le Christ, se sont mis sous obéissance pour être envoyés travers le monde, Ignace et disciples s'offrent, individuellem et communautairement, au Vic du Roi divin pour qu'il da accepter leur dévouement et u utilise leur ministère pour l' blissement du Royaume de Die Ainsi le vœu d'obéissance au S verain Pontife caractérise bien béissance évangélique, apostoli de la Compagnie de Jésus. Le s de fidélité à l'Évangile est enc plus évident, si on considère précisions que les premiers jé tes donnent à leur vœu.

Le lecteur de ces réflexions défend mal d'un certain malai on vient de lui déclarer que « qui caractérise le religieux, n'est pas d'abord une meille obéissance à Dieu, mais le li choix d'un maître *humain*, plus de toutes les autorités q *dans l'Église*, dans la fami dans la société s'imposent à lu Et on lui dit ensuite que l'ob sance religieuse est évangéli parce qu'elle est celle des apôt à leur Maître et Seigneur, le D incarné. A moins qu'on ne veu dire qu'il s'agit de l'obéissa des apôtres à Pierre leur ch

ais où donc l'Évangile donne-l aux apôtres un *conseil* d'obéis-nce à Pierre ?

Il n'est pas question de nier valeur de l'obéissance au pape le fait que, depuis les temps odernes et dans l'Église latine, ngagement envers Pierre en rtu du vœu d'obéissance est venu la sanction de tout état ligieux, ni le rôle qu'a joué en ci la Compagnie de Jésus qui conçoit son statut que dans tte ligne. Mais ce n'est pas nsi que l'ancienne tradition a ulu rattacher au Nouveau Tes-ment l'obéissance religieuse née ec le cénobitisme comme une ses conditions et comme une cèse de prix. Ce n'est pas comme rsonnage hiérarchique, mais mme « spirituel », homme sous conduite de l'Esprit, à titre « pneumatique », qu'ont été introduits le supérieur comme norme de vie parfaite et l'obéissance comme élément de l'état religieux. On sait que la tradition orientale et l'occidentale ne devaient pas évoluer absolument de la même manière sur cette question. En tout cas, à l'origine, autre fut l'obéissance à la hiérarchie de l'Église, autre celle des religieux envers le chef de la communauté où ils se liaient. Il semble utile de le faire remarquer parce qu'une lecture attentive de l'article en question donne l'impression que l'auteur, conformément à son titre, généraliserait volontiers le cas qu'il présente et verrait dans l'obéissance à Pierre le véritable et unique fondement évangélique du conseil de l'obéissance.

THÈMES BIBLIQUES

Les Cahiers Sioniens (mars 1951) t publié un excellent article de . Gelin P.S.S sur « les pauvres Yahweh ». On y analyse rapi-ment les mots dans lesquels xprime l'idée de pauvreté dans ncien Testament.

L'Ancien Testament parle beau-oup de la pauvreté comme phé-nomène social. Les littératures ntiques s'intéressent aux chefs, ux grands; aucune n'a mis en cène comme la Bible une théorie les besogneux et de petites gens : rolétaires ruraux, nés des mal-hances de la sédentarisation, des dévastations des guerres et des bri-nades des « gros »; personnes déplacées; malades délaissés; prisonniers moqués; petit clergé obsédé par la perte de sa situation...

... La pauvreté est un état anormal, d'où le juste aspire à sortir : il n'est que d'entendre les espoirs qui jalonnent le psaume 37 et les imprécations lancées en plusieurs autres : le juste pauvre devant le méchant riche pose une question quasi insoluble dans les perspectives de l'Ancienne Alliance.

Une seconde pensée est à noter. Le sage, s'il a horreur de l'indigence, répugne aussi au trop grand bien-être. Les deux états sont pleins de tentation : on vole quand on est misérable et on est orgueilleux quand on surabonde. L'idéal est un état entre les deux,

qui semble adapté à la vertu. Chaque Israélite rêvera donc de sa vigne et de son figuier...

... La troisième ligne de pensée que nous discernons dans l'Ancien Testament est un effort authentique contre le paupérisme, la malchance sociale et toutes les formes de l'oppression. Les prophètes se sont faits les champions du faible.

Puis l'auteur situe la valeur proprement religieuse de la pauvreté :

Hors des sécurités humaines, l'âme creuse sa puissance d'accueil à Dieu, son ouverture à Dieu, sa disponibilité à Dieu, son humilité devant Dieu.

Et il termine :

... Qu'il nous soit permis de saluer, au terme de l'Ancien Testament, celle en qui s'est concentrée la mentalité et l'aspiration des *anawin*, les pauvres. Marie est la femme qui résume l'immense effort de silence, d'humilité, de disponibilité et de prière que nous avons évoqué. Son *Magnificat* est la perle de la littérature des pauvres, qu'elle associe à la joie de l'Incarnation. A ce cantique d'aube, point de suture entre l'Ancien Testament et le Nouveau, fera écho un jour la parole de son Fils : *Bienheureux les pauvres.*

Les Cahiers Universitaires Catholiques ont consacré leur numéro d'avril-mai 1951 au pèlerinage pascal fait à Rome par quelque trois mille membres de la paroisse univertaire. Ils publient le très important discours du pape, des rapports des séances d'études communes et une belle présentation, par le P. Brillet, de l'attachante figure de « Simon-Pierre » à travers tout le Nouveau Testament. C'est simple et direct. C'est émouvant aussi, comme ce petit extrait :

Les disciples, sur une indication du Maître (Mc, 14, 28; Mt., cf. 1 7); s'étaient retirés en Galilée après les événements de la semaine pascale. On ne pouvait rester ois Simon-Pierre décida de reprendre le bateau et la pêche. Ils étaient cinq, ce soir-là, presque les mêmes qu'aux tout premiers commencements. Après une nuit de travail infructueux, on regagnait, à l'aube, le rivage. Et voici qu'un homme se tenait au bord du comme au jour de l'appel à l'apostolat. Tout recommençait. Jean reconnut Jésus et le dit à Pierre. Celui-ci, en hâte, revêtant sa tunique, par révérence pour le Seigneur, se jette à l'eau pour être avant les autres auprès de lui.

Jésus avait préparé un repas aux pêcheurs : Il rompit le pain, à la façon coutumière, leur donna le poisson cuit sur la cendre. Puis quand le repas fut bien fini, tous étant autour de lui, il dit à Pierre : « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu plus que ceux-ci ? » Pierre, instruit par sa tragique expérience, répondit simplement : « Seigneur, tu sais bien que je t'aime. » Il ne se comparaît plus aux autres, il n'osait-il affirmer. « Pais mes agneaux », lui dit Jésus. Puis il répéta sa question : « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ? » et Pierre répéta sa réponse. Jésus lui dit : « Pais mes brebis. » Alors, une troisième fois, Jésus lui dit : « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ? »

On sent qu'ici le cœur de Pierre se brise d'effroi, de regret d'amour aussi. Plus humblement encore, plus prudemment, mais plein de sa sincérité et de sa foi : « Seigneur, tu sais tout, tu sais que je t'aime », dit-il. Et Jésus dit : « Pais mes brebis. » Et

ui annonça d'un mot énigmatique
ù cela le conduirait...
Il n'y a pas, dans l'Évangile, de
page plus touchante. Il n'y a pas,
dans l'histoire, de moment plus
grave. Pierre est le berger du trou-
eau du Christ triomphant, le chef
le l'Église de Jésus.
Désormais il commande, il dé-
cide, il dirige. Aussitôt après l'As-
ension il préside à l'élection de
Mathias. C'est son premier acte
le gouvernement. Il va au cœur
les besoins de l'Église. Le jour de
a Pentecôte il explique au peuple
stonné, moqueur, inquiet, la signi-
ication des événements, ceux du
noment, et ceux des jours passés
t ceux de l'histoire; il parle en
locteur et conduit les premiers pas
le l'Église dans le monde, il ac-
ueille les premiers convertis. Il
guérit (Act., 3, 1, etc.), il juge et
unit (Act., 4, 32) et toujours et
partout il témoigne. Il « témoi-
gne » bientôt devant les tribu-
naux, dans les prisons, dans les
supplices. Il est le premier des
martyrs et le maître de la joie de
souffrir (Act., 5, 41).

Dietrich von Hildebrand a pu-
lié dans Dieu Vivant, n° 18, un
mmentaire spirituel de la troi-
me béatitude : Bienheureux
ux qui pleurent. Après avoir
pelé la condition paradoxale de
vie chrétienne terrestre, déjà
possession du Royaume inté-
ur, quoique toujours en posi-
n d'espérance, il y attache le
néfice de la parole évangélique :

Disons d'abord que cette béati-
tude ne contient pas seulement
une indication sur la valeur d'une
ttitude, mais aussi une consola-
tion pour tous ceux qui suppor-
tent des peines et des fardeaux.
C'est une émanation de la miséri-
corde divine. A tous ceux qui ont
à souffrir dans cette vie, aux
opprimés, à ceux qui subissent l'in-
justice, aux pauvres, aux mala-
des, aux isolés, à ceux qui sont
courbés sous le poids d'un grand
malheur, cette parabole révèle que
la « vallée de larmes » n'est pas
la réalité véritable, où « Dieu
essuiera toutes les larmes ». C'est
une lumière brillante qui illumine
les ténèbres terrestres et éclaire
la route des êtres las, désespérés,
découragés. C'est pourquoi elle
s'adresse avant tout à ceux qui
« marchent encore » *dans les té-
nèbres et dans l'ombre de la mort*
(Lc, 1, 79) et elle est une partie de
l' « Evangelion », de la bonne
nouvelle du Christ. Cette parole, à
elle seule, modifie la situation ter-
restre, elle ouvre les portes de l'é-
ternité et montre à l'humanité
que cette vie n'est qu'un *status
viae*.
Mais, en plus de cela, cette béa-
titude appelle aussi notre attention
sur la valeur d'un certain com-
portement, comme les autres béa-
titudes : ceux qui sont bienheureux,
ce sont d'abord ceux qui pleurent
dans l'Avent; ce sont ceux que cette
vie ne satisfait pas. Bienheureux
ceux qui sentent le besoin de la
Rédemption, ceux qui sont « éveil-
lés », qui sentent les dissonances
du monde déchu, pour qui les
conséquences du péché originel
sont un lourd fardeau, de qui aucun
bonheur terrestre ne peut étan-
cher la soif. Ils seront consolés
parce qu'ils ont le désir de ce que
seule la communion éternelle avec
Dieu peut leur donner, tandis que
ceux qui sont non rachetés, sont
« malheureux ». Mais la parole du
Sermon sur la Montagne ne s'adresse
pas seulement à ceux qui sont
encore dans l'Avent, car même
après la rédemption cette terre
reste une « vallée de larmes ».

HYMNE A LA JOIE

Les Cahiers Sainte-Jehanne ont consacré leur numéro de mars à cet éclatant hymne à la joie qu'il faut lire et relire pour l'émerveillement de toutes nos célébrations pascales et de toutes nos célébrations eucharistiques, de nos oraisons et de nos entretiens spirituels :

> Dans une église catholique, ce qui prêche d'abord c'est l'autel, et celui qui enseigne, ce n'est pas le prêcheur se plaçant pour ainsi dire en dehors et au-dessus du mystère liturgique, c'est le prêtre revêtu de la chasuble, pour faire entendre aux hommes la voix qui ne ressemble à aucune autre voix, « ces mots qui se pressent comme impatients de remplir leur mission », ces paroles qui ne sont pas seulement évocatrices, mais créatrices, « ces paroles rapides du canon de la messe qui avancent et qui réalisent ce qu'elles disent sans même qu'on y prenne garde ». Si l'Église veille avec un soin jaloux sur la grande prière consécratoire qu'on appelle le canon, c'est-à-dire la règle de l'Eucharistie, c'est parce que ce texte est la mesure et la règle de l'orthodoxie de sa foi tout autant qu'il l'est de la légitimité de son culte.
>
> Le canon de la messe est l'archétype et la mesure de toute prédication chrétienne qui ne se limite pas à une simple répétition littérale du texte biblique. Il est cette *gloriosa praedicatio*, cette prédication glorieuse dont parle la Préface de Pâques, l'annonce solennelle de la naissance, de la mort et de la résurrection du Christ. L'Eucharistie est évangélique : ce qui veut dire qu'elle est la proclamation à voix haute du sal[ut] fait aux hommes, et tandis q[ue] le prêtre la proclame *sileat omn[is] caro a facie Domini* (Zach., 2, 1[3]).
>
> Contre cette requête essentiell[e] aucune raison, fût-elle d'apostol[at] ne peut prévaloir. *Vox Domini s[u]per aquas Deus majestatis intonu[it]. Vox Domini in virtute. Vox D[o]mini in magnificentia. Vox Dom[i]confringentis cedros. Vox Dom[i]concutientis desertum.* C'est pa[r]que la messe n'est pas faite, d['a]bord, pour y prêcher que jam[ais] elle ne peut être réduite au r[ô]de cadre et pour ainsi dire de p[ré]texte à la prédication de con[fé]rences fracassantes, fût-ce de c[on]férences sur la messe. La prédi[ca]tion de la messe, c'est d'abo[rd] avant tout le canon. Dans ce[tte] perspective, je ne craindrai pas r e t o u r n e r la proposition P. Jungmann précédemment citée : c'est la messe elle-même qui se[rt] de soubassement à l'avant-messe.
>
> Dans l'état actuel de la scien[ce] liturgique, il est difficile de déter[-] miner avec certitude le genre litt[é]raire que représente le texte du canon de la messe. Au moins à titre d'hypothèse (et je pense que cette hypothèse est probable), admettons que ce soit un hymne. La prière eucharistique, celle que pour faire court j'appellerai désormais l'Eucharistie, est un hymne à la divinité.
>
> Dire cela, c'est faire de l'activité eucharistique une activité poétique et prophétique, c'est en faire une prière d'inspirés. Ceux qui chantent des hymnes à la divinité sont nécessairement et selon la foi étymologique, des enthousiastes, des possédés du Dieu qui les habite et arrache à leur cœur et à leurs lèvres des accents qui ne sont pas

de la terre. *Eructavit cor meum verbum bonum : dico opera mea regi.* L'Eucharistie est un discours de Dieu et un discours sur Dieu : elle est la première théologie.

L'Eucharistie est un hymne. J'ajoute qu'elle est un hymne à la joie, et puisqu'il s'agit de la seule joie qui demeure et qui soit la véritable, qui est celle de l'Évangile, dire du canon de la messe qu'il est un hymne à la joie, ce n'est pas manière molle de parler, c'est donner du sacrement du corps et du sang du Christ une définition qui, pour n'être pas la plus usuelle, n'en est pas moins rigoureuse. Le salut chrétien, c'est la conquête de la joie. L'Évangile c'est la bonne nouvelle du salut du monde par le Christ. L'Eucharistie qui chante le mystère central de cette rédemption, l'Eucharistie pascale qui fait incessamment passer l'Église de la mort à la vie en lui appropriant rituellement les grâces du Christ, l'Eucharistie de l'Évangile ne peut être que l'Eucharistie de la joie, l'hymne à la joie...

Et le P. Duployé détaille les éments de notre hymne à la ie : c'est le cantique au soleil ne eucharistie de la nature), le ntique d'Adam (une eucharistie de l'innocence), le cantique d'Abraham (une eucharistie du sang) et le cantique de Moïse (une eucharistie du peuple) :

La nuit de Pâques n'est pas seulement l'évocation de la pâque du Christ : elle réalise ce qu'elle signifie. La longue Haggada que les Juifs répètent à leurs enfants en cette nuit-là depuis des siècles, le mystère du sacramentalisme chrétien fait qu'elle cesse d'être simplement évocatrice ou annonciatrice. *Pascha nostrum immolatus est Christus.* Cette pâque, elle est là sous les apparences du pain et du vin. Les paroles de la transsubstantiation sont créatrices. L'Eucharistie du Christ nous fait passer de l'histoire, du discours, du logos à l'existence. Et quand le soleil se lève, nous avons passé avec le Christ de la mort à la vie : « Ils ont coutume de se réunir un jour déterminé avant l'aurore et de dire une prière au Christ comme à Dieu » (Pline). Cette prière dans le texte latin est désignée comme un chant, *carmen.* Au matin de Pâques, le soleil se lève sur l'assemblée des chrétiens, purifiés dans l'eau, fortifiés par l'huile, nourris du pain, ivres du vin. Et cette assemblée chante l'hymne retrouvé, l'hymne à la joie qui ne trompe pas, l'hymne au soleil qui ne se couchera plus...

RÉALISME SPIRITUEL

Le prêtre et la famille : revue storale familiale de l'A.M.C., crit, dans son numéro du mois mai-juin 1951, le pèlerinage s foyers-compagnons de saint rançois :

Considérons un instant le grand pèlerinage. La bande de huit, neuf ou dix familles est accompagnée par un aumônier et dirigée par un chef, le gardien — ou plus exactement le foyer gardien; — quelques jeunes filles-aides-foyers sont là pour aider les mamans. En tout, on peut être une quarantaine. Le rassemblement est fixé à quelque

soixante kilomètres du sanctuaire vers lequel on cheminera. Au départ, après la messe entendue en commun, on énonce les intentions et, après un commentaire de l'aumônier, a lieu la cérémonie suggestive de la bénédiction des sacs. Ensuite la bande prend son départ : les époux, sac au dos, bras dessus bras dessous; le groupe des enfants (ils ont en général de trois à douze ans) avec les aides-foyers et les voiturettes avec leur charge de marmots, de casseroles ou de vivres.

Voici l'ordre du jour d'une des journées : lever vers sept heures. Huit heures, messe dialoguée. On prépare ensuite le déjeuner et l'on se met en route; vers le milieu de la matinée, dans une clairière ou une prairie ombreuse, on s'arrête pour la méditation que propose l'aumônier; les enfants, sous la garde des aides, jouent à l'écart. Puis, la route continue; à chaque chapelle rustique, à chaque calvaire rencontré, la bande s'arrête et l'un des compagnons improvise une courte prière; on chante un cantique et l'on repart; lors des haltes, les voisins sont d'abord intrigués et surpris de voir ce groupe dévot; les femmes et les enfants s'approchent; une émotion se lit sur leurs visages. Vers midi ou une heure on prépare le repas; on allume un feu à l'entrée du village ou bien on recourt aux services d'un fermier complaisant. L'après-midi, après la vaisselle et la sieste, a lieu le « chapitre », un sujet d'ordre spirituel et familial est proposé que l'on approfondit ensemble durant une heure ou plus sous la direction du chansonnier de chapitre ». Vers la soirée on atteint l'étape. La première visite est faite à l'église; l'aumônier y propose une courte méditation; après quoi la troupe gagne le presbytère. Le plus souvent, M. le Curé a bien voulu rechercher et découvrir des hôtes complaisants qui hébergeront les pèlerins pour l'amour du Chri On est heureux de recevoir u chambre et un lit; on est heure aussi d'être accueilli dans u grange garnie de paille. Tandis q les parents vaquent à la prépa tion du souper, l'aumônier charge d'une instruction spiritue aux aides-foyers, puis aux enfan La journée se termine soit par u soirée avec les hôtes, soit par feu de joie sur la place du vill ou dans la cour de l'école; un y est allumé; des chants sont cés et repris en chœur; les com gnons expliquent ce qu'ils sont, qu'ils cherchent, et la prière du s récitée en commun achève de cr une atmosphère d'unanimité...

Irénikon (1er trimestre 19 publie une très intéressante censione de « publications mon tiques » :

... Il y a un problème actuel « monachisme » dont quelques r lisateurs se préoccupent. Il va pair, d'une part, avec les mutati catastrophiques qui se produis dans le monde social, affectant in rectement le monde religieux, d'autre part, avec le problème « retour aux sources », comme a éléments de tout renouveau.

... Quelle sera la forme de vie nédictine qui s'adaptera le mieu un avenir prochain ? En con nuant la ligne du maintien traditions acquises en ces dernièr années, et en refusant de progr ser à nouveau, l'ordre risquer de retourner vers une nouvelle riode de décadence. De telles tra formations s'opèrent dans tout, telles exigences de mutations font sentir en tous sens, d l'Église comme ailleurs, que monachisme ne peut, pour co tinuer à jouer le rôle que chrétiens attendent de lui, cramponner à son passé, proche lointain. L'Église catholique

tenu tête à la tourmente révolutionnaire et s'est vigoureusement ranimée au XIXe siècle en s'appuyant encore sur les vieux cadres de réforme du Concile de Trente. Mais ces cadres, créés pour le XVIe siècle, ne peuvent conserver indéfiniment leur efficacité. Un jour viendra — et peut-être bien est-il déjà arrivé — où une nouvelle armature sera nécessaire à l'Église pour triompher des obstacles d'un monde nouveau, pour s'adapter à un « homme nouveau ». Et la même question doit se poser pour l'ordre monastique. La valeur absolue du renoncement évangélique pur et simple sera toujours son fondement inébranlable. La foi dans la parole du Christ : « Si tu veux être parfait » résonne toujours aussi pure aux oreilles de ceux à qui il sera donné de l'entendre. Notre génération le sent bien, et c'est pourquoi elle se tourne si avidement vers les « sources » du premier monachisme, qui a été l'âge d'or de cette idée fondamentale. Mais les vieilles règles monastiques qui l'ont véhiculée jusqu'aujourd'hui, passant à travers les vicissitudes les plus variées, ont résisté à l'épreuve du temps en vertu de leur souplesse particulière qui leur permet de se modeler sur les différents types d'hommes, et les rend aptes à n'importe quel temps. Elles ont toujours été interprétées par des coutumiers ou des constitutions dont l'essence est l'opposé du « ne varietur » et qui doivent suivre le mouvement des époques et les évolutions des progrès humains. Il y a parfois d'une génération à une autre plus d'opposition et de contraste qu'entre les points moins rapprochés de l'histoire. Il s'agit cependant alors, dans les transformations qui doivent se produire, de conserver la substance de la vitalité nécessaire à une évolution organique. C'est à ceux qui ont en mains la destinée des institutions qu'incombe la responsabilité de doser prudemment le régime de ces métamorphoses.

Ni trop, mais surtout ni trop peu. Il semble bien que ce soit du côté du réalisme de la vie et de la pensée chrétienne elle-même que devra se faire le renforcement : en spiritualité, recherche en profondeur des fondements doctrinaux des mystères pour en vivre davantage, élaboration scripturaire des grandes données des Écritures, accent porté avec insistance sur l'amour des choses d'en haut *quae sursum sunt*, sur leur valeur eschatologique, sur leur écho dans l'antique tradition de l'Église, et spécialement dans la liturgie.

Signalons enfin, dans Efficacité (Économie et Humanisme, Lyon, avril 1951), ces fortes réflexions du P. Lebret :

> Or chaque homme devant moi, le plus évolué comme le plus primitif, chaque homme, comme moi, est porteur de cette possibilité de connaissance, de cette réalité de liberté, de cette capacité d'amour.
>
> L'autre m'est semblable. L'autre avec aussi son mystère; avec aussi son destin; avec aussi sa volonté, avec aussi sa responsabilité, avec aussi sa grandeur — possible ou déjà partiellement réalisée.
>
> L'autre, au plus profond — non pas dans ses facultés, dans ses actions, dans son devoir, dans sa nature — m'est égal.
>
> De même qu'au plus profond de moi-même, j'aspire à ma plénitude, l'autre est à côté de moi pour atteindre sa plénitude.
>
> Mon cheminement doit servir l'acheminement de l'autre. Si mon épanouissement m'apparaît comme ma réussite essentielle, l'épanouissement de l'autre aussi est essentiel et je ne peux m'en désintéresser. Le drame de ma plénitude et de ma pauvreté, de ma réussite ou de mon échec se joue pour lui comme pour moi.

L'autre, tout autre, est toujours quelqu'un d'immense à côté de moi.

J'ai dès lors un très grand respect pour n'importe quel enfant, fils de prince ou fils de clochard; ils sont tous de race spirituelle.

Sans doute cet enfant est-il encore toute dépendance. Aucune des puissances qu'il porte en soi ne s'est développée. Il sera ce qu'il se fera, mais aussi ce que les autres le feront.

Parce que de sa nature, il est homme, je veux vraiment, sincèrement, pleinement, son bien; je veux qu'il découvre et décrive la courbe de son destin, qu'il ait sa part de nourriture, de biens matériels, de lumière, de chaleur, de tendresse, de culture, de vérité. Je veux qu'il ne soit pas un paria, un déshérité. Je veux qu'il soit un homme parmi les hommes. Je veux qu'il s'accomplisse chaque jour.

Devant tout homme, je me sens de profondes affinités avec lui. Il est encore moi, pour autant que je l'aime.

Et je me mets à l'aimer davantage, parce que je découvre en lui plus de bien et plus de beauté; le bien, la beauté qu'il a déjà; le bien, la beauté qui l'appellent.

Je l'aime en lui-même, pour lui-même, parce qu'il est grand, étant l'un des hommes, parce que, dans l'univers, il est une réussite, un sommet, parce qu'il est appelé à plus de grandeur.

Je veux lui apporter une lumière, non une contrainte. Je ne veux pas m'immiscer dans son destin, mais seulement l'aider à le découvrir et à l'atteindre.

Je ne veux pas le sauver sans lui.

Je veux que lui-même se réalise par ses choix.

Je veux l'aider seulement, s'il l'accepte, et qu'il exerce au maximum sa liberté.

Je ne veux pas me substituer à lui, mais lui faciliter l'avancement vers la grandeur.

On aura reconnu dans ces quelques phrases qui annoncent la publication d'un nouveau livre la manière directe et pénétrante d'un maître dans l'art d'entrer dans le vif d'une situation. Et rien spirituel ne peut échapper à son investigation.

J. B.

Les Livres

DOCTRINE ET SPIRITUALITÉ

Acques MARITAIN : *Neuf leçons sur les notions premières de la philosophie morale.* Éd. Téqui, Paris, 1950; 195 pp.

Ces leçons ont fait l'objet d'un ours d'été donné à l'Eau Vive en oût 1949. On ne peut que se réuir de leur publication. Dominant n sujet de très haut, M. Maritain nce quelques coups de sonde fort oureux. Voici les sujets des neuf çons : 1. Introduction : Les grandes tégories de systèmes éthiques. — Le bien et la valeur. — 3. Les igements de valeur. — 4. L'univers s valeurs morales, la notion de fin. 5. L'expérience morale et la fin ltime. — 6. La fin dernière et la alectique immanente du premier te de liberté. La notion de norme. 7. Le devoir, l'obligation morale. 8. Le droit et la faute. — 9. La otion de sanction.

S'il est vrai qu'un des signes de la aîtrise est de savoir unir la prondeur à la simplicité, nous reconaissons une fois de plus ici la main un grand maître. Quelques pages nt particulièrement originales : lles, par exemple, où l'auteur prose une sociologie de la fin dernière qui serait une recherche sur le mportement concret des hommes l'égard de cette fin. Suggestion sinlièrement captivante, offrant à la ciologie religieuse un beau doaine. Belles pages aussi que celles où l'auteur distingue de la normeprécepte ce qu'il appelle la norme-pilote.

Au delà de tout appareil scolaire, sur chacun des sujets envisagés, il conduit au cœur du problème et fait jaillir la lumière. C'est bienfaisant et sain. Non seulement les étudiants et les personnes soucieuses de culture trouveront en ces pages une solide formation, mais encore les professeurs de morale auront tout intérêt à s'en nourrir, pour donner à leur enseignement, au delà de l'érudition et des coordinations conceptuelles, ce souffle profond, cette lumière intérieure qui transfigurent tout.

J. Kopf.

A. KIRCHGASSNER : *Erlösung und Sünde im Neuen Testament.* Herder, Freiburg, 1950; 320 pp.

Kirchgässner appartient à l'Oratoire et remplit la fonction de curé à Francfort-sur-Mein. Il est bien connu par ses publications sur la pastorale liturgique. Dans le présent ouvrage, il aborde un problème d'un autre ordre, mais qui s'intègre encore à l'ensemble des grandes préoccupations pastorales actuelles. On se souvient de la *Lettre sur l'Église* (*Brief über die Kirche*) que publia Ida Görres en 1946 dans les *Frankfurter Hefte*. Cette Lettre se répandait alors à plusieurs centaines de mille et soulevait, parmi d'autres polémiques,

la question de la sainteté de l'Église. En 1947, K. Rahner, S. J., fit paraître (dans *Stimmen der Zeit*) un article intitulé *Die Kirche der Sünder* (tiré en fascicule séparé, 31 pp., chez Herder, Freiburg). L'auteur y parle de « l'Église des pécheurs » et insiste sur « l'Église qui est dans le péché » (p. 14). De telles expressions sont, pour le moins, assez malheureuses, peu conformes à l'idée traditionnelle de l'*Una Sancta*. Par ailleurs cet article nous offre des réflexions très pertinentes. Sans la nommer, K. Rahner voudrait critiquer la position et l'attitude d'Ida Görres (p. 23). Mais, avec beaucoup de tact et de finesse, celle-ci défend son point de vue dans un nouveau livre *Die leibhaftige Kirche* (1950), qui mérite toute notre attention.

Sur un autre plan et avec des préoccupations d'un autre ordre, le Dr. Kirchgässner aborde encore le même problème en étudiant de très près les notions de rédemption et de péché dans le Nouveau Testament. Il est sans doute le premier catholique à s'occuper de cette question. Ses conclusions rejoignent celles que certains protestants ont déjà tirées de l'étude des Épîtres de saint Paul. Mais Kirchgässner montre que c'est vraiment dans tout le Nouveau Testament qu'on trouve la même doctrine, et qu'il n'y a aucun fondement sérieux pour appuyer la thèse d'origine luthérienne (qui se répand de nouveau) et qui voudrait voir dans le chrétien à la fois un juste et un pécheur (*simul peccator et justus*). Certes, les auteurs sacrés ne nous expliquent guère le paradoxe qui subsiste, malgré tout, entre l'idéal et la pratique. Mais ce paradoxe est inhérent à tous les mystères de la foi. Et ici il s'agit du mystère par lequel l'homme est ineffablement admis à partager la vie et la sainteté de l'Homme-Dieu. Cependant, il semble que nos notions habituelles de la rédemption et du péché pourraient gagner en clarté si nous les confrontions une bonne fois avec l'exposé très dense et très sûr d[e] Dr. Kirchgässner. Notre recherche [de] la perfection chrétienne deviendra également plus évangélique, plu[s] ecclésiale, plus eschatologique et, [en] un mot, plus centrée sur le Chris[t] Sauveur. L'ouvrage de Kirchgässn[er] est un travail exégétique et dogma[ti]que excellent. Du point de vue pa[s]toral, cependant, on regrettera [que] ne point y rencontrer le témoignag[e] des Pères de l'Église. Car dans l'o[r]dre pratique, ceux-ci restent n[os] meilleurs maîtres, et ils apporteron[t] sans doute toujours un surcroît [de] lumière aux efforts de l'exégèse m[o]derne.

J. H.

Edith STEIN : *Werke, I. Kreuzeswissenschaft ; Studie über Joannes a Cruce.*

M. L. Gelber, archiviste des archives Husserl à Louvain, et le P. Leuven, Carme de la Province de Hollande, sont les éditeurs des œuvres d'Edith Stein, la Carmélite allemande morte en 1942 dans les chambres à gaz hitlériennes. On nous annonce cinq volumes[1], dont voici le premier[2]. Les admirateurs de Husserl comme les amis du Carmel se réjouiront de la parution de ces ouvrages, mais le nom d'Edith Stein à lui seul suffira à leur attirer des lecteurs. On sait qu'Edith Stein, d'une famille juive fervente, fut disciple et assistante de Husserl et se convertit au catholicisme à la suite d'une lecture de la Vie de sainte Thérèse d'Avila, en 1922. Elle n'entra au Carmel qu'en 1933, mais dura[nt]

1. *Edith Stein Werke*, herausgegeben von Dr. L. Gerber und P. Fr. Ph[i]maeus Leuven, O.C.D., bei E. Nauwelaerts-Louvain, und Verlag Herder Freiburg.

2. I. Kreuzeswissenschaft, *Studie über Joannes a Cruce*. Ouvrage de xi-300 pp., 151/2 × 24; broché : 115 francs belges; 1950.

te sa carrière de professeur elle na déjà une vie de contemplative, s pour autant se soustraire aux nbreuses invitations qui lui ve- ent de toute part pour des con- ences ou des participations à des grès de philosophie. Sa vie, écrite une Carmélite de Cologne [3], en à sa cinquième édition. Les œu- s en cours de publication sont des vrages de philosophie (dont la tra- tion du *De Veritate* de saint Tho- s) et des études de pédagogie. Ce t pour une grande part des réé- ons corrigées et augmentées. Seul premier volume est entièrement iveau et davantage un ouvrage de ritualité. Les manuscrits en furent irés des décombres du couvent où étaient restés.

Dans leur courte introduction, les teurs nous font remarquer que concept « Kreuzeswissenschaft » apparu à Edith Stein comme par- ulièrement adéquat pour exprimer signification de l'enseignement de nt Jean de la Croix. Cette « science la croix » doit être entendue nme une théologie de la croix, ne part, comme une école de la ix, d'autre part, c'est-à-dire comme e vie placée sous le signe de la ix. L'auteur apporte dans cette ide, qui est une véritable intro- ction ou initiation à saint Jean de Croix, sa connaissance approfondie maître, sa culture philosophique ses expériences personnelles. C'est e qu'il ne s'agit nullement d'un manuel », mais bien d'une œuvre ginale. Edith Stein essaie de sai- saint Jean de la Croix « dans l'u- é de son être comme elle appa- t dans son œuvre et dans sa vie. ouvrage n'est ni une biographie une présentation développée des its du maître, mais un essai de ésenter les aspects de sa vie et de ses écrits qui mettent en lumière l'unité fondamentale et de les expli- quer selon les lois de l'être et de la vie spirituels tels que les envisage la disciple qui par ailleurs ne renie pas sa formation philosophique. Les sour- ces principales de l'ouvrage sont évi- demment les œuvres mêmes de saint Jean de la Croix abondamment citées en cours de rédaction (*Le Cantique de la Nuit obscure, La Flamme du vif Amour* et *Le Cantique spirituel*, sont cités en entier et commentés, en par- ticulier ce dernier), mais aussi les études du P. Bruno de Jésus-Marie (*Saint Jean de la Croix*, Paris, 1929, et *Vie d'amour de saint Jean de la Croix*, Paris, 1936), et de Jean Ba- ruzi (*Saint Jean de la Croix et le Problème de l'Expérience mystique*, Paris, 1931). Edith Stein cependant ne suit pas toujours ce dernier; en particulier elle n'est pas certaine que les rédactions tardives du *Cantique spirituel* et de *La Flamme du vif Amour* soient apocryphes, ainsi que ce que nous possédons de *La Montée* et de *La Nuit obscure*.

L'ouvrage est divisé en trois par- ties : Une introduction donne le sens et les fondements de la « science de la croix », puis une première partie intitulée *Message de la Croix* (Kreu- zesbotschaft) nous parle des épisodes de la vie du maître dans sa jeunesse qui furent une « rencontre » avec la croix, de l'Écriture sainte, du Mys- tère de la messe, des visions, du contenu du « message ». Une deuxième partie, la plus développée, est intitulée *Enseignement de la Croix* (Kreuzeslehre) et étudie d'abord les symboles et images de la croix et de la nuit (nuit des sens), puis les rapports entre la nuit de l'esprit et la foi, et enfin la gloire de la résur- rection de l'âme dans l'union avec les trois Personnes divines. La troi- sième partie, *Imitation de la Croix*, est composée de fragments ayant trait à la vie de saint Jean de la Croix, à la place que tenait la croix dans sa vie, à ses expériences, à ce qu'il exigeait de ses disciples. Les vingt dernières

---

3. *Teresia Renata de Spiritu Sancto, Edith Stein*, Lebensbild einer Philosophie in Karmelitien, bei Gluck & Lutz in Nurnberg.

pages de l'ouvrage sont dues aux éditeurs et constituent une petite étude biographique d'Edith Stein, une étude sur la genèse de l'ouvrage (œuvre de dix années) avec une description des manuscrits, enfin un court exposé sur « la personnalité d'Edith Stein à la lumière de la science de la croix ». Pour Edith Stein, comme pour saint Jean de la Croix, enseignement et vie ne font qu'un.

L'unité de l'œuvre et de la vie de saint Jean de la Croix, c'est la Croix, la croix vécue. Sa science est une science vécue : étroite est la porte qui mène à la vie, mais celui qui la choisit rencontre Dieu. Pour cela il doit prendre la croix, c'est-à-dire se dépouiller de lui-même, suivre le Christ jusque dans l'abandon de toute consolation même spirituelle. Plus parfait sera ce crucifiement actif et passif, plus profonde sera l'union avec le Crucifié et plus riche la participation à la vie divine. Tels sont les motifs principaux de la science de la croix, puisés dans l'Écriture et dans son expérience personnelle. (Tout dans l'Écriture en effet parle du chemin de l'âme vers Dieu et de l'action de Dieu dans l'âme.) C'est dans ce contexte qu'Edith Stein énonce ses idées sur une philosophie de la personne, leitmotiv de ses recherches. « Par delà la dualité de la personne humaine (esprit lié au corps, liberté de la volonté), son regard — par une conséquence ultérieure des exigences métaphysiques — se porte vers la vérité, à savoir l'unité entre connaissance philosophique et « Weltanschauung », d'une part, unité entre enseignement et vie, d'autre part... » Les grands thèmes de la doctrine de saint Jean de la Croix sont énoncés, expliqués, reliés entre eux tout au long des analyses inductives qui forment la majeure partie de l'ouvrage. Les éléments plus personnels sont constitués par les études des symboles de la croix et de la nuit (ce dernier plus adéquat, plus immédiat) (pp. 32 ss.), les études sur l'âme, le moi et [illegible] liberté (pp. 140-148) à propos de [illegible] nuit de l'esprit. L'âme se poss[illegible] elle-même lorsqu'elle se trouve [illegible] plus profond de son royaume, [illegible] plus intime d'elle-même... Le [illegible] est cela dans l'âme par quoi elle [illegible] possède elle-même. Ce point le [illegible] profond est aussi le lieu de sa [illegible] berté... l'homme est appelé à v[illegible] dans le plus intime de son être [illegible] ce n'est qu'à partir de là qu'il [illegible] maître de lui-même et qu'il t[illegible] vera la place qui lui est assi[illegible] dans le monde... Dieu lui-même [illegible] pecte cette liberté, il veut un [illegible] libre dont il favorisera sans doute [illegible] réalisation... Or ce lieu le plus int[illegible] de l'âme est aussi le lieu où [illegible] habite... Fréquemment aussi E[illegible] Stein parle de la foi et de ses r[illegible] ports avec la méditation et la [illegible] templation. La deuxième partie [illegible] l'ouvrage contient en conclusion [illegible] très beau et substantiel comment[illegible] du *Cantique spirituel* (pp. 196-2[illegible] dont elle donne les deux rédactio[illegible] Les trois degrés de l'union ne s[illegible] pas tellement trois étages séparés [illegible] trois effets de la vie de grâce. [illegible] souffrance qui domine tout le c[illegible] min mystique est bien ici ce d[illegible] toujours inassouvi vers le Dieu [illegible] ché; c'est aussi la participation à[illegible] grande souffrance du Christ : l'ab[illegible] don dans lequel Dieu l'a laissé. D[illegible] ce poème, c'est tout le chemin [illegible] l'âme vers Dieu qui s'est dévoilé, [illegible] il est montré comment ce chemin [illegible] lié aux mystères essentiels de no[illegible] foi : Création, Incarnation, Réden[illegible] tion, Résurrection. Edith Stein é[illegible] die aussi le sens des différents sy[illegible] boles, en particulier celui de [illegible] fiancée.

M. A. Barth[illegible]

Maura Böeckeler : *Das grosse [illegible] chen*. Otto Muller Verlag, Salzbu[illegible] 1941.

La Femme éternelle, de G. von [illegible] Fort, nous apportait toute la prof[illegible] deur de la pensée allemande, n[illegible]

ssible à nos esprits exigeants de
é. Nous y trouvions une éton-
e saisie ontologique de la nature
a femme; cette « métaphysique »
la femme sert expressément de
t de départ à l'ouvrage de
Böckeler, qui cite G. von Le Fort
les premières pages; mais ici,
serons déconcertés par un
ssant symbolisme enraciné dans
données scripturaires, et soutenu
l'œuvre de sainte Hildegarde. Et
Das grosse Zeichen se place au
théologique.
auteur est moniale d'une abbaye
dictine rhénane et la préface de
rage est de Dom Herwegen, an-
Père Abbé de Maria-Laach. Ajou-
que le titre, *Le grand Signe*,
en sous-titre : *La femme*
ne symbole de réalité divine.
teur appuie sa thèse sur un écrit
cheeben (cité p. 551) : le pre-
homme est « imago Patris et
itudo Filii »; la première femme
similitudo Spiritus Sancti » —
enrichit à chaque page de la
ée des Pères, spécialement des
Grecs.
bref, voici la thèse : l'être hu-
, le couple homme et femme
réfraction de la vie communau-
de Dieu, il est comme un bal-
ment de la vie trinitaire. Le
s est « das Wort »; toute parole
le une réponse; l'Esprit-Saint,
est consommation, accomplisse-
, est « l'ant-Wort ».
cette vie incommunicable,
me reflète le Logos, qui est l'ar-
pe. Quant à la femme, elle est
ature plus proche du divin que
me, s'il faut en croire les pres-
ments de la pensée grecque dans
ythes d'Antigone et d'Iphigénie,
femme est située dans la proxi-
de la vie et de la mort. Le
s'est fait visible; l'Esprit-Saint
ilé et reste mystérieux; la femme
reflète cette « réponse », l'Esprit, souffle, pneuma porteur de vie.

Dans un chapitre magnifique, dans la profusion des textes sacrés, Maura Böckeler nous parle de ce « jeu de la Sagesse », qui était auprès de Dieu de toute éternité, avant toute création et inséparable du rythme de la vie, de l'Esprit qui est amour; mais il y a le mystère d'Ève que Dieu a créée d'une façon ineffable, ne l'appelant pas directement à l'existence, mais la tirant de l'être d'Adam; donc elle *procède* de lui, pour être son aide (Gehilfin). Au delà d'Ève il y aura Marie, la réponse, la disponibilité totale, à l'image de l'Esprit-Saint... et nous sommes entraînés à contempler longuement « ce plan de grâce par lequel l'Esprit-Saint a rendu une créature — Marie — « aide » à l'achèvement de ce plan — et toute la splendeur du paradis pâlit devant cette seconde création ».

Le grand Signe est évidemment l'image de l'Apocalypse, et si nous remontons d'abord au mystère initial de la femme, jusqu'en la vie trinitaire de Dieu, l'auteur nous fait descendre dans les personnifications de ce « grand Signe » : Marie, puis l'Église dans son rapport au Christ « doxa et pleroma » — éclat et achèvement. Toute l'économie de l'histoire du salut est calquée sur la vie intérieure de Dieu, pour ainsi dire, et l'histoire sainte est reprise en relation avec les Personnes divines. Il y a des morceaux de haute valeur religieuse, sur le sens de la virginité, sur les martyrs. Toujours cette pensée procède par une sorte de dialectique de deux pôles qui sont complémentaires; comme un un flux et un reflux, il y a le Logos et l'Esprit, l'homme et la femme, le Christ et l'Église (le Kyrios et la Kyriakè-« Kirche »). Il y a même, pour l'unique Église, les deux richesses de la pensée occidentale et de la pensée orientale : depuis des siècles, l'humanité marche vers le Christ. L'Orient le cherche dans son « pneuma » et dans les

Paru en 1941 à Salzburg, Otto
r Verlag.

« mysteria », tandis que l'Occident, guidé par la Grèce, est sensible au « Logos ». Dans l'Église du début, l'Esprit a rendu témoignage : les langues représentent le logos, et le feu est l'image de l'esprit; l'univers du pneuma de la liturgie orientale est tout polarisé par le mystère, et à côté, l'Occident construit un savoir théologique. Tous deux témoignent de l'Esprit et composent l'Église, mais de ce rythme logos-pneuma, l'histoire a enregistré la rupture et ses conséquences; ici, l'auteur expose les cheminements de pensée de nos frères séparés, orthodoxes et protestants... N'allons pas plus avant, mais trouvons là un exemple typique de la richesse et de l'exubérance de cette pensée, où les thèmes s'interpénètrent et se recoupent sans cesse sur des perspectives nouvelles... Mais, à la longue, nous nous sentons tout gênés par l'insistance de certains parallélismes qui accaparent les intuitions les plus fugitives et les plus fluides au profit d'une thèse abstraite. Le symbolisme doit rester suggestion du mystère, telle est sa grandeur; il ne peut devenir une explication. Il est irréductible à toute explication précise, il est inapte à passer dans le domaine des concepts et des constructions d'un savoir sous peine de tomber dans l'allégorisme; comme le dit le R. P. Chenu : « Le symbole doit jouer en bloc et non morceau par morceau; il risque de tomber dans le procédé d'intellectualisation qui menace toute allégorie... et pourtant il est très précieux en valeur de vie de l'esprit et donc il garde une grande valeur religieuse au plan de l'émotion spirituelle qui nous fait pressentir le mystère... »

F. Demenge.

The wisdom of Catholicism. Compiled and annotated by Anton C. Pegis, president Pontifical Institute of Medieval Studies, Toronto. With a foreword by the very Reverend M. C. d'Arcy, S. J. Michael Jose London, 1950; 912 pp.; 18 s. ne

La sagesse du catholicisme : c avec une certaine curiosité et un de scepticisme que l'on ouvre c anthologie; peut-on inclure en n pages richesse si variée ? et quels tes choisir comme les plus repré tatifs ? L'auteur de ce recueil s'insère dans une collection où déjà paru *La sagesse d'Israël*... *l'Inde... de la Chine*) a bien vu la ficulté de son travail. Il aurait multiplier les auteurs cités en nant de l'œuvre de chacun une ou moins encore; il a préféré réd le nombre des écrivains pour do de larges extraits de ceux qu'il tenus. La méthode est excell elle permet de se faire une idée exacte de la valeur et de l'influ d'un ouvrage, et de mieux suiv développement des grands thèm la pensée chrétienne et leur inse dans la vie de chaque époque. souvent les « Pages choisies » n que des recueils de « pensées de sèches énumérations ! Mais amène l'auteur à certaines am tions; on regrette surtout que le ne commence pas par une antho du Nouveau Testament, source excellence de la sagesse chrétien tant de fois cité par les Pères écrivains ecclésiastiques.

Saint Ignace, saint Basile, saint Chrysostome nous montrent en la sagesse chrétienne, basée su vertus théologales et sur les ce des éternelles, se distingue de l gesse gréco-romaine, et saint A tin comment la foi exerce influence sur les activités hum et sociales. Cette civilisation tienne va s'épanouir au moyen que nous présentent des Do comme Thomas d'Aquin et venture, des poètes comme Cha Villon, puis Dante, des « spiritu saint Bernard et l'auteur de l'*I tion*. De la Renaissance à nos des voix moins nombreuses s'élè Erasme (que d'aucuns ne s'atten

as à trouver ici) voisine avec sainte hérèse d'Avila, saint Jean de la roix avec Pascal. Pour l'époque con·emporaine, largement représentée, ·ois encycliques pontificales nous ·nt données : *Aeterni Patris*, de éon XIII, sur le retour à la philo·ophie chrétienne, *Quadragesimo nno* et *Mystici corporis Christi*; le noix est heureux. Une grande place st faite à la France : Gilson et Mari·ain, Péguy et Claudel; tandis que Angleterre a Newman et Chesterton, awson et Hilaire Belloc (que bien eu de lecteurs connaissent). Le ro·an n'est pas oublié, et nous retrou·ons de belles pages de Sigrid Undset. Pareille énumération, malgré son névitable sécheresse, montre le sens e cette anthologie. La civilisation, isait saint Augustin, est la partici·ation de l'homme à l'édification de a Cité de Dieu; les écrivains catho·ques cités ici ont été choisis parce u'ils replaçaient la vie humaine ·oute entière en cette perspective d'é·ernité : qui ne voit l'intérêt d'un el propos en un temps où les vraies aleurs ont si peu de place ?

M.-L. T.

V. J. BATTERSBY, Ph. D. : *De la Salle, saint and spiritual writer.* With a foreword by Most Rev. Patrick O'Boyle, D. D. Archbishop of Washington. Longmans, Green and Co, London, New-York, 1950; xx-208 pp.

L'auteur de ce livre avait publié n 1949 un ouvrage sur *De la Salle, ·ionnier de l'éducation moderne*; il 'attache aujourd'hui à la doctrine asallienne, qu'il dégage des écrits du aint.. Le fondateur des Frères des Ecoles chrétiennes vécut à une épo·ue très riche pour l'Église de 'rance; aussi faut-il étudier l'in·luence qu'exercèrent sur lui l'École rançaise et saint Sulpice, dans sa ·ormation théologique et spirituelle, ·icolas Roland et le P. Barré, dans a fondation de sa société. Mais c'é·ait aussi l'époque du jansénisme et du gallicanisme, et l'on sait quelles luttes le saint eut à soutenir... Ce qui avait peut-être été mis moins en relief jusqu'ici, c'est la part faite par le fondateur à la tradition monastique dans l'élaboration de ses Règles.

Après avoir replacé le saint dans l'Église française de la fin du XVII[e] siècle, l'auteur montre quels furent son esprit de foi, son estime de l'obéissance, ses dévotions préférées : l'Enfant Jésus et la Vierge Marie, très révélatrices de sa forme de spiritualité. Après avoir consacré un chapitre à l'amour de Jean-Baptiste de la Salle pour l'oraison mentale, il fait une synthèse de toutes ces données, en essayant de définir sa sainteté, en insistant sur le fait que les premiers biographes du saint, par désir d'édification plus que par souci de vérité, ont mis l'accent sur l'austérité de sa vie, sans remarquer assez que sa culture et son éducation raffinée, sa sollicitude pour ses écoliers et pour leurs maîtres, son bon sens et son équilibre, lui gagnaient les cœurs. Plus attiré par le travail de l'âme pour acquérir les vertus que par la contemplation (l'oraison devait toujours avoir, enseignait-il. un but pratique), il s'efforçait surtout de vivre de foi et de veiller à toujours garder son esprit à Dieu; c'est aussi ce qu'il recommandait à ses fils, leur genre de vie s'accommodant mieux de cette spiritualité. Remarquons le soin avec lequel l'auteur s'est documenté, et s'est appuyé sur les écrits de saint Jean-Baptiste de la Salle et sur les témoignages de ses contemporains.

M.-L. T.

Sac. Prof. Francesco SPADAFORA : *Gesù e la fine di Gerusalemme.* Collana « Quaderni Esegetici », n° 1, Rovigo (Italie).

Dans ce petit livre, l'auteur propose une solution intéressante au sujet d'un des problèmes les plus difficiles du Nouveau Testament :

après la destruction de Jérusalem commencera le Règne de Dieu, qui n'est rien d'autre que l'Église du Christ. Quoiqu'il critique presque exclusivement le P. Lagrange et se restreigne par trop au contexte littéraire et néglige un peu le contexte historique, on peut dire que la solution est assez fondée et raisonnable. Mais on souhaiterait que les autres cahiers de la nouvelle collection « Quaderni Esegetici » soient un peu plus lisibles et d'un style plus soigné.

P. HENDRICKS.

Les Cahiers carmélitains, octobre 1950. Monastère de Sainte-Thérèse de l'Enfant-Jésus, Choubrah, Le Caire; 120 pp.

Premier numéro d'une revue semestrielle. Contient un article du P. Bruno sur les origines élianiques et orientales de l'Ordre du Carmel et des comptes rendus des cours donnés à l'École d'oraison de Choubrah.

J. P.

GUSTAVE THILS : *Christianismes et christianisme*. Casterman, Tournai-Paris, 1951; 160 pp.; 375 fr.

Il n'y a évidemment pas plusieurs christianismes. Personne n'y pense et l'auteur encore moins. Il y a des aspects de l'Église, disait le R. P. de Montcheuil, il y a des tempéraments religieux différents qui incarnent différemment le message évangélique. L'Église a un passé de vingt siècles et tous les courants de pensée des différentes civilisations ont été brassés par elle : il en est résulté des traductions différentes de son inaltérable message, il en est résulté les différents types de chrétiens. Ne nous étonnons pas des alternatives religieuses et vitales que nous rencontrons aujourd'hui : anthropocentrisme et théocentrisme, pureté d'action et machiavélisme, catholicisme de droite et de gauche, chrétiens « intellectualistes » et chrétiens « pratiques », catholicisme et libéralisme, incarnation et transcendance. M. le chanoine Thils, avec beaucoup de perspicacité intelligente, relève les composantes de la problématique actuelle; tout l'intérêt de ce travail et son originalité consistent à nous faire percevoir la teneur religieuse et la portée théologique de ces différentes alternatives. Son ouvrage met beaucoup d'équilibre et de clarté dans le débat actuel. Il aide chacun à vérifier sa position et il nous met dans la disposition de comprendre sinon d'aimer, dans la charité, celle des autres.

PH. VERCOUSTRE.

Dr. I. KLUG : *Les profondeurs de l'âme. Études de psychologie et de morale*. Trad. de l'abbé E. ROBLET. 4e édition. Éd. Salvator, Mulhouse, 1951; 494 pp.; 650 fr.

L'auteur met ses lecteurs en face de la question de la responsabilité morale concrète, réelle des hommes. Pour l'éclairer il fait appel à la psychologie morale. Il distingue les différents types de structure des âmes; décrit leurs symptômes et leurs causes : puissances obscures (fardeau héréditaire, inhibitions acquises, éros et sexe), natures problématiques, sceptiques et autonomes, illusion, démence; leur responsabilité, leur influence sur la moralité et les thérapeutiques qui leur sont appropriées. Doué d'une grande finesse et d'un sûr jugement, au courant des résultats les plus récents de la médecine et de la biologie, comme des études sur les personnalités modernes marquantes, il transpose heureusement les problèmes moraux les plus complexes sur le plan chrétien de la grâce et du salut.

Philosophes et théologiens, médecins et moralistes, éducateurs, directeurs de conscience et biologistes trouveront profit à lire son livre.

J. P.

. GOSSELIN, S. J. : *Sujets d'o-ison pour tous les jours de l'an-ée*, t. III ; *Vie publique de Jésus, nseignements et miracles.* 3e édi-on revue et augmentée. Apostolat la Prière, Toulouse, 1949; o pp.; 430 fr.

volume, qui contient cent treize ts d'oraison tirés de l'Évangile, partie de cinq volumes de sujets aison du même auteur.

P. Gosselin y insiste sur la pra-e des trois vertus théologales, qui sent le plus directement et le parfaitement l'union avec Notre-neur, but de l'oraison. Il ajoute à exposés des références aux psau- aux épîtres, au propre de diffé-es messes, à des auteurs spiri-modernes; il complète le tout des citations et des notes.

ensemble, très substantiel, sera à ceux qui veulent méditer sur ngile et ont besoin d'un guide, particulièrement à ceux qui nt lu précédemment, dans le tome Ier du même auteur, ses directives générales sur l'oraison.

J. P.

R. P. MARTIN, Supérieur des Missionnaires diocésains de Vendée : *Appel à l'amour du Cœur sacerdotal de Jésus.* Impr. Pacteau, Luçon, 1946; 200 pp.

Ce livre a pour but de rappeler la nécessité qui, sous peine de faillite, s'impose à tout apôtre, de se tenir uni au Christ et d'agir en tout et toujours avec lui et par lui.

Il s'adresse surtout aux prêtres et leur met sous les yeux le Cœur sacerdotal du Christ, c'est-à-dire le Cœur de Jésus considéré dans ses relations avec son sacerdoce.

Il leur marque à quel point le Christ les a aimés et aime encore aujourd'hui chacun d'eux et, par suite, le devoir de reconnaissance, de réparation, de prière, d'amour, de sainteté, d'union intime et d'imitation qui s'impose à eux.

Ouvrage écrit par un apôtre.

J. P.

HISTOIRE DU MONACHISME

OSEPH NASKALLAH : *Saint Jean mascène, son époque, sa vie, son uvre* (Souvenirs chrétiens de Da-s D.-Harissa (Liban). En dépôt à ris-Ve, Église Saint-Julien-le-Pau-e, 1950; 200 pp.; 500 fr.

douzième centenaire du grand eur oriental a été célébré par de dioses Liturgies byzantines à -Pierre de Rome et à Notre-e de Paris. Les centres universi-s de Damas, Beyrouth, Paris tes-Études), ont rappelé la place e par Jean de Damas dans la cul- chrétienne et la transmission à ident de la tradition des Pères ntaux. Néanmoins, saint Jean Da-ène demeure peu connu : quel- légendes autour desquelles fut nisée la messe de sa fête (la coupée et guérie); des notices ou moins exactes sur sa doc-trine dans les manuels d'histoire de l'Église et des dogmes, c'est tout ce que les chrétiens cultivés et les clercs en connaissent bien souvent.

Le P. Naskallah nous le restitue dans le milieu où il vécut et lui rend ainsi sa véritable grandeur : celle du témoin, du défenseur et du gardien de la foi au moment décisif où l'organisation du califat des Ommeyades substituait à un gouvernement chrétien, mais étranger et incompréhensif des populations sémites du Croissant fertile, un pouvoir musulman, mais plus en accord avec la mentalité de ses sujets. L'auteur possède une large connaissance de la littérature arabe et de l'histoire encore mal connue de cette dynastie Ommeyade qui tenta une collaboration loyale entre chrétiens et musulmans et fit de Damas un grand centre de civilisation et de culture,

creuset où la tradition grecque féconde le génie arabe.

Jean appartient à l'aristocratie chrétienne de Damas, il est longtemps mêlé à la vie politique et à l'administration en des heures décisives. Plus tard, de sa solitude palestinienne de Saint-Sabas, il demeure attentif à tous les besoins de l'Église en ces patriarcats orientaux restés fidèles à la foi orthodoxe de l'empire byzantin (d'où leur nom de patriarcat melchite). Théologien, polémiste, prédicateur, poète : il incarne la foi des Pères dont il condense la doctrine dans sa *Somme de connaissance* et qu'il garde vivante dans le peuple par ses compositions liturgiques. A le voir revivre dans le cadre qui fut le sien, on perçoit mieux son exceptionnelle grandeur.

La science de l'auteur est sûre et discrète. Si les références sont nombreuses et les citations multiples, accompagnées parfois du texte arabe difficilement accessible, le texte se lit aisément. Une judicieuse illustration empruntée pour une bonne part aux trésors de l'Athos constitue un digne hommage au défenseur des Images. Des vues de Damas et de Saint-Sabas, des miniatures peu connues restituent les sites et les monuments parmi lesquels il a vécu. Cette œuvre d'hagiographie probe ne doit pas rester réservée à ces pays de Liban et de Syrie pour qui elle fut d'abord composée.

I.-H. Dalmais.

Léon Cote : *Un moine de l'an mille : saint Odilon, Abbé de Cluny*. Crépin-Leblond, Moulins, 1949; 161 pp.

A l'occasion du neuvième centenaire de la mort de saint Odilon, l'auteur, déjà connu par ses travaux érudits sur le Bourbonnais, nous retrace la vie du grand Abbé.

Cette vie rappelle d'abord l'histoire de la chrétienté de l'an mille où Rome est en perpétuel bouleversement, où « les papes sans cesse dépossédés, précipités au cloître, ne possèdent plus qu'une activité purement théorique » (p. 143), où la misère morale est grande.

Entré tout jeune à Cluny, rapidement choisi par saint Mayeul, octogénaire, comme coadjuteur (992), puis après sa mort (994), Abbé de l'immense congrégation de Cluny, Odilon « s'enlève avec un relief puissant sur le fond rouge et or d'une féodalité sans freins ».

Sans jamais cesser d'être fidèle à l'idéal de vie claustrale élaboré par ses illustres prédécesseurs, saint Odon et saint Mayeul, Odilon travaille pendant cinquante-cinq ans à la réforme de l'Église. Homme cultivé à la manière dont on l'était aux premiers siècles chrétiens, il connaît les auteurs païens, mais il connaît surtout la Bible et les Pères : une époque où le monachisme détournait des sages de l'antiquité païenne, c'est dans la Bible et les Pères surtout qu'il puise la nourriture solide qu'il donne à ses moines. Il cherche « moins à toucher les ressorts de la pensée humaine », comme le feront les scolastiques deux siècles plus tard, qu'à enseigner la rectitude de la vie spirituelle » et diriger l'homme intérieur. Mais le rôle qu'il eut à jouer dans la vie temporelle de l'Église, rôle qui fut loin d'être de tout repos, Odilon sut et demeure un moine, un contemplatif né qui brilla surtout par sa douceur, sa patience, son désintéressement, la délicatesse de sa charité.

Deux appendices complètent l'ouvrage de M. le chanoine Côte. Le premier est une courte biographie du moine d'Aurillac, Gerbert, un savant et un humaniste étonnamment en avance sur son temps. Au terme d'un périple qui le mène successivement en Espagne, en Italie, à la cour de l'empereur Othon III, sur le siège de Rennes, puis sur celui de Reims, Gerbert, grâce aux conseils donnés par saint Odilon à l'empereur, devint le premier pape français sous le nom de Silvestre II (999-1003). Le second appendice est une mon

hie du prieuré clunisien de Souvi-
ny, le berceau de la famille royale
es Bourbons, le « Saint-Denis du
ourbonnais ». C'est à Souvigny que
noururent les deux saints Abbés
ayeul et Odilon. Leurs restes y
urent vénérés pendant des siècles et
rent de Souvigny un des hauts-lieux
e la France très chrétienne jusqu'au
illage insensé de la Révolution.

Le livre est écrit avec élégance et
narme. Bien que l'auteur ait une
rudition étendue, il n'en fait pas
nontre, et son livre, qui est surtout
ne « vie de saint », sera lu facile-
ient et avec fruit par tous.

A.-M. Henry.

Marcel AUBERT : *Suger*. Coll. « Fi-
gures monastiques ». Éd. de Fon-
tenelle, 1950; 192 pp.

Deux événements donnent à ce
vre une intéressante actualité :
'une part, les fouilles opérées récem-
ient dans l'abbaye royale de Saint-
)enis dont Suger est l'illustre cons-
ructeur; ces fouilles ont déjà donné
ieu à plusieurs ouvrages dont deux
hèses : celle de S. Mac Knight
Crosby, ancien élève de M. Aubert à
'école des chartes (New Haven,
942) et celle de Mme Cécile Gold-
chneider en 1945. D'autre part, le
uitième centenaire de la mort de
uger que nous célébrons cette année
951. Cela suffisait pour remettre en
némoire la figure du grand Suger
ui devrait nous demeurer chère à
lus d'un titre.

Suger est avec saint Bernard et
Pierre le Vénérable un des « trois
rands » abbés de l'Europe chrétienne
u XII^e siècle. Comme saint Bernard,
l fut d'abord un réformateur, mais
as à la façon de celui-ci. La manière
le Suger est toute de mesure et de
agesse. Suger commence par met-
re de l'ordre dans son abbaye en
ssurant... la nourriture de ses moi-
es (p. 168). Il ne suit pas non plus
e réformateur de Clairvaux dans le
arti pris de pauvreté ascétique que
es cisterciens professent en toutes
choses, y compris le culte. A cet
égard, Suger se sent plus proche de
Pierre le Vénérable, avec lequel il
partage le sentiment que rien n'est
trop beau ni trop luxueux pour
Dieu. Si les Abbés de Cîteaux bril-
lent par l'ascétisme, l'Abbé de Saint-
Denis, en ce siècle encore dur, n'a pas
renoncé à ces qualités très françaises
d'humanité, de mansuétude, de me-
sure, et en même temps d'honneur,
de magnanimité, de chevalerie. Que
l'on en juge par ces deux anecdotes
savoureuses :

Lors de la consécration du nouveau
chœur, construit par lui, de l'abbaye,
Suger ne néglige rien pour que la
fête soit somptueuse. Le roi, la reine,
de nombreux archevêques et évêques
sont en effet les invités. Or l'épidémie
avait décimé les troupeaux de l'ab-
baye; où prendre de la viande pour
le festin ? Suger fait prier ses moines
et quelques jours avant la fête, voici
qu'un cistercien vient apporter au
seigneur Suger un nombreux trou-
peau de moutons. Suger, tout heu-
reux, va célébrer sa messe en remer-
ciant le Seigneur et réunit ses
moines pour leur annoncer la bonne
nouvelle (cf. à ce sujet, *Suger, Com-
ment fut construit Saint-Denis*, trad.
de Dom Jean Leclercq, Éd. du Cerf,
1945). On dit aussi que Suger, ma-
lade peu avant Noël, demandait au
Seigneur la grâce de retarder sa
mort pour ne pas attrister la fête de
l'abbaye pour Noël par le décès de
son Abbé ce jour-là. La même cha-
rité inspirera un jour à Pierre le
Vénérable une pensée toute diffé-
rente lorsqu'il demandera à ses moi-
nes de prier afin qu'il meure un jour
de fête, — ce qui arriva en effet à
Noël 1156. La charité des saints ne
manque pas d'humour.

Suger ne fut pas seulement réfor-
mateur, artiste, humaniste et biogra-
phe (on a de lui une vie de Louis VI),
constructeur ou reconstructeur de
l'abbaye royale de Saint-Denis (il se-
rait trop long de détailler ici les mé-
rites d'un art dont il fut souvent l'ini-
tiateur), il fut aussi conseiller des

rois et lui-même régent du royaume pendant l'absence de Louis VII parti pour la Croisade, ambassadeur royal auprès des papes, ami personnel de nombreux papes. Dans son gouvernement, il brillait surtout par sa modération, son désintéressement, sa sagesse. Un trait donne la mesure de son tempérament : lorsque le roi revint de Terre sainte en 1149, Suger fit tout ce qu'il put pour éviter le divorce avec la reine Aliénor, bien que ce divorce fût favorisé au moins indirectement par saint Bernard lui-même. Or, après la mort de Suger, la séparation sera prononcée pour raison de consanguinité le 21 mars 1152, l'Aquitaine sera arrachée à la couronne de France et donnée à Henri Plantagenet : ce sera le point de départ de guerres interminables entre la France et l'Angleterre et de malheurs indicibles pour la France.

Grand moine et grand abbé, Suger fut également un grand administrateur. Il fut par sa prudence le Salomon de la France, par son patriotisme un grand Français et même sans doute le premier à mériter ce nom, par son zèle pour les choses de Dieu un grand Abbé et par la piété et la douceur qu'il mettait en toutes choses, un homme de Dieu.

A.-M. Henry.

Henri QUEFFELEC : *Saint Antoine du désert*. Coll. « Saints en leur temps ». Hachette, Paris, 1950; 282 pp.

Le R. P. Bouyer a naguère analysé, comme seul un historien et un théologien de sa compétence pouvait le faire, la *vie de saint Antoine* publiée peu après la mort du saint par son ami l'évêque d'Alexandrie, Athanase. Le texte — sur lequel se basent toutes les biographies du saint ermite — étant magistralement restitué à l'intelligence de nos contemporains, il restait à un homme de lettres le soin de recueillir les explications, de rassembler les faits de l'histoire contemporaine et de reconstituer la vie de saint Antoine en la replaçant le plus concrètement qu'il est possible dans la vie quotidienne des Égyptiens du IVe siècle. C'est ce que vient de faire avec beaucoup de bonheur M. Henri Queffelec, l'auteur de *Un recteur de l'île de Sein*. Par delà les légendes et les déformations de nos folklores, Antoine, l'ermite austère apparaît comme un homme vivant, étonnamment aimable et doux. La France du moyen âge ne s'est pas trompée en adoptant Antoine, l'ami des hommes, et en lui confiant le patronage de nombreuses professions.

A.-M. Henry.

Dom Denis HUERRE, O. S. B. : *Jean-Baptiste Muard, fondateur de la Pierre-qui-Vire*. Préface d'Étienne Gilson, de l'Académie française. Imprimerie de la Pierre-qui-Vire, Saint-Léger-Vauban, Yonne, 1950; 416 pp.

Il n'est pas facile de connaître le P. Muard. Son humilité de pauvre, ses lenteurs de paysan, les hésitations d'une âme sans cesse aux écoutes de Dieu, mais que Dieu fait longtemps attendre, cachent la richesse de sa physionomie et risquent de déconcerter.

Ce fils d'un ouvrier agricole, qui poursuit fidèlement sa formation cléricale au milieu des troubles de 1834 et des années voisines, qui, à vingt-neuf ans, est curé d'une des plus importantes paroisses du diocèse de Sens, pourrait se réjouir de ce qui aux yeux du monde, est l'indice d'une « belle carrière ». Or, il est mal à l'aise, tourmenté, rêve d'un apostolat à la manière de saint François Régis, quête humblement un signe de la volonté de Dieu. Quand à la suite d'une grâce mystique qui l'a éclairé sur sa vocation missionnaire, mais sans lui montrer encore les moyens de la réaliser, il obtient de son évêque la permission de se consacrer à l'évangélisation des campagnes avallonnaises, beaucoup le blâment

st-il heureux lui-même ? il part un eu à l'aventure, sans plan défini, s'i- itie près des Maristes de Lyon à son ouvel apostolat, consulte le saint curé 'Ars, part pour Rome se faire bénir ar Grégoire XVI. Cinq ans d'apos- lat intense, la fondation à Pontigny un groupement de « prêtres auxi- aires » pour les missions diocésaines, e terribles soucis d'installation, l'éla- oration d'un règlement (qui nous vèle son âme assoiffée d'union à ieu, scrupuleusement fidèle à l'É- ise, voyant dans la mort à soi- ême le grand moyen de la perfec- on)... en tout cela rien ne l'apaise, en ne le retient. Inquiétude si à la ode en cette époque romantique ? ychologie déficiente ? désordre con- nital ? imagination débridée ? non : voit que la prédication ne suffit as pour convertir les âmes; il pres- nt que Dieu veut pour lui une vie solitude, de silence, de prière, ne retraite d'où il ne sortira que our annoncer la bonne nouvelle. endant trois ans, il cherche, il ésite, mais toujours sincère, tou- urs défiant de soi, attendant comme n enfant la lumière divine. Et de ouveau le voilà sur la route de ome où il arrive pendant les trou- es de 1848, mais c'est là que le eigneur l'attend; il découvre Su- aco, la Règle de saint Benoît, il a ouvé la forme de son nouvel Insti- t. Dans la ferveur, la générosité et austérité les plus grandes, il s'initie ec ses premiers compagnons à la e monastique; il cherche dans le orvan la solitude de ses rêves; il nstalle à la Pierre-qui-Vire, il a fin gagné le lieu de son repos. L'or- nisation de sa communauté, la mise point du genre de vie des moines ndant les missions, des prédications ombreuses, la privation de tout, une nitence qui ne se relâche pas, usent P. Muard; il meurt à quarante-cinq s, quatre ans après son installa- on à la Pierre-qui-Vire.

Une notice biographique ne peut primer l'essentiel de cette vie : Omnis gloria ejus ab intus »; l'auteur l'a bien compris qui ne veut que retracer les étapes d'une âme en quête de Dieu; il s'est laissé conduire par son héros et nous en donne une image fidèle, dépouillée de toute littérature; mais aussi il nous le fait aimer, avec son tourment et sa simplicité, son action dévorante et sa prière ininterrompue, avec sa pénitence austère et son amour d'enfant. A la mort du P. Muard, toute la région s'enthousiasmait pour sa sainteté et pour son œuvre; nous ne savons ce que décidera l'Église, mais les nombreux et fervents monastères issus de la Pierre-qui-Vire témoignent de la fécondité de son entreprise.

M.-L. T.

Comte Henry DE WARREN : *La Bretagne cistercienne*. Illustrations de Charles Hallo. Éd. de Fontenelle, Saint-Wandrille; 230 pp. En appendice carte de la Bretagne cistercienne.

Un premier chapitre nous donne une vue d'ensemble du vieux monachisme celtique en Bretagne et de ses caractéristiques : évêques-moines, austérité, absence de couvents de religieuses, etc. Au IX^e^ siècle, Louis le Pieux introduit la Règle de saint Benoît et celle-ci supplantera bientôt toutes les autres. Au IX^e^ siècle également, sous l'influence de Nominoë, la Bretagne adopte l'organisation diocésaine à base territoriale préférablement à son ancien système d'abbayes-évêchés.

Après deux siècles de décadence monastique arrivent alors les premiers cisterciens. L'histoire de la Bretagne cistercienne n'est plus qu'un chapitre de l'histoire du mouvement cistercien à travers l'Europe. Le livre s'achève sur une relation de la fondation de Boquen, « témoin d'un retour à l'observance littérale ». Signalons aussi une série de bibliographies particulières sur les monastères bretons.

A.-M. Henry.

DIVERS

Abbé JACQUEMET : *Catholicisme.* Fascicule IX (Confrérie-Curé). Letouzey et Ané, Paris, 1950.

Ce fascicule comporte plusieurs articles qui intéressent spécialement la vie spirituelle : *conscience morale, contemplation, contrition.* Ils constituent des synthèses précises et objectives. Trois importants articles de philosophie religieuse; *conscience, connaissance, croyance.* Le premier, dû au regretté P. Angénieux, est particulièrement remarquable, les deux autres s'inspirent librement des grandes options blondéliennes. Parmi les articles historiques, il faut au moins mentionner *Constantinople*, du P. Grumel, excellente monographie qui met en valeur le rôle de la nouvelle Rome dans l'histoire des institutions et des doctrines; peut-être cependant ne voit-on pas encore assez l'originalité par rapport aux vues qui ont prévalu dans l'Occident latin. Comme à l'ordinaire, les questions canoniques occupent une large place; n'est-elle pas quelque peu envahissante dans les articles touchant à la liturgie ? *Culte* en particulier est loin de mettre en valeur comme on l'eût désiré la transcendance du culte chrétien fondé sur le sacramentalisme. Certaines notices risquent encore de vieillir plus vite qu'il ne conviendrait à une encyclopédie; le caractère pratique de celle-ci n'inviterait-il pas plutôt à ne pas l'encombrer de noms peu assurés de survivre ? Mais les éditeurs veulent avant tout être utiles et ce qui, dans un instrument de travail purement scientifique, serait fatras encombrant, sera sans doute le bienvenu des prêtres qui ne peuvent recourir commodément à une bibliothèque pour répondre aux multiples questions que leur pose le ministère. Que l'œuvre entreprise dépasse largement cet humble objectif qui veut être le sien, est tout à l'éloge de ceux qui la conduisent.

I.-H. DALMAIS.

GERTRUD VON LE FORT : *Le jugement de la mer. Consolata.* Deux récits traduits de l'allemand par Grith SENIL. Éd. F.-X. Le Roux, Strasbourg-Paris, 1950; 88 pp., 135 fr.

Il n'est plus besoin de présenter Gertrud von Le Fort, *Dialogues des Carmélites* est encore présent à toutes les mémoires et a fait connaître au grand public l'auteur de *La dernière à l'échafaud.* L'on vient de traduire deux de ses nouvelles : quelques pages qui évoquent, avec quelle perfection ! deux époques et deux contrées : la Bretagne du moyen âge, l'Italie de la Renaissance, en proie l'une à l'invasion, l'autre à la guerre civile. Récits qui veulent nous inspirer la miséricorde et le pardon, ont de ce fait une portée morale bien actuelle; mais le talent de l'auteur, sa puissance d'évocation, sa pensée originale, son lyrisme et la richesse de son style, rendront cette leçon encore plus efficace.

M.-L. T.

M. LACROIX, de l'Oratoire : *Apologétique chrétienne*, IIe partie : *Révélation chrétienne.* Cours supérieur d'instruction religieuse. Librairie générale de l'enseignement libre, 1950; 487 pp.

Après avoir traité dans un premier volume de Dieu, de l'âme, de la religion, l'auteur aborde en cette seconde partie la révélation chrétienne. Ne pas un *exposé* de la Révélation, mais une apologétique, c'est-à-dire une *défense* au nom d'une étude critique des sources et des faits.

L'ouvrage se divise en trois sections : *la religion juive*, études des documents du monothéisme, du prophétisme hébreu, du messianisme. Les comparaisons ne manquent pas avec les religions du Proche-Orient, leur théologie, leur culte; *Jésus-Christ*, étude critique du Nouveau Testament, exposé des théories ra-

tes; *Le fait du christianisme ant*, et de sa propagation aux iers siècles, en face du paga- ie. En appendice, deux chapitres pourraient constituer une qua- ne section sur les religions de le et sur l'Islam confrontés à la ion vraie.

ouvrage souffre ici ou là du e apologétique qu'il s'est donné ui, pour les besoins de la dé- , tend à réduire les valeurs de é et de vie, si relatives qu'elles it, des doctrines que l'on com- (cf. la conclusion sur l'Islam, 73). Mais cette tendance est-elle ble ? Et la tendance contraire t-elle toujours profitable aux ligences religieuses qu'il s'agit uquer dans la foi et de prému- contre des séductions assurément peuses ? Pour rester vrai et de- rer pédagogue, le juste milieu lifficile à tenir.

demeurant, cet ouvrage est une réussite de sérieux, de clarté et de simplicité. Il conviendra aux élèves des classes supérieures, aux séminaristes et aux chrétiens soucieux de mieux assurer les bases mêmes de leur foi.

A.-M. HENRY.

R. P. COULET : *Le problème de l'avenir*. Spes, Paris, 1950; 208 pp.; 200 fr.

Nouvelle série de conférences qui montrent que tout le problème des années à venir est un problème de moralité, donc, en définitive, d'éducation et de formation du sens moral. L'on voit aussitôt le rôle que doivent y jouer le milieu familial et le milieu social, et combien l'on risque d'échouer en cette tâche si l'on néglige, *a fortiori* si l'on ignore, le point de vue religieux.

M.-L. T.

LIVRES REÇUS

bé Louis Foucher, témoin et martyr de la charité. Imprimerie de l'Éclai- ur, Montargis, 1951; 236 pp.

nach des vacances. Bonne Presse, Paris, 1951; 96 pp. illustr.; 60 fr.

DICTINES DE SAINTE-CROIX : *Les Prières de saint Anselme*. Coll. « Les lles Prières ». Procure générale du Clergé, Paris, 1951; 43 pp.; 75 fr.

E DE VILLENEUVE (Marcel DE LA) : *Satan dans la cité*. Éd. du Cèdre, Paris, 51; 190 pp.; 300 fr.

S (H.) : *Traité de psychiatrie pastorale*. Beyaert, Bruges, 1951; 280 pp.

NER (Pasteur Marc) : *La prière de l'Église universelle*. Berger-Levrault, ris, 1951; 145 pp.; 240 fr.

ER (Louis) : *Le sens de la vie monastique*. Brepols, Turnhout, Paris, 51; 312 pp.

ON (Jean) : *L'évêque dans les communautés primitives*. Éd. du Cerf, ris, 1951; 136 pp.; 360 fr.

EL-ROPS, RIQUET (R. P.), MADAULE (J.), THIBON (G.) : *Le couple chrétien : mour et le mariage devant l'Église*. Amiot-Dumont, Paris, 1951; 250 pp.; o fr

BUCK (J.-M.) : *Erreurs sur la personne*. Desclée de Brouwer, Paris, 1951; 3 pp.

D'Haene (Michel, S. J.) : *Sur le seuil.* Coll. « Semailles ». 7, rue Coëtlog Paris, 1951; 124 pp.

Dickinson (J. C.) : *The origins of the Austin canons and their Introduc into England.* S.P.C.K., London, 1951; 1 vol. rel. 308 pp.; 20 s.

Dupont (Dom Jacques) : *Essais sur la christologie de saint Jean.* Éd. l'Abbaye de Saint-André, Bruges, 1951; 320 pp.; 650 fr.

Gautier (Jean) : *Vie et mort des Trappistes.* La Colombe, Paris, 1951; 196 525 fr.

Hadelin (Dom) : *Le sacrifice du peuple de Dieu.* Éd. du Levain, Paris, 1 95 pp.

Herbert (Jean) : *La vie future dans l'Hindouisme.* 3e éd. revue et corr. Ad Paris, 1950; 106 pp.

Kernetz (C.) : *Le « Karma Yoga » ou l'action dans la vie selon la sag hindoue.* Éd. revue et corr. Tallandier, Paris; 244 pp.; 230 fr.

Kologrivof (Ivan) : *Le Verbe de vie.* Coll. « Renaissance et Traditio Beyaert, Bruges, 1951; 260 pp.

La fille des marais, Maria Goretti. Préface du R. P. Pichard, O. P. Coll. Livre-Film ». Mame, Tours, 1951; 88 pp. illustrées en hélio.

La nueva disciplina canonica sobri las monjas. La constitución apostoli Sponsa Christi y la Instrucción inter praeclara. Comentadas por la Re Vida Religiosa. Madrid, 1951; 200 pp.

Lefrançois (Philippe) : *La cité du Vatican.* Éd. Bellenand, Paris, 1951; 177 22 clichés, 64 pl. en hélio; 780 fr.

Leroy (Olivier) : *Miracles.* Coll. « Questions disputées ». Desclée de Brou Paris, 1951; 150 pp.

Loebensten (D. Paula, O. S. B.) : *Canto sacro.* Tipografia Benedictina, Ba 1951; 198 pp.

Moreau (Abel) : *Pie X, le pape au cœur ardent.* Bonne Presse, Paris, 1 118 pp.

Peters (N.), Decarreaux (J.) : *Notre Bible, source de vie. Introduction lecture de la Bible.* Coll. « Renaissance et Tradition ». Beyaert, Bru 1951; 277 pp.

Pour mes frères et sœurs les malades. 128, rue Blomet, Paris, 1951; 90 pp.

Saint-Pierre (Albert, O. P.) : *La vertu chrétienne de tempérance dans la religieuse.* Éd. du Lévrier, Montréal, 1951; 192 pp.

Schmaus (Michael), Geiselmann (Josef Rupert), Rahner (Hugo) : *Handb der Dogmengeschichte.* Band IV. *Sakramente und Eschatologie.* Her Freiburg, 1951; 152 pp.; 10,20 D.M.

Sevin (André) : *Lassitude de midi.* Libr. Enault, Paris, 1951; 168 pp.

Stein (Edith) : *Endliches und Ewiges Sein.* Nauwelaerts-Herder, 1950; 1 cart. 500 pp.; 23 D.M.

Weber (Mgr Jean-Julien) : *La Vierge Marie dans le Nouveau Testam* Alsatia, Paris, 1951; 130 pp.

Zeller (Renée) : *Les prières de saint François d'Assise.* Coll. « Les b prières ». Procure générale du Clergé, Paris, 1951; 43 pp.; 75 fr.

Le gérant : R. P. Plé, 29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e.

Impr. Aubin, Ligugé (Vienne) — D. L., 3e trimestre 1951. — Impr., no